

JOURNAL ETRANGER,

OUVRAGE PERIODIQUE.

AVRIL 1754.

Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,

Au Bureau du Journal Etranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.

Et chez { DURAND, rue S. Jacques.
PISSOT, Quai de Conti.
SAUGRAIN le fils, au Palais.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

D-18-o-1332
8°-6373

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le mois d'Avril 1754. du JOURNAL ETRANGER.

PRE'FACE, ou discours préliminaire. Page j

Plan de l'ouvrage. xxxiij

Lettre aux auteurs du Journal Etranger. p. 1

Extrait de l'histoire de Jerusalem, depuis sa prise par les Chrétiens, jusqu'à sa délivrance par Salahh-ddin. trad. de l'Arabe. 2

Discours politiques de M. Hume, traduit de l'Anglois. 46

Discours premier, sur le commerce. 47

Lettre sur le Roy de Suede Charles XII. occasionnée par une nouvelle histoire de ce Prince qu'on prépare à Stockolm. 56

Introduction aux mémoires de la cour d'Auguſte, de Thomas Blackvveell, trad. de l'Anglois. p. 62
Diſſertation ſi la mythologie fait partie de l'hiſtoire, & comment elle doit y entrer, tirée par extrait des mémoires de l'Académie de MADRID. 75
Morad & Abouzaid, ou la vanité des grandeurs humaines, hiſtoire Indienne. 97
Hiſtoire de divers uſages ſacrés & profanes, par le P. Carmeli de Padoue, trad. de l'Italien. 112
Nouveau ſyſtême de philoſophie, par R. Cadvvallader Colden, trad. de l'Anglois. 143
Extrait de la comédie de l'Anglois à Paris, en deux actes, par Foote, trad. de l'Anglois. 152
Barcarolle Vénitienne. 152
Extrait de quelques piéces du Rambler. 183
Avertiſſement ſur les volumes ſuivans du Journal Etranger. 195

PRE'FACE.

PRE'FACE.

MALGRE' les obſtacles qui ſe ſont réunis pour retarder la publication de cet ouvrage, & nous empêcher de le rendre digne de l'approbation des lecteurs ; notre devoir le plus indiſpenſable étant de remplir nos engagemens avec le public, nous avons l'honneur de lui offrir le premier volume du Journal Etranger, à peu près au tems, où nous l'avions promis dans le dernier Proſpectus. Nous avouons avec déplaiſir qu'il ne trouvera pas à ce volume, que nous lui preſentons aujourd'hui, le dégré de bonté dont ce journal eſt ſuſceptible, & auquel nous avons lieu de nous flater qu'il parviendra. Si le choix eût dépendu de nous ſeuls, nous aurions préféré la perfection à la

diligence ; ou plûtôt, nous aurions concilié l'une & l'autre ; & nous n'avons point épargné nos efforts pour en venir à bout : mais dans des entrepriſes auſſi difficiles que celle-ci, il faut quelque fois ſe réſoudre à mal débuter, pour ſe mettre en état de faire bien dans la ſuite : & beaucoup d'ouvrages utiles ne ſe feroient jamais, ſi l'on s'opiniâtroit à vouloir les rendre excellens dès le commencement. Les raiſons en ſont ſenſibles dans cette occaſion ; car, ſans parler des mauvais auſpices ſous leſquels le projet de celui-ci a été formé, & des diſgraces particulieres qui en ont long-tems retardé la publication, on doit ſentir que, dans des relations auſſi étendues & auſſi nombreuſes que les exige une pareille entrepriſe, il eſt preſque impoſſible de bien réuſſir du premier coup; & que forcés d'établir d'abord des correſpondances preſque au ha-

fard, il n'y a que le tems & l'expérience qui puiſſent nous apprendre à mieux choiſir dans la ſuite.

Ce n'eſt donc point de ce volume qu'il eſt ici queſtion : nous l'abandonnons à la juſte ſévérité des lecteurs ; & quelque regret que nous ayons de débuter par un eſſai ſi peu digne de leur approbation, nous nous en conſolons par l'eſpoir fondé de leur donner bien-tôt meilleure opinion de cet ouvrage, & le plaiſir de le voir augmenter en bien de volume en volume, juſqu'à ce que, devenu digne des ſuffrages du public, il ait atteint le dégré de bonté où nous eſperons le porter, & où nous tâcherons de le maintenir.

Nous ſuppoſons les premieres difficultés vaincues ; nous ſuppoſons que l'indulgence des lecteurs

nous ait mis à portée de n'avoir plus besoin que de leur justice ; nous supposons que cet ouvrage accueilli du public ait en effet acquis le droit de lui plaire ; nous le supposons goûté en France, répandu dans toute l Europe, honoré de l'approbation des gens de lettres de toutes les nations, offrant à leurs talens divers un théâtre propre à les faire briller aux yeux de tous leurs contemporains, contribuant en un mot à rassembler en une seule confédération toutes les républiques particulieres dans lesquelles la République des lettres divisée jusqu'à ce jour, & resserrée, pour ainsi dire, par les limites de chaque peuple, reconnoît des bornes que la politique n'a aucun interêt de lui prescrire, & qu'elle ne doit recevoir que de la mesure de l'esprit humain.

CETTE correspondance, aussi né-

ceſſaire entre les nations penſantes pour la perfection de la raiſon, que l'uſage de la parole entre les individus pour leurs ſecours mutuels, a beſoin de quelque point commun de réunion, où toutes les connoiſſances acquiſes viennent s'éclairer mutuellement; où les génies des diverſes nations viennent ſe réunir pour inſtruire l'univers; où les écrivains de tous les pays viennent épurer leurs goûts en les comparant; où le public coſmopolite puiſe des mémoires impartiaux pour décider, s'il le faut, ces vaines diſputes de préférence qui diviſent les peuples de l'Europe; & où du moins chacun d'eux apprenne une fois à ne plus s'attribuer ce don excluſif de penſer, dont la prétention ſeule fourniroit preſque un titre contraire; à ne plus haſarder ces railleries indécentes, & capables de faire haïr un peuple de tous les autres; à ne

plus marquer ce mépris offenſant pour des nations eſtimables, qui n'eſt qu'un reſte des préjugés barbares de l'ancienne ignorance. Diſpoſition d'autant plus injuſte, qu'il en eſt à cet égard des peuples comme des particuliers, dont les plus enclins à prodiguer aux autres la plaiſanterie, ſont préciſément ceux qui ſçavent le moins la ſupporter eux-mêmes.

QUE de travaux inutilement répétés par le défaut de communication entre ceux qui courent la même carriere en differentes contrées! Que de fatigues & de veilles, que de tems & de progrès perdus pour l'eſprit humain, ſeroient épargnés ou mis à profit, ſi, au lieu de partir du même point & de marcher parallellement ſur la même route, chaque homme de lettres, mieux inſtruit des progrès de tous ſes collé-

gues, & commençant sa carriere du terme où ils ont fini la leur, gagnoit en avant tous les pas qui se perdent à revenir toujours inutilement dans les mêmes sentiers ! Quels avantages encore les sciences ne retireroient-elles pas de la comparaison des différentes méthodes, & les arts des différentes pratiques imaginées en différens pays ! Les productions de la terre varient selon les climats, les productions du génie selon les caracteres, celles de l'art selon les besoins ; & c'est en étudiant les rapports des unes & des autres, qu'on peut sur-tout étendre & généraliser les connoissances humaines, déraciner les préjugés, naturaliser pour ainsi dire la raison chez tous les peuples, & lui donner par-tout une certaine universalité qui semble lui manquer encore.

Les mêmes avantages se présentent du côté du goût, partie sur laquelle nous nous attendons le moins, & peut-être avec raison, à recevoir des secours étrangers. Cependant, comme le goût n'est guéres susceptible de démonstration, s'il n'y en a qu'un qui soit le bon exclusivement, & que chacun croye le posseder; ce n'est qu'en les comparant tous qu'on peut s'assurer de celui qui mérite en effet la préférence. Paralléle d'autant plus honorable à la nation Françoise, qu'elle y triomphera sûrement à bien des égards, & qu'elle reconnoîtra son ouvrage dans une grande partie de ce que les autres auront de bon. Il est vrai qu'à en juger par la constitution actuelle de nos spectacles, & par le ton qui regne dans la plûpart de nos écrits, il est à craindre que notre goût n'ait un peu dégénéré, & qu'il ne se trouve peut-être

celui de tous qui s'eſt le plus éloigné de la nature : mais cette obſervation même ſeroit utile,& ſerviroit au moins à montrer la route qu'il faudroit prendre pour le ramener à la perfection ; entrepriſe, au reſte, plus néceſſaire que facile : car, ſi nous nous en ſommes écartés, c'eſt en paſſant au-delà du terme ; & malheureuſement, en matiere de goût, il eſt plus aiſé d'aller en avant, que de revenir ſur ſes pas.

TELLE eſt, indépendamment des avantages dont nous avons parlé dans le Proſpectus, l'idée abrégée de ceux qu'on doit attendre d'un Journal Etranger bien exécuté, & qui doivent intéreſſer à notre entrepriſe la France & toute l'Europe ſçavante. Il y auroit d'autres moyens encore de la rendre plus utile & plus univerſelle, dont il n'eſt pas tems de parler aujourd'hui, puiſque

leur exécution dépend en grande partie de ſes premiers ſuccès ; c'eſt-à-dire, d'un événement dont nous ne ſommes pas les maîtres ; & que les travaux qu'elle exigeroit ne ſouffrent guères des arrangemens conditionnels.

Dans le grand nombre de journaux & d'ouvrages périodiques, trop multipliés pour l'honneur & l'utilité des lettres, il n'en falloit pas moins pour juſtifier le projet de celui-ci que cette eſpece de beſoin que le public en a, & l'utilité manifeſte & générale qui en réſultera néceſſairement dans toute la république des lettres. Si nous avons le malheur de ne point réuſſir dans la carriere où nous entrons aujourd'hui, ce ne ſera pas la faute du plan qui eſt certainement excellent, qui nous paroît approuvé du public dans toutes ſes parties, & ſuſceptible

d'une reforme aisée dans celles qui en auroient besoin : ce ne sera pas, non plus, pour n'avoir pas connu l'importance & l'étendue du travail que nous nous imposons. Loin de nous dissimuler la disproportion qui se trouve à cet égard entre notre tâche & nos forces, nous n'eussions jamais eu la témérité de nous charger d'une pareille entreprise, si tant d'avantages reconnus ne nous eussent fait compter sur les secours de tous les gens de lettres qui ont à cœur la gloire & le progrès de la litterature ; & si le prix que nous mettons à nos lumieres & la justice que nous nous rendons à nous-mêmes, ne nous eussent répondu de notre docilité à profiter de leurs avis. Tels sont les fondemens de l'espoir & du zéle qui nous animent. Telles sont les raisons de la confiance où nous sommes, que le public ne nous refusera pas la sienne. Tels sont les

juſtes motifs qui nous font eſperer que dirigé ſur un bon plan, ſoutenu par de bonnes correſpondances, entretenu par un travail aſſidu, & honoré des ſuffrages des gens de lettres, ce journal deviendra comme les archives des nations ſçavantes, dans leſquelles les génies naiſſans dépoſeront les premiers titres de leur mérite litteraire, & que les plus grands hommes ne dédaigneront pas d'illuſtrer de leurs noms & de leurs écrits.

A conſiderer l'état actuel de l'Europe entiere; à voir l'ardeur avec laquelle les hommes de toutes les nations cultivent leurs eſprits, & s'élevent à l'art de penſer; on peut dire que jamais ouvrage n'a paru plus à propos que celui que nous commençons, ni dans un tems plus favorable pour l'honneur de l'eſprit humain. Ce n'eſt point ſans

une vive satisfaction, que nous pensons d'avance à la multitude d'écrits utiles que l'amour des hommes & le desir du bien public aura dictés dans un pays, & que nous aurons à faire connoître à tous les autres. Chaque peuple enrichi des trésors de ses rivaux, sans avoir rien perdu des siens, l'Europe entiere se trouvera plus sçavante & plus philosophe : & nous aimons à croire que nous aurons eu le bonheur d'y contribuer par cet ouvrage. Nous voudrions sur-tout pouvoir nous flater que les écrits de tant de citoyens éclairés & respectables, dont nous aurons à rendre compte, hâteroient dans la litterature cette utile révolution à laquelle nous touchons peut-être, & qui vient d'être annoncée par un de ces hommes rares, à qui ses méditations ont appris à lire les événemens futurs dans l'actuelle constitution des choses. Juſ-

BIBLIOTEKA G. I. LUBLIN

qu'à préſent on s'étoit entierement livré aux arts agréables & aux ſciences abſtraites. Le moment approche, où les ſciences utiles auront leur tour. La phiſique, l'hiſtoire naturelle, la chimie, la philoſophie pratique, la politique, la morale, la bonne métaphiſique ſi néceſſaire dans chaque ſcience, & que nos peres avoient trouvé le ſecret d'étouffer ſous un jargon barbare; toutes ces différentes branches d'une tige commune vont bien-tôt occuper la même nation, qui ſemble ne parler aujourd'hui que de peinture, de muſique & de romans. Il viendra un tems où la mode exigera qu'on ſoit inſtruit, qu'on obſerve, qu'on raiſonne, qu'on diſcute avec juſteſſe un fait de la nature, de même que le ton général nous porte aujourd'hui à parler avec goût de tout ce qui concerne les arts agréables, à juger finement & légére-

ment un ouvrage de poëſie, à critiquer une piéce de théâtre. C'eſt alors que jettant avec admiration les yeux ſur les productions de nos voiſins, nous ne tarderons pas à nous enrichir de toutes les découvertes utiles qu'ils avoient faites, tandis que nous ne ſongions preſque qu'à des études de pur amuſement. L'un nous fournira l'agriculture, l'autre le commerce, l'autre l'architecture, l'autre la marine, l'autre la minéralogie; parties importantes dans leſquelles il faut commencer par reconnoître des maîtres, pour apprendre à les ſurpaſſer. C'eſt ainſi que les François poſſéderont à leur tour des ſciences & des arts, que leurs voiſins faiſoient fleurir avant eux. Ils y porteront de leur côté la méthode, la clarté, la préciſion, le ſtile & le goût qu'ils ſont en poſſeſſion de mettre dans tous leurs ouvrages; talens qui ſemblent n'ap-

partenir qu'à eux, & à qui seuls il appartient de consacrer à l'immortalité les découvertes utiles & la gloire du siécle qui les a produites. Un sujet, mal traité par un auteur étranger, deviendra un sujet tout neuf sous la plume d'un écrivain François : si l'un a fourni de meilleures idées, l'autre sçaura mieux les mettre en œuvre. Car, pour rendre à chacun la justice qui lui est dûe, si les bonnes choses se trouvent souvent chez les autres nations, il faut avouer au moins que ce n'est guéres qu'en France que se font les bons livres. On gagnera donc de tous côtés à ces échanges mutuels ; c'est de ce concours universel où les uns fourniront des matériaux, les autres l'art de les employer, & où tous s'entr'aideront réciproquement, que sortiront les meilleurs ouvrages qu'on puisse faire en tout genre. C'est ainsi qu'il renaîtra un

ſiécle le plus brillant de tous, qui ne ſera plus appellé le ſiécle d'Auguſte ou de Louis XIV. la grande époque de la France ou de l'Italie, ni d'aucune autre nation en particulier; ce ſera le ſiécle glorieux de l'Europe entiere. Toute l'Europe éclairée réunira ſes efforts pour porter la philoſophie, les lettres, les arts, & tous les travaux utiles aux hommes, au dégré de perfection qu'il eſt permis à la foibleſſe humaine d'atteindre; & le monde entier, riche de tant de lumieres, s'accoutumera inſenſiblement à en jouir & à les partager.

Cette révolution ſi deſirable, & ſi éloignée en apparence du tour d'eſprit général, ſemble devoir néceſſairement arriver, ne fut-ce que par la viciſſitude naturelle aux choſes humaines, chez un peuple qui cultive les lettres, & que des ha-

ſards heureux empêchent de retomber dans la barbarie; mais elle devient plus que vraiſemblable par l'état actuel où ſe trouve la litterature en France. Quand on a épuiſé les recherches agréables, comme les premiers objets qui fixent notre attention par leurs attraits & par leurs charmes naturels; il faut bien, pour éviter une oiſiveté, que l'habitude de penſer rend inſuportable, retomber enfin dans les recherches utiles. De plus, après avoir épuiſé la partie mécanique des arts, & même des ſciences, car elles ont auſſi la leur, on cherche enfin à remonter aux vrais principes, pour tâcher d'établir des régles plus générales, qui facilitent l'étude, & abregent le travail. De là naît la métaphiſique utile, & le goût du raiſonnement, qui jette le mépris ſur tout ce qui n'eſt que des mots. C'eſt ainſi que l'eſprit philoſophique ſe répand à la

ſin ſur toutes les parties de la littérature ; & le chemin naturel à la philoſophie eſt de commencer toujours par de vaſtes contemplations, de ſe reſſerrer en avançant, & de ſe borner enfin aux ſeules choſes utiles. Eſpérons donc* que les François, après avoir élevé la géométrie à ce haut dégré de perfection où la laiſſeront les Fontaine, les d'Alembert & les Clairaut, porteront leurs vûes ſur la chimie ; qu'après avoir trop cultivé la phyſique ſiſtématique, ils ſe borneront à l'hiſtoire de la nature, dont ils doivent aujourd'hui ſentir le prix ; qu'ils laiſſeront les connoiſſances merveilleuſes pour ſe livrer à la morale, & à des études utiles ; qu'ils apprendront enfin, qu'il n'y a point d'autre connoiſſance vraiment digne de l'homme, que celle des mœurs, des

* Voyez les Penſées ſur l'interprétation de la Nature.

caractéres & des arts, par laquelle il peut devenir plus ſage & plus heureux.

En portant nos yeux ſur ceux qui tiennent aujourd'hui les premiers rangs dans la littérature, nous ne pouvons qu'en tirer les préſages les plus favorables pour cette heureuſe révolution, qui doit ramener les recherches des ſçavans, & toutes les connoiſſances humaines à l'utilité générale, & au profit de la ſociété. Jamais les hommes vulgaires ne furent plus petits; mais jamais on ne vit de plus grands hommes, que dans le ſiécle où nous vivons. Nous avons vû naître l'Eſprit des Loix, l'Hiſtoire Naturelle & l'Encyclopédie, trois ouvrages que la poſtérité nous enviera, qu'elle conſultera avec raiſon comme ſes oracles, & dont malheureuſement pour nous elle ſeule connoîtra tout le prix.

Il suffit sans doute à la gloire de ceux qui ont honoré l'esprit humain de ces ouvrages immortels, d'être devenus les professeurs des nations, & d'avoir vû admirer leur génie & adopter leurs écrits par toute l'Europe sçavante & éclairée. Mais quel tribut de reconnoissance, & j'ose dire de vénération ne leur doit pas leur partie en particulier? Leurs noms, devenus respectables & chers à tous ceux de leurs contemporains, qui sont sensibles à l'honneur de l'humanité, doivent être inscrits dans les fastes du royaume, parmi ces hommes bienfaisans, ces hommes dont les travaux paisibles ont donné à la France une gloire plus solide, que celle qu'elle a reçue par des exploits dont l'éclat peut être plus vif, mais est moins durable. Ce sont ces noms, qui trop exposés aux outrages d'une basse & populaire envie,

doivent être dédommagés par nos hommages publics, la seule récompense dont il nous soit permis d'honorer leur génie & leurs travaux.

C'EST à ces écrivains illustres, & au zéle généreux de ceux qui leur ressemblent, que nous devons le goût des études raisonnables & des livres utiles, qui commence à naitre parmi nous. En nous ouvrant une nouvelle carriere, ils nous ont donné l'éxemple de la suivre avec succès. C'est à eux surtout que nous devons l'avantage inestimable de rendre nos livres doublement utiles & par les choses qu'ils contiennent, & par la maniere dont elles sont dittes, qui les généralise pour tous les lieux & pour tous les tems. Nous avons vû l'instant, où la seule nation vivante qui sçait écrire, alloit perdre cet art précieux; où le ton de la vérité & de la raison alloit

disparoître, sous le jargon puérile dont la manie du faux bel esprit commençoit à l'étouffer. Il a fallu qu'un petit nombre de ces hommes, que la nature avare n'accorde qu'aux siécles qu'elle veut favoriser, vînt préserver la nation de cette affectation contagieuse; il a fallu que leur style mâle & simple, agréable & majestueux, plein d'harmonie & de sens, nous apprît à mépriser les mauvais jeux de mots, les froides pointes, & toutes ces misérables ressources des esprits vuides, qui veulent engendrer des pensées, & ne sçavent qu'arranger des mots. Et l'on peut dire enfin que se sont nos maitres dans l'art de penser, qui nous ont garantis de la perte de l'art d'écrire.

C'est à tâcher de marcher, quoique de fort loin, sur les traces de ces grands hommes; c'est à seconder de toutes nos forces leurs vûes

utiles & louables ; c'eſt à travailler, à leur exemple, à déraciner ces vieux préjugés, honteux à des nations éclairées, qui ſéparent encore les républiques littéraires, que nous conſacrons les travaux de ce journal. C'eſt en étudiant & conſultant ſans ceſſe ceux de nos concitoyens, que nous faiſons gloire d'appeller nos maitres, que nous nous propoſons d'exercer un emploi ſi dangereux par l'extrême difficulté de ménager à la fois le public, les auteurs & la vérité, & ſi avili par ces multitudes d'écrivains mépriſables, qui ont oſé prendre le nom de critiques. Nous répétons avec ſincérité que nous ſommes fort éloignés de nous croire capables de remplir dignement l'honorable emploi dont nous oſons nous charger ; mais ſans être ſurs de nos lumieres, nous le ſommes au moins de nos ſentimens. Nous reſpectons trop le

public

public ; nous nous reſpectons trop nous mêmes pour craindre de mériter jamais l'indignation des honnêtes gens. Il ne dépendra pas de nous, que notre critique ne ſoit toujours judicieuſe; mais nous ſommes sûrs au moins que notre jugement ſera toujours impartial. Guidés par le ſeul amour de la juſtice & de la vérité, & par un zele ardent pour le progrès des lettres, & naturellement plus portés à louer qu'à blamer, admirant & contemplant avec plaiſir les belles choſes, ne cenſurant qu'à regret les mauvaiſes, nous nous acquitterons des devoirs que notre travail nous impoſe, avec la dignité qui convient à l'importance de notre entrepriſe, mais avec la réſerve plus convenable encore à la continuelle défiance de nos lumieres. Nous ſupplions nos lecteurs de ſe ſouvenir toujours qu'en expoſant nos opinions avec toute la force

avec laquelle elles nous auront frappés, en les appuyant de tout ce qui nous aura paru propre à constater leur solidité, & qui en aura fait à nos yeux des sentimens raisonnables, nous ne prétendons ni les leur proposer comme infaillibles, ni les leur faire adopter à eux-mêmes : nous espérons seulement qu'ils ne nous sçauront pas mauvais gré de soutenir ce qui nous paroîtra vrai & utile, non avec ce ton impérieux & décisif, ou insultant & railleur, qui annonce toujours l'odieuse intention de celui qui l'affecte, & apprend aux lecteurs à se défier de sa critique ; mais avec la confiance qu'inspire le plus vif amour de la vérité, le plus parfait désintéressement, & le desir le plus sincere d'éclairer les autres, & de s'instruire soi-même. Nous serons même très-réservés à donner notre sentiment de quelque maniere que ce

soit ; & nous n'userons de ce droit que pour les ouvrages qu'il ne nous aura pas été possible de faire connoître suffisamment par nos extraits ; car nous n'ignorons pas que notre devoir est de mettre le public en état de les bien juger, plutôt que de les juger nous mêmes.

Enfin, comme la connoissance des mauvais livres est inutile au public, & que par conséquent nous ne devons lui parler que de ceux où le bon nous aura paru surpasser le mauvais, nous n'en sçaurions placer aucun dans notre journal, sans lui donner tacitement un témoignage d'approbation ; & nous croyons que faire un bon extrait d'un bon livre, qui lui attire les louanges des lecteurs, c'est la maniere la plus honnête & la moins suspecte, dont nous puissions lui accorder les nôtres.

Malgre' l'extrême délicatesse

de tous les gens de lettres, malgré leur ſenſibilité inconcevable à toute critique, on nous croiroit peut-être diſpenſés, par la nature de notre journal, de prendre tant de précautions, nous qui n'aurons jamais à parler des auteurs avec qui nous avons à vivre. Mais il ſeroit bien étrange, qu'obligés de ménager nos concitoyens, nous nous cruſſions permis d'offenſer d'autres hommes, parce qu'ils ſont étrangers ou éloignés de nous; & que nous prétendiſſions meſurer les loix de l'humanité, & de la juſtice ſur la diſtance des lieux. Cette diſtance nous paroît au contraire une raiſon, pour juger encore avec plus de circonſpection des écrits dont nous n'aurons pas été à portée de voir de près les occaſions, les alluſions & les cauſes. Car quelque ſoin que nous puiſſions prendre pour être inſtruits de toutes circonſtances relatives aux

choſes que nous aurons à dire, il nous en échappera plus qu'il n'en faut, pour nous faire tenir en garde contre notre propre jugement. D'ailleurs, comme la raiſon n'a point de patrie excluſive, que tous les hommes de lettres ſont freres & concitoyens de la même république; celui qui mérite le plus d'égards, eſt celui qui ſe rend le plus utile à la ſociété commune; & mon plus cher compatriote, eſt le ſage qui m'inſtruit le mieux.

Nous invitons donc, ſans acception de pays, tous les ſçavans de l'Europe & du monde à concourir avec nous à la perfection d'un ouvrage qui eſt conſacré à l'avantage des lettres en général, & à la gloire de ceux qui les cultivent, quelque lieu de la terre qu'ils puiſſent habiter. Nous recevrons, avec un très grand plaiſir, les mémoires

dont ils voudront enrichir notre journal ; & ils y trouveront employés, avec un grand soin, tous ceux qui nous auront paru dignes de l'être. Chacun pourra écrire dans sa propre langue ; nous nous chargerons des traductions, & nous nous ferons un devoir de faire connoître, avec les ouvrages, les noms & la patrie des auteurs.

Nous supplions tous ceux qui ont le bonheur de gouverner des contrées, où les sciences fleurissent, de travailler à leur propre gloire, en excitant leurs peuples à faire connoître, par notre journal, à la France & à toute l'Europe, les ouvrages sçavans & utiles, & les progrès dans tous les arts, qui se sont faits dans leurs etats & sous leurs auspices par des sujets qui les honorent. Il y a plus de véritable grandeur à protéger six hommes qui sçavent

penſer, qu'à ſe faire obéir de la multitude des autres. Nous invitons ces hommes puiſſans, qui n'ont qu'à vouloir pour faire le bien, & à qui leurs ſouverains daignent confier le ſoin de rendre leurs ſujets heureux, à nous mettre à portée, avec des mémoires rédigés ſous leurs ordres par des plumes intelligentes, d'expoſer au public l'état des ſciences & des arts, qu'ils protégent ſans doute, dans les pays qui ſont ſous leur adminiſtration. C'eſt du moins ainſi qu'en uſent parmi nous les dignes dépoſitaires des volontés de nos Rois, & qu'en ont toujours uſé les miniſtres ſages & vertueux, qui tous ont aimé & protégé la philoſophie & les lettres, & qui, loin de craindre les regards importuns des hommes éclairés, ne demandoient, pour la récompenſe d'une intégre & laborieuſe adminiſtration, que d'être vûs & jugés par ceux qui ſçavent

mettre le véritable prix aux actions des hommes.

Si nos sollicitations sont écoutées, si nos soins sont secondés, il nous sera doux d'avoir contribué, par cet encouragement universel & par ce concours de tous les ordres, à resserrer la société générale, à étendre les connoissances humaines, & à rédiger dans les fastes de l'Europe sçavante, à côté des noms des Rois qui ont été dignes du trône, & des ministres qui en ont été les appuis, les noms non moins respectables de ceux qui par leur génie & leurs talens, ainsi que par leur vie honnête & véritablement philosophique, ont contribué au progrès des arts & des lettres, au maintien des bonnes mœurs, & ont étendu la lumiere de l'esprit humain, & l'empire de la vertu.

PROSPECTUS

DE CET OUVRAGE PERIODIQUE.

NOUS avons puisé de tous tems chez nos voisins les connoissances les plus utiles sur les sciences, les lettres & les arts. Que ne devons-nous pas aux Allemans pour les méchaniques, la chimie, & surtout la minéralogie; aux Italiens pour l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique; aux Anglois pour la philosophie, la navigation & la théorie du commerce; aux Espagnols enfin pour la littérature en général. Cependant peu de gens en France sont instruits avec précision des excellens ouvrages, que produisent journellement ces différentes parties de l'Europe.

La difficulté de rassembler ces nombreuses productions, la différence des langues dont l'étude demande un travail assidu, & le danger d'un mauvais choix dans la multitude des livres nouveaux, sont des obstacles qui ont paru jusqu'à présent insurmontables.

On conçoit par-là de quelle utilité seroit pour la France & pour l'Europe entiere un ouvrage qui rassembleroit les connoissances, les découvertes & les chefs-d'œuvre de tous les artistes, de tous les sçavans du monde en tout genre, & dans toutes les langues vivantes. C'est précisément le projet de l'ouvrage périodique que nous annonçons au public.

Il aura pour titre JOURNAL ETRANGER, parce qu'il le sera en effet relativement au pays où il

paroîtra. Les productions de la France n'entrent point dans l'objet que nous embraſſons. Nous nous propoſons de faire paſſer dans la langue Françoiſe toutes les richeſſes littéraires de l'univers ; de familiariſer de plus en plus notre nation avec des arts & des talens, auſquels l'ignorance & le préjugé ont fait trop long-tems refuſer parmi nous l'eſtime qui leur étoit dûe ; enfin de faire circuler ces tréſors de l'eſprit chez tous les peuples lettrés par le véhicule d'une langue moderne, devenue preſque univerſelle. Les livres & les journaux, qui paroiſſent en latin, ne rendent ce ſervice que dans un ſens trop limité : ils ne traitent ordinairement que de ſcience ou d'érudition. Les ouvrages d'agrément & les aménités de littérature paſſent rarement les frontieres de leur pays natal. Les livres de ce genre ne ſont jamais répan-

dus ailleurs, ou le ſont trop tard. Le JOURNAL ETRANGER les fera connoître plutôt & plus univerſellement.

LES deux moyens d'y réuſſir, l'analiſe & la traduction, ſeront employés avec diſcernement; le premier lorſque la longueur, le ſujet ou le ſtile de l'ouvrage exigeront qu'on le reſſerre dans un abrégé, ou qu'on rapproche ſes parties les plus eſſentielles par le retranchement de tout le ſuperflu; le ſecond, dans le cas où la briéveté, la force & l'élégance ne permettront aucune ſuppreſſion. Tels ſont des morceaux d'éloquence & de poëſie, des réflexions politiques, morales ou métaphiſiques.

PARTOUT où le ſtile de l'original méritera d'être conſervé, ſurtout dans la poëſie, on ſe fera une loi

de rapporter plusieurs extraits du texte les plus propres à faire connoître le génie de la langue, & à mettre les lecteurs qui la sçauront, à portée d'apprécier le mérite de l'expression.

On ajoutera, soit à l'analyse, soit à la traduction, le nom de l'auteur, ses titres, & les autres détails relatifs à sa réputation littéraire, ou aux récompenses qu'elle lui auroit méritées; les jugemens que ses compatriotes auront portés de son ouvrage, & les observations générales absolument nécessaires, soit pour éclaircir la matiere, soit pour relever, avec la politesse, la décence & tous les égards imaginables, les erreurs essentielles de fait ou de raisonnement. On n'oubliera pas de parler du cours que le livre aura eu, ni des traductions qui en auront été faites. On marquera également le

nombre, la date, le lieu & la qualité des éditions, ainſi que l'adreſſe des Libraires.

Trois ſortes d'écrits, qui paroiſſent ordinairement iſolés, & dont le recueil de pluſieurs peut ſeul former un livre, ne ſeront pas cependant négligés dans notre journal. Les piéces de théâtres, celles en feuilles volantes ſur différens ſujets de philoſophie, de morale & de littérature; les édits, déclarations & autres actes émanés du pouvoir légiſlatif, y trouveront leur place plus ou moins étendue, ſelon les circonſtances.

Le genre dramatique exigera beaucoup de choix. Parmi les piéces compoſées dans les pays étrangers, pluſieurs ſont imitées, & quelquefois traduites des nôtres. On n'en parleroit dans le premier cas,

que pour faire remarquer les endroits où l'imitateur auroit mis plus d'art & de délicateſſe ; dans le ſecond, on ſe contenteroit d'indiquer la traduction, & de rendre compte des ſuffrages du public ſur la fidélité & l'élégance. Cette partie ſera donc traitée dans le plus grand détail, lorſqu'il s'agira d'une piéce vraiement nouvelle.

Les feuilles volantes ne demandent par moins de diſcernement. Dans le nombre de celles qui paroiſſent en foule chez les nations voiſines, la plupart ne peuvent intéreſſer que l'eſprit de parti, ni amuſer que le citoyen oiſif. Il en eſt d'autres en petit nombre, remplies de vérités utiles & univerſelles, ou d'une critique auſſi agréable que ſalutaire. Ce ſeront les ſeules dont nous puiſſions jamais charger notre collection.

Les édits, loix nouvelles & autres actes publics, doivent être traités avec plus de précaution. Les uns n'ont rien de remarquable; les autres pourroient entrainer des détails d'une nature où nous ne devrions ni ne voudrions entrer. La sageſſe de notre gouvernement & ſon attention à ne rien permettre qui puiſſe déplaire aux autres puiſſances, nous preſcrivent à cet égard des bornes que nous reſpectons, & toutes ſortes de nouvelles politiques ſont exclues de notre projet. Nous ne rapporterons donc de piéces du genre diplomatiques que celles qui pourront ſervir à l'éclairciſſement de l'hiſtoire & du droit public. On en uſera avec la même circonſpection à l'égard des cauſes célebres & ſingulieres qui auront produit des plaidoyers & des memoires dignes qu'on en faſſe des extraits ou des analyſes.

Plusieurs branches des sciences ainsi que des beaux arts ayant besoin de signes particuliers pour rendre une infinité d'idées & de choses que les caracteres ordinaires ne sçauroient exprimer, il sera sans doute indispensable d'employer souvent la gravure ; & cet article ne peut manquer d'être considérable. Géométrie, astronomie, géographie, mécanique, musique, architecture, antiquités, tout en exige dans le plan d'un ouvrage aussi vaste & aussi varié. L'usage même en a fait un ornement nécessaire dans les journaux de nos voisins dont l'objet est moins étendu. Plusieurs nouveaux Atlas nous fourniroient des plans & des cartes à réduire, d'un détail très-curieux sur des parties qui n'ont jamais été traitées. On sera cependant très-reservé à cet égard, pour n'être pas obligé de porter trop haut le prix des volumes.

Nous nous sommes déterminés à n'en donner qu'un par mois, d'environ deux cens quarante pages d'impression, & un par forme de supplément tous les trois mois ; ce qui produira seize volumes par an.

Nous sommes obligés de porter le prix de chaque volume à 2 livres, à cause des gravures : ceux cependant qui souscriront pour l'année, ne le payeront que sur le pied de 1 liv. 10 s. ce qui fera 24 liv. par an.

L'Adresse de la Correspondance est *à M. BOURGAIN, Commis au Journal Etranger, rue S. Louis au Marais, vis-à-vis la Régie des Cartes à Paris*, où MM. les Abonnés auront la bonté d'envoyer leur adresse, pour qu'on leur fasse tenir les volumes francs de port.

AVERTISSEMENT

POUR LES VOLUMES SUIVANS.

COMMENCER est un point important : c'étoit la moitié de ce qu'il y avoit à faire pour être en état de continuer : étant parvenu à l'un, nous nous flatons de pouvoir réussir à l'autre, sur-tout depuis l'heureuse recrue que nous avons faite de cooperateurs zélés & intelligens pour l'entreprise dont il s'agit. Le public jugera de leur capacité par lui-même & sera instruit de leurs noms, quand le succès de leurs travaux lui en aura fait naître la curiosité. Nous nommerons seulement, quant à présent, Monsieur Toussaint de l'académie royale de Prusse, qui a bien voulu nous le permettre, afin que si quelqu'un de Messieurs nos Correspondans lit-

téraires à des avis ou des lumieres à lui communiquer pour la conduite & la perfection de l'ouvrage dont il se charge, ils puissent le faire, à l'adresse du Journal Etranger indiquée dans le Prospectus.

APPROBATION.

J'AY lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris ce 9 Avril 1754.

LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER.

HISTOIRE DES CROISADES,

TRADUITE DE L'ARABE.

LETTRE aux Auteurs du Journal Etranger.

J'ETOIS sur le point, Messieurs, de donner au public cet écrit traduit de l'Arabe, & trouvé depuis quatre à cinq mois dans les papiers d'un homme versé dans la connoissance des langues Orientales, quand j'ai vû paroître l'Histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint. Loin de me détourner de

mon projet, la publication de ce nouvel ouvrage ne m'a fourni qu'un motif de plus pour l'exécuter, croyant qu'il sera agréable aux lecteurs, & digne de l'esprit philosophique de notre siécle de comparer sur une matiere très-curieuse les mêmes faits, vûs & décrits par les partis contraires. Je vous envoye donc ce Manuscrit, pour en faire usage, si vous le jugez à propos. Je suis, &c.

EXTRAIT de l'Histoire de Jerusalem, depuis sa prise par les Chrétiens, jusqu'à sa délivrance par Salahh-ddin, écrite par Sheik-Zeman-Beldeb-Ben-Gemaat.

AU commencement de l'année 490 de l'Hégire, les Francs firent une invasion en Sirie, & prirent, la ville d'Antioche, après un siége de neuf mois, dans la lune de Schilkaada. Cette conquête fut suivie de quelques combats entr'eux & les Musulmans, dans lesquels ces derniers eurent enfin le dessous; leurs troupes furent taillées en piéces, & leurs tentes livrées au pillage. Les Francs s'enrichirent de ces dépouilles, & profi-

terent des armes mêmes de leurs ennemis : ils s'emparerent de Maarrat-el-Human; ils égorgerent plus de cent mille habitans, & emmenerent le reste esclaves. Après quarante jours de repos, ils passerent à Emesse, qui se rendit par capitulation, en 491.

L'AN 492, les Francs, au nombre d'environ un million de combattans, vinrent inonder les contrées de Jerusalem, attaquerent la ville, & après un siége de quarante jours très-opiniâtre, s'en rendirent les maitres, le vendredi 7 de la lune de Shaban, avant le lever du soleil. Le massacre des Musulmans dura une semaine entiere : dans la seule *Mosquée éloignée*, on fit passer plus de soixante & dix mille hommes par le fil de l'épée ; de ce nombre se trouverent un grand nombre d'Imans, de descendans du Prophete, de serviteurs de Dieu & de Religieux qui vivoient saintement dans le voisinage de ce lieu sacré. Le butin que firent les Francs fut immense. Lorsqu'il ne leur restoit plus un seul recoin à fouiller, & après avoir fait assembler le reste des Musulmans dans la Mosquée sacrée, on leur fit déclarer qu'on tueroit tous ceux qui ne

ſeroient pas ſortis de la ville en trois jours. La rigueur de cette proclamation, & plus encore les exemples continuels de la cruauté des Francs, firent tant d'impreſſion ſur les vaincus, qu'il y eut une quantité prodigieuſe d'étouffés dans le déſordre de cette fuite précipitée : le nombre n'en eſt connu que de Dieu. Rien ne fut épargné par les Chrétiens ; ils enleverent de la Moſquée 42. chandeliers d'argent peſant chacun 3600. onces, un braſier d'argent du poids de 42. livres, meſure de Damas, & 23. chandeliers d'or.

DANS le même tems, Afdhal, fils de Beder-el-Hemali, général de l'armée, conſentit à ſa défaite de la maniere la plus honteuſe, à la vûe d'Aſcal. Un renégat Muſulman, qui ſe trouvoit parmi les Francs, vint le trouver, & lui dit : Le Roi des Francs (Sangels) m'a chargé de vous apprendre qu'il faut que vous ſoyez le défenſeur de la Religion Chrétienne ; ſinon Dieu vous chatiera par ſon bras redoutable. Ce propos fut tenu ſi ſecrettement, qu'aucun Muſulman ne s'en apperçut. Afdhal eut toute la facilité du monde de ſuivre ce traitre, & de ſe retirer avec lui dans l'armée des Francs.

Après cette trahiſon & la priſe de Jeruſalem, pluſieurs des Muſulmans abandonnerent Damas, ſe ſauverent à Bagdad pour ſe refugier auprès du Calife. Abou-Saad, de la ville d'Herat, étoit le plus qualifié & le plus remarquable d'entre eux : il étoit Cadi de la ville de Damas. A l'arrivée de ces infortunés, les habitans de Bagdad s'aſſemblerent avec eux dans les Moſquées. Le tableau de leurs miſeres, les inſtances avec leſquelles ils demanderent du ſecours, les larmes qui couloient, les gémiſſemens qui retentiſſoient dans les airs, firent tant d'impreſſion ſur le peuple de Bagdad, qu'on indiqua un jeûne ſur le récit de leurs malheurs. Le Calife Muſtadhar-Billa-Aboul-Abbas-Ahmed, de la race des Abbaſides, donna ſes ordres, & exhorta puiſſamment les docteurs de la Loi d'aller trouver les princes de la Religion dans leurs états, & de les exciter à prendre les armes pour ſa défenſe. En effet, l'Iman Aboul-Veſa, fils d'Akil, & les principaux docteurs partirent de Bagdad dans cette intention. Mais quelques vives que fuſſent leurs ſollicitations & leurs remontrances, elles n'eurent point d'effet, à cauſe des diſſentions qui étoient pour lors entre les

Sultans de la race de Selgiouk.

LES Francs, profitant de toutes ces heureuses circonstances, eurent le tems de s'établir & de se fortifier dans les postes dont ils s'étoient emparés, & chasserent les Musulmans de plusieurs autres ; tant la prise de Jerusalem avoit répandu la terreur & l'épouvante dans les cœurs des Croyans, & tant elle avoit augmenté le courage des vainqueurs. Ils prirent rapidement plusieurs places maritimes, comme Jafa, Césarée & beaucoup d'autres forts. Ces malheurs arriverent sous le regne de Mustaala-Ullah, Soudan d'Egypte ; & tout l'Orient étoit livré à la plus fâcheuse & la plus déplorable désolation, qu'on ne pouvoit attribuer qu'au jugement secret de la Toute-Puissance Divine.... *Ici il y a une lacune dans le Manuscrit.*

ENFIN Dieu se lassa d'éprouver les vrais Croyans : il suscita le brave Esseed-Eddin, dont l'approche mit bientôt les Francs dans une telle confusion, qu'ils furent obligés de se retirer dans leur pays avec précipitation, de sorte que l'Egypte fût de nouveau la conquête d'Adhad. Esseed-Eddin entra dans le Caire, le 4. de la lune

de Rabi-el-Akhir ; il se présenta devant Adhad, qui le fit revêtir d'une veste d'honneur, en présence de toute sa cour. Essed-Eddin ne quitta point cette veste, qu'il ne fût de retour à ses pavillons, où son armée étoit campée. Nour-Eddin s'étoit engagé de venir au secours d'Adhad avec le tiers de ses sujets capables de porter les armes ; & on lui avoit promis pour cet effet une somme considérable. Essed-Eddin demandoit, au nom de Nour-Eddin, que cette convention fût éxécutée & que la somme lui fût payée : mais Shaour, Grand Visir & général de l'armée d'Adhad tacha de tirer l'affaire en longueur : il montoit tous les jours à cheval pour aller rendre visite à Essed-Eddin : il l'entretenoit de belles paroles, & observoit en même tems la disposition de son camp. Le Démon lui suggéra de le tromper, & de le surprendre par trahison. Il alla effectivement, un jour, dans le dessein d'inviter Essed-Eddin & les Emirs qui étoient avec lui à un festin, où il devoit les faire arrêter tous : mais son fils Camel empêcha l'exécution de cet odieux projet. Le bruit de cette nouvelle se répandit bientôt dans toute l'armée de Nour-Eddin, & on y conçut le des-

ſein de ſurprendre Shaour lui-même & de ſe ſaiſir de ſa perſonne. Salahh-ddin étoit le principal auteur de ce complot : il s'aſſura de l'aſſiſtance de quelques Emirs, pour venir à bout de ſon deſſein. Il communiqua ſon projet à Eſſed-Eddin, qui, en qualité de général & de ſon ſupérieur, lui défendit de rien faire de ce qu'il venoit de lui confier. Shaour, ſuivant ſa coûtume, étant venu voir Eſſed-Eddin & ne l'ayant point trouvé dans ſa tente, demanda où il étoit. Salahh-ddin s'approcha de lui, & lui dit qu'Eſſed-Eddin étoit allé viſiter le tombeau de Schaffi-Salahh - ddin. Auſſitôt Shaour, Salahh-ddin & leurs gens ſe mirent en marche, pour aller trouver Eſſed-Eddin. Salahh-ddin, ſans avoir égard à la défenſe de ſon général, profita de cet inſtant même, ſe jetta ſur Shaour avec toute ſa troupe, le renverſa de ſon cheval, ſe ſaiſit de lui & l'arrêta priſonnier, pendant que ceux qui étoient avec le Viſir prirent la fuite, ſans oſer le défendre. Shaour fut arrêté, le 17. de la lune de Rabi - el - Akhir l'an 564. Si-tôt que ce coup fut fait, Salahh-ddin dépêcha à Eſſed-Eddin, pour lui en apprendre la nouvelle. Celui-ci fit ce qu'il pût, pour mettre

Shaour en liberté : mais Salahh-ddin & les Emirs refuserent de reconnoître son autorité dans cette rencontre. Adhad, instruit de cette nouvelle & informé des raisons qui avoient porté à faire ce coup d'éclat, ordonna à Essed-Eddin de lui envoyer la tête de Shaour sans autre délai, ce qui fut executé sur le champ. Essed-Eddin alla, peu de jours après, trouver Adhad dans son Palais : ce Monarque le fit revêtir d'une veste & lui donna la qualité de Grand Visir & de général de ses armées, avec le surnom de Melek-el-Mansour ; il lui fit expedier la patente de ces nouvelles dignités, se reposant entierement sur lui de l'administration de tous ses états.

Ce fut de cette maniere, qu'Essed-Eddin se vit délivré des persécutions que Shaour lui avoit suscitées : mais son repos & ses honneurs ne furent pas de longue durée. L'ange de la mort le frappa, le samedi 22. de la lune de Gemadi-el-Akhir de la même année 564. lorsqu'il n'avoit joui de sa place de Grand Visir que deux lunes & cinq jours. Ce fut là le commencement de l'Empire des Eioubites ; car Essed-Eddin & Eioub

étoient fils de Shadi de la ville de Danin & originaires des Curdes. L'un & l'autre, après avoir été au service d'Amad-Eddin-Zenghi, conserverent après sa mort leurs emplois, sous le Regne de Nour-Eddin-Mahmoud son fils; & c'est alors qu'Esſed-Eddin fût détaché par deux fois pour aller en Egypte, où il mourut après être parvenu à la dignité de Grand Visir.

Après sa mort, les Emirs de Nour-Eddin aspiroient non-seulement au commandement des troupes de leur maître, mais encore à la dignité de Grand Visir du Calife d'Egypte. Adhad se déclara en faveur de Salahh-ddin; & l'ayant fait venir, il le déclara Grand Visir & lui donna le nom de Melek-el-Hasser. Salahh-ddin accepta la charge, mais en qualité de Lieutenant du Sultan Nour-Eddin, & à condition qu'on feroit la priere au nom de son maitre dans les Mosquées du royaume d'Egypte. Nour-Eddin agréa son élévation; il lui donnoit dans ses lettres particulieres le titre de général des armées, & il imprimoit son cachet au commencement de ses lettres, au lieu d'écrire son nom, pour lui faire plus d'honneur & le distinguer des autres

Emirs à qui il écrivoit en Egypte.

Dabord Salahh-ddin écrivit à Nour-Eddin, pour le prier de permettre que ſon pere & toute ſa famille vinſſent le trouver pour rendre ſa joye parfaite, & faire que ſon bonheur fût égal à celui de Joſeph le Juſte. Nour-Eddin, ravi d'avoir occaſion de l'obliger, lui donna cette permiſſion : le pere arriva, dans la lune de Gemadi-el-Akhir de l'année 565. & fut reçû par Salahh-ddin avec tout le reſpect qu'on peut exiger de ſes enfans. Son fils voulut même remettre entre ſes mains la puiſſance dont il étoit revêtu : Eioub la refuſa, & ſe contenta de gouverner les finances. Salahh-ddin donna en même tems de grandes poſſeſſions dans le pays à ſes enfans & à ſes parens : ce qui peu à peu diminuoit l'autorité d'Adhad.

Dans cette même année, les Francs marcherent à Damiette, pour en faire le ſiége. Salahh-ddin envoya de bonnes Troupes au ſecours de la place. Au bout de cinquante jours, les Francs furent contraints de ſe retirer, non-ſeulement à cauſe de ce renfort, mais encore parce qu'ils apprirent que Nour-Eddin s'étoit mis en campagne & qu'il ravageoit leurs

conquêtes dans la Sirie : ils retournerent chez eux, sans avoir remporté aucun avantage.

L'AN 569. Salahh-ddin quitta l'Egypte, pour aller faire la guerre aux Francs dans leurs propres terres près d'Ascalon & de Remla : il ne rentra chez lui, qu'après avoir tout mis à feu & à sang. Il assiegea ensuite la ville d'Ilch par mer & par terre du côté du levant de l'Egypte ; il laprit, le premier de la lune de Rabi-el-Akhir : il fit passer les habitans au fil de l'épée, & ruina entierement la ville. Cette expédition terminée, il retourna au Caire, où il dépossa les Cadis Egyptiens qui étoient de la secte d'Ali, & le 20. de la lune de Gemadi-el-Akhir de la même année, il en nomma d'autres de la secte de Schaffi à leur place.

Au commencement de l'année 567. on cessa de faire la priere au nom d'Adhad-Ledin-Ullah en Egypte ; on la fit au nom des Califes de la race d'Abbas : & c'est l'époque de la fin de l'Empire des Fatimites descendans d'Ali : voici ce qui causa cette grande révolution. Si-tôt que Salahh-ddin fut nommé Visir, il se rendit maitre du palais & y établit des eunu-

ques noirs, à la place des blancs qui y étoient & qui disposoient de tout arbitrairement. Nour-Eddin, en ayant été informé, envoya à Salahh-ddin un ordre pressant de faire cesser la priere au nom des descendans d'Ali, & de l'établir au nom des Califes de la race d'Abbas. Salahh-ddin lui manda la crainte qu'il avoit, que ce changement ne causât une sédition. Cette réfléxion ne rebuta point Nour-Eddin : il ne cessa de presser Salahh-ddin, jusqu'au moment qu'Adhad-Ledin-Ullah tomba malade. C'est alors que Salahh-ddin, pour plaire à Nour-Eddin, profita de l'occasion, & ayant enjoint aux Imans d'abolir la priere qui se faisoit au nom d'Adhad-Ledin-Ullah, il leur ordonna de la faire au nom de Mustheda-Beemr-Ullah, nommé autrement Abou-Mehemmed-el-Hhassan, fils de Musten-Ged-Billah, de la race d'Abbas, qui étoit alors Calife de Bagdad. Les Imans ne sçurent qu'obéir ; & la chose s'exécuta sur le champ avec toute la tranquillité possible. La priere au nom des Abbasides avoit été abolie en Egypte, l'an 359. de l'Hégire, sous le Califat de Muti-Lillah, lorsque les Fatimites s'emparerent de l'Egypte sous leur chef Moaz, qui bâtit la ville du Caire.

Les choſes avoient demeuré dans cet état, juſqu'au tems que nous venons de marquer : ainſi la priere au nom des Abbaſides fut interrompue pendant l'eſpace de 180. ans. Cependant la maladie d'Adhad-Ledin-Ullah augmenta conſidérablement : on eut ſoin qu'aucune des femmes qui étoient auprès de lui ne ſçût le changement qui venoit de ſe faire ; de ſorte qu'il mourut, le 10. de la lune de Muharrem de l'année 567. ſans avoir la douleur d'apprendre qu'on eût ceſſé de faire la priere en ſon nom.

SI-TOT que l'ange de la mort eut diſpoſé des jours d'Adhad, Salahh-ddin prit le titre de Calife, & ſe rendit maître du palais & des tréſors immenſes qui y étoient renfermés : il fit paſſer ſes femmes dans un endroit particulier du palais, établit des eunuques pour leur garde, & fit ſortir tout ce qu'il y avoit d'officiers du regne précédent qui y demeuroient.

ADHAD-Ledin-Ullah fut donc le dernier des Califes Fatimites, dont la durée, depuis que Mohdi-Lilla leur ancêtre ſe rendit ſouverain dans la ville de Segdmeſſa, dans la lune de Dhi-Lhigeh, l'an 296. de l'Hegire, juſqu'au tems que

nous venons de marquer sous le Calife Mustedha-Beemr-Ullah, de la race d'Abbas, remplit l'espace de 270. ans & environ un mois. Dès qu'on sçut à Bagdad ce qui s'étoit passé en Egypte, & que l'autorité du Calife y étoit reconnue, on y fit des réjouissances qui durerent plusieurs jours. Le Calife dépêcha aussi-tôt Amad-Eddin-Sandal, un de ses officiers, à Nour-Eddin & à Salahh-ddin, pour les revêtir chacun de sa part d'une veste d'honneur; il le chargea encore d'autres vestes pour les Imans qui avoient fait les premiers la priere en son nom, & de deux étendarts noirs pour Nour-Eddin & Salahh-ddin.

El-Melek-el-Afdhal-Nugium-Eddin-Abou-Shekr-Eioub, pere de Salahh-ddin, mourut d'une chute de cheval, le 27. de la lune de Dhi-Lhigeh, l'an 568. Salahh-ddin étoit pour lors au Caire & tenoit ses troupes près de la forteresse de Karak, que les Francs avoient dessein d'attaquer, de sorte qu'il n'apprit cette perte qu'à son retour.

Eioub étoit d'un excellent caractere, bon, intelligent, de mœurs pures, & très-libéral. Il fut enterré à côté d'Esfed-

Eddin-Shikkouck ſon frere : deux ans après, les os de l'un & de l'autre furent tranſportés à Medine.

Au commencement de l'an 569. mourut le Sultan Melek-el-Adil-Nour-Eddin, autrement nommé Aboul-Kaſſem-Mahmoud, fils de Melek-el-Manſour-Amad-Eddin-Abil-Gioud-Zenghi, fils d'Akſankar. Il étoit né, dans la lune de Shoval, l'an 511. & mourut, le vendredi onziéme de la lune de Shoval, l'an 569. Il s'empara de Damas, l'an 549. après s'être rendu maître d'Alep & de différentes places. C'étoit un roi plein de juſtice & de valeur, grand conquerant : ſon nom a été prononcé dans les prieres publiques à Medine, à la Meque, dans l'Arabie Heureuſe, dans l'Egypte & par tous les états de la religion Muſulmane. Il a fait bâtir & fondé des édifices publiques pour la commodité des pauvres & des voyageurs ; il établit des colléges, & fit achever les murailles de la ville de Medine : de ſorte qu'à ſa mort la terre étoit remplie de la renommée de ſes bienfaits, de ſa juſtice & de ſa piété.

Son fils El Melek-el-Salihh-Iſmaïl regna après lui dans la ville de Damas.

Salahh-ddin, ayant fait le siége de cette place, s'en rendit maître, & contraignit Salihh de se retirer à Alep, où il établit sa résidence. Salahh-ddin entra en vainqueur dans Damas, à la fin de la lune de Rabi-el-Euvel, l'an 576. De-là il porta ses armes victorieuses à Emesse, & s'en empara aussi-bien que de la forteresse de Hama. Après ces exploits heureux & rapides, il tourna sur le champ son armée sur Alep, & forma le siege de cette place; mais il ne put la prendre à cause de la vigoureuse résistance des habitans, qui avoient donné toute leur affection à Salihh-Ismaïl, & le lui prouverent dans cette occasion. Enfin on fit la paix, dont la convention fut, que chacun retiendroit les places de Sirie, dont il étoit en possession. La paix conclue & signée, Salahh-ddin, qui y trouvoit le plus grand avantage, leva le siége d'Alep & se retira en Egypte. Salihh-Ismail ne survêcut point long-tems à cette paix : ce fils du grand Nour-Eddin mourut de chagrin, en 577. & Azz-Eddin-Mazoud, son oncle, posseda, à sa mort, la souveraineté d'Alep & de ses dépendances. Ensuite il fit une convention avec Amad-Eddin-Zenghi, fils de Modoud, souverain de Sengiar,

qui changea d'état avec lui ; de sorte qu'Azz-Eddin se retira à Sengiar, & Amad-Eddin à Alep.

L'AN 578. le cinquiéme de la Lune de Muharrem, Salahh-ddin partit d'Egypte pour aller en Sirie : depuis cet instant jusqu'à celui où l'ange de la mort termina ses jours, il ne retourna point en Egypte. En entrant dans la Sirie, il passa au travers des pays que possedoient les Francs, y fit de grands ravages, & dans la rapidité victorieuse de sa course, il arriva devant Damas, dans la lune de Safar. Dans la lune de Rabi-el-Euvel, il alla camper près de Tyberiade : il envoya ses soldats porter le fer & le feu, sans aucun ménagement, dans les pays des Francs, & dans les pays de Beian, de Genin & de Haur ; sur les ordres de leur général, ils pillerent & massacrerent tout ce qui se présentoit à leur passage. Ensuite Salahh-ddin alla à Barut dont il fit le siege ; tous les environs furent impitoyablement ravagés, & tous les lieux par où il passa furent marqués des traces terribles du carnage & de la mort.

LA même année, les Francs, de leur

côté, qui occupoient les châteaux de Karak & de Shaubek, entreprirent d'aller jusqu'à Medine, d'y piller le tombeau du Prophete, & de transporter son corps à Jerusalem, au milieu de leur pays, afin que les Musulmans pour leur pélerinage fussent forcés de passer par leurs mains, & de leur payer le tribut qu'ils voudroient imposer. Ces résolutions une fois prises, le prince Arnaud, gouverneur de Karak, fit construire une barque qui fut conduite par terre jusqu'à la mer Rouge, où le monde nécessaire à cette entreprise devoit s'embarquer. Cette troupe rassemblée à la hâte fit force de voiles, dans le dessein d'aller jusqu'à Medine exécuter le projet. Le Sultan Salahh-ddin qui étoit à Harran, ayant eû nouvelle de ce dessein, dépêcha à Seif-Eddaulet, fils de Minkad son Lieutenant en Egypte, des ordres qu'il eut à envoyer en diligence l'Emir-Hassam-Eddin-Loulou contre les ennemis. Hassam-Eddin, s'étant mis en état, marcha avec tant de hâte, qu'il rejoignit les ennemis au nombre de plus de trois cens, lorsqu'ils n'avoient plus qu'une journée de route pour arriver à Medine. Parmi eux se trouvoit un nombre d'Arabes Renégats,

qui les abandonnerent, si-tôt qu'ils apperçurent Hassam-Eddin & ses gens. Pour les Francs, ils se sauverent au haut d'une montagne extrêmement escarpée ; Hassam-Eddin les tint si étroitement assiégés, qu'à la fin ils furent obligés de se rendre. On les chargea de fer & les mena au Caire. A leur arrivée, les Sofis, les docteurs de la Loi & les gens de Justice les condamnerent à mort ; & en vertu de la sentence, deux des Francs les plus distingués furent égorgés, de la même maniere qu'on égorge les moutons le jour de la fête de la Meque.

L'AN 579. Salahh-ddin se rendit maître d'Amid & de plusieurs autres places : de là il porta toutes ses forces sur Alep, l'assiégea & l'enleva à Amad-Eddin-Zanghi, fils de Modoud. Cette expédition se fit dans la lune de Safar ; & il est très-remarquable que Mehiddin-Ibn-Elzeki fit un petit poëme sur cette conquête, qui devint une Prophétie, dans laquelle, adressant la parole à Salahh-ddin, il lui dit : *Sultan, vous avez pris Alep avec le sabre dans la lune de Safar ; & je vous annonce que vous prendrez Jerusalem dans la lune de Regeb.* En effet ce fut

dans cette lune que la ville de Jeruſalem fut priſe.

L'AN 580. il alla attaquer le château de Karak ; quoiqu'il le ſerra de fort près, il ne put ſe rendre maître que des fauxbourgs, ſans oſer entamer la place. Enfin, après pluſieurs combats entre les Muſulmans & les Francs, il ſe retira & alla à Napolous qu'il brula : & après avoir fait mettre à feu & à ſang tous les environs, & avoir réduit à l'eſclavage tous les habitans, il retourna à Damas.

L'AN 581. il s'empara de Miafarekin ; & en 582. il fit venir d'Egypte ſon fils El-Melek-el-Afdhal, à qui il aſſigna la ville de Damas pour ſon appanage ; il fit venir auſſi ſon frere Adel-Abou-Bekir d'Alep. Il fit ſon Lieutenant en Egypte ſon fils Aziz-Oſman, & en rappella ſon neveu Mudhaffer-Teki-Addin qui y exerçoit cette charge, en le gratifiant des villes d'Hama, de Menbeg, de Maara, de Kefertab & de Miafarekin. Ainſi Aziz-Oſman & Adel-Abou-Bekir, ſon pere, allerent en Egypte, où ils diſpoſerent de tout le gouvernement, ſous le bon plaiſir de Salahh-ddin. Les choſes reſterent en cet état juſqu'en 583. année

dans laquelle le Sultan Salahh-ddin reprit, avec le secours de Dieu, la ville de Jerusalem avec plusieurs autres places.

APRES avoir forcé & conquis toutes les fortereſſes maritimes que poſſédoient les ennemis, Salahh-ddin héſitoit ſur l'entrepriſe de Jeruſalem. Il voyoit que c'étoit la principale place des Chrétiens, & qu'elle avoit un trop grand nombre de combattans pour ſa défenſe. Pendant ces irréſolutions, un eſclave de Damas, ſe trouvant dans Jeruſalem parmi les Francs, lui fit tenir un billet Arabe de ſix vers, au nom de la ville de Jeruſalem à peu près dans ces termes: *O Roi, qui renverſes les Etendarts de la Croix, je m'adreſſe à toi dans l'oppreſſion où je ſuis: employe tes efforts pour la délivrance du ſaint Temple; toutes les Moſquées ſont pures, tandis que, malgré ma Nobleſſe, je ſuis dans la ſouillure & l'impureté.* Salahh-ddin, touché de cette remontrance, ſe détermina tout d'un coup à cette grande entrepriſe: on aſſure auſſi que, depuis ce tems, l'eſclave s'étant fait connoître, & le Sultan lui ayant trouvé de la capacité & de l'élévation dans l'ame, il fut nommé Iman de la Moſquée de Jeruſalem.

AVANT que d'entrer en campagne, le Sultan donna ses ordres de tous les côtés, afin de réunir les troupes dont il avoit besoin, pour éxécuter ses vastes desseins. En attendant qu'elles s'assemblâssent, il sortit de Damas, un samedi de la Lune de Muharrem, & alla camper avec les troupes qu'il avoit avec lui à Casrel-selamet, dépendance de Bosra & de Karak; dans la crainte qu'il avoit que le prince Arnaud, gouverneur de Karak n'inquiétât les Pélerins de la Mecque sur leur retour à Damas: car ce Franc étoit l'ennemi irréconciliable des Musulmans, & un des chefs les plus animés contr'eux dans les combats, & les plus inéxorables après la victoire. Déjà il s'étoit mis plusieurs fois en campagne, pour attendre les Pélerins à leur retour. Si-tôt qu'il apprit que le Sultan s'étoit approché, il prit, malgré lui, le parti de se retirer dans sa place. Ainsi les Pélerins continuerent leur route en sûreté, & rentrerent dans Damas leur patrie, le premier de la lune de Safar; & leur retour sans accident mit le Sultan hors d'inquiétude. Il attendoit avec impatience l'armée d'Egypte, & voyant qu'elle tardoit beaucoup, il or-

donna à son fils El-Melek-Afdhal-Nour-Eddin de se poster à Ras-Elma, & d'y faire assembler les troupes, à mesure qu'elles arriveroient. Cependant il prit le corps d'armée qu'il avoit, & marchant sur Karak, il brûla, pilla & ravagea les environs : de-là il tourna sur Shaubeck, où il fit le même massacre. Sur ces entrefaites l'armée d'Egypte joignit le fils du Sultan, qui attendoit les ordres de son pere à Ras-Elma : deux mois se passerent en préliminaires & en préparatifs pour cette campagne. Enfin El-Melek-el-Afdhal reçut ordre de son pere de marcher du côté de Tyberiade, avec toutes les troupes qu'il avoit sous lui. Il fut à peine arrivé à Safouri, que les Francs se présenterent en corps de bataille, & engagerent un furieux combat. Les Musulmans remporterent la victoire ; outre les ennemis qu'ils tuerent, ils firent un très-grand nombre de prisonniers : tout le succès de cette action fut entierement attribué à la valeur & à la prudente conduite du général. Salahh-ddin n'eût pas plûtôt appris cette heureuse nouvelle du côté de Karak, que sur le champ il s'avança vers l'armée de son fils pour le joindre. Cette jonction des deux armées

en

en forma alors une de Musulmans très-puissante & très-nombreuse, & causa parmi les Francs qui en eurent la nouvelle, une consternation générale : ils ne douterent plus que l'orage ne fût tout prêt à fondre sur eux. Les sentimens sur le parti qu'on avoit à prendre étoient fort partagés ; il y eut même de grandes contestations entr'eux à ce sujet : la plûpart étoient d'opinion de demander la paix : mais Dieu avoit mis la confusion parmi ses ennemis, & toutes leurs irrésolutions aboutirent à la fin à de vains discours.

SALAHH-DDIN, après avoir fait la revûe de son armée qui se trouva dans un très-bon état, se mit en marche, le 17e de la lune de Rabi-el-Akhir : il dirigea sa route vers les frontieres des Francs, & alla à Haxfin : le lendemain il décampa dès la pointe du jour, & se rendit sur le bord du Jourdain. Cependant les Francs, au nombre d'environ 50000 hommes, s'assembloient à Safouri ; ils mettoient leurs troupes en état de combattre, & élevoient leur Croix. Le Sultan ne manquoit pas, tous les matins, de s'avancer vers leur camp pour les inquiéter. Enfin,

réſolu d'attaquer la ville de Tyberiade, il ſe jetta tout d'un coup de ce côté-là, & alla camper aux environs : c'étoit un jeudi qu'il en commença le ſiége. On commanda des Maçons & des Mineurs, qui firent ſi bien leur devoir, qu'avant l'entrée de la nuit, ils étoient venus à bout de percer & renverſer une tour dont ils ſe rendirent maîtres.

LES Francs, ayant appris le mouvement que Salahh-ddin venoit de faire, en furent dans la plus vive allarme : ils ne pouvoient ſe cacher que leur perte étoit aſſurée du moment, qu'ils auroient perdu Tyberiade : ce fut ce qui leur fit prendre la réſolution de ne plus balancer & de marcher droit aux Muſulmans. Le Sultan, informé de ce projet des Francs, marcha de ſon côté à eux avec ſon armée ; c'étoit le 14e de la lune de Rabi-el-Akhir, que les deux armées furent en préſence l'une de l'autre ; mais comme la nuit ſurvint, la bataille fut remiſe au lendemain.

L'ATTAQUE commença à la pointe du jour ; l'armée des Muſulmans ayant commencé par de grands cris, Dieu jetta la frayeur dans les cœurs des Francs ;

ils céderent à l'impétuosité avec laquelle on fondit sur eux ; les Musulmans se sentant un courage surnaturel contraignirent les Francs de gagner le village de Hhatin, où est la sépulture du Prophete Shoeib. Ce fut là où le *Comte* fut entierement défait avec son armée par la valeur des Musulmans, qui les ayant enveloppés de tous les côtés, mirent encore le feu aux herbes de la campagne, par ordre du Sultan ; ce feu ayant bien-tôt gagné jusques sous les pieds des chevaux des ennemis, ils se trouverent en même-tems incommodés de l'ardeur du soleil, de la chaleur de l'incendie, d'une soif générale, & chargés avec tant de vigueur par les Musulmans, le sabre à la main, qu'ils furent entiérement enfoncés & culbutés. Ce succès fut suivi d'un affreux carnage ; on fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le Roi des Francs. Cette bataille fut appellée la bataille de Hhatin, à cause du lieu où elle fut livrée. C'est une des plus fameuses qui se soient jamais données. Les Francs y perdirent 30000 hommes de leurs meilleures troupes, la plûpart Cavalerie. Le nombre des prisonniers fut si grand, qu'au rapport des payſans on en

avoit vû plus d'une trentaine liés ensemble d'une seule corde de tente, & qu'on en vendoit plusieurs pour une boucle de souliers par tête : ce qui donna origine au proverbe : *J'aimerois autant dire qu'on donne un esclave pour une paire de souliers.*

LE Sultan s'étant assis pour examiner les prisonniers, on lui amena entr'autres le Roi *Ki*, (*Gui*) Geoffroi son frere, Odo seigneur de Gebail, Honfroi, Giblet, & le prince Arnaud, seigneur de Karak, qui avoit été pris des premiers. Le Sultan avoit juré qu'il le feroit écorcher vif, s'il tomboit entre ses mains, parce que contre la foy d'un traité de paix, il avoit surpris & assassiné des Egyptiens, qui avoient passé à Shaubeck de bonne foi & sans défiance ; qu'il avoit mépriſé le Prophete, & projetté de se rendre maitre de la Mecque & de Medine. Comme Salahh-ddin étoit assis sous le vestibule de sa tente, & qu'il avoit fait asseoir le Roy à son côté, il ordonna au prince Arnaud de se mettre à côté du Roy : il lui fit de sanglans reproches sur sa mauvaise foi dans les traités, sur son entrepriſe contre les villes de la Mecque &

de Medine, & sur plusieurs autres chefs d'accusations qu'on avoit formés contre lui. Le prince Arnaud lui répondit par le truchement, qu'il avoit en cela suivi la politique & la coutume des Rois. Cependant le Sultan s'étant apperçû que le Roy avoit grande soif, il lui donna des marques d'une vive amitié, & après l'avoir rassuré, il lui fit apporter de l'eau à la neige dans un vase que *Ki* but : après avoir appaisé sa soif, *Ki* le présenta au prince Arnaud qui le prit de sa main & en but aussi. Le Sultan, irrité de sa hardiesse & furieux de son arrogance : *J'aurois*, dit-il, en s'adressant au Roy, *fait grace à ce maudit, s'il m'avoit demandé permission de boire.* Sur le champ, il ordonna de donner une tente au Roy, & étant entré dans la sienne, il fit appeller le prince Arnaud, qu'on lui amena. Lorsqu'il fut devant lui : *Il n'y a*, lui dit-il, *qu'une seule voye qui puisse te sauver ; c'est d'avoir recours à Muhammed & d'embrasser sa religion.* Mais voyant le mépris du prince Arnaud pour ses offres, il courut à lui avec précipitation, le sabre à la main, le frappa, le renversa par terre, lui fit couper la tête, & fit traîner son cadavre par les pieds jusques devant le Roy, qui

fut troublé & effrayé de ce spectacle. Le Sultan ne fut pas si-tôt informé de la frayeur de *Ki*, qu'il le fit venir devant lui, & le rassura par des manieres douces & des paroles obligeantes. *La perfidie*, lui dit-il, *retombe sur celui qui en use; & je lui ai fait ce traitement, pour le punir des excès de sa conduite, & d'avoir voulu attaquer le Prophete même.*

Les Musulmans remporterent cette fameuse victoire, le samedy 5e de la lune de Rabi-el-Akhir. L'armée fut en réjouissance toute la nuit suivante, louant Dieu, le remerciant & le glorifiant jusqu'au matin du lendemain. La Croix, qui est en grande vénération parmi les Chrétiens, fut prise le jour de la bataille: ce ne fut qu'après l'avoir prise, que l'on fit le Roy prisonnier. Ils adorent tous cette Croix, & se prosternent devant elle, lorsqu'on l'éleve, parce qu'elle est faite du bois, sur lequel ils se persuadent que celui qu'ils adorent a été crucifié; ils l'avoient enchassée dans de l'or, & ornée d'une couronne de pierreries: la perte, qu'ils en avoient faite, leur étoit beaucoup plus sensible que l'esclavage de leur Roy; & ce malheur seul mettoit le comble à leur désolation.

APRE'S cette victoire, le Sultan descendit à Tyberiade, & somma la place de se rendre. Cette ville étoit gouvernée par une dame, qui en étoit souveraine, à la place de son mari. Elle accepta le parti que le Sultan lui proposa, à condition de sortir, elle & toute la garnison, avec tout ce qui leur appartenoit, ce qu'elle fit. Elle se retira à Tripoli, qui appartenoit au Comte son époux. C'est ainsi que les Musulmans s'emparerent de Tyberiade: le Sultan en donna le gouvernement à Sarim-Eddin-Kaimam-el-Negiumi, l'un des Emirs les plus qualifiés de sa cour.

LE lundy, 17e de la lune de Rabi-el-Akhir, le Sultan qui étoit demeuré jusqu'alors devant la place, commanda qu'on lui amena tous les Chevaliers esclaves, & ayant fait mettre son armée sous les armes, il fit couper la tête à tous ces prisonniers: les sçavans & gens de loi, qui étoient auprès de lui en grand nombre, demanderent la permission d'executer eux-mêmes l'arrêt qui venoit d'être prononcé, ce qu'ils firent en la présence du Sultan. Ensuite Salahh-ddin envoya le Roy des Francs, son frere,

Homfroi, le Prince de Gebad, le grand maître des chevaliers & tous les principaux officiers eſclaves à Damas, avec ordre de les y tenir renfermés dans les priſons.

AYANT tout réglé de la ſorte, il partit le lendemain ſur le midi, à la tête de toute l'armée Muſulmane, & campa ſur le ſoir à Loubia. Le lendemain, de grand matin, il décampa, ayant avec lui l'Emir Azz-Eddin-Abou-Felizet-el-Kaſſem, fils de Mehni-el-Huſſeim, Emir de Medine, qui cette année étoit venu avec les pélerins. Il étoit âgé, & ſa barbe blanche le rendoit vénérable : il n'avoit pas quitté le Sultan pendant toute la bataille. Ce même jour, le Sultan arriva devant la ville d'Acre, & campa aſſez près de la place ſous ſon pavillon. Le lendemain jeudi, dès qu'il fut jour, il monta à cheval à deſſein de commencer l'attaque. Les habitans de la ville étant venus le trouver pour capituler, il leur donna le choix de demeurer ou de ſe retirer où bon leur ſembleroit : ils aimerent mieux ſortir de la ville ; il leur accorda quelques jours, afin qu'ils euſſent le tems de pouvoir enlever ce qu'ils auroient de

meilleur ; ce qu'ils exécuterent avec la plus grande diligence. Après leur départ, les troupes s'emparerent de la ville, entrerent & se logerent dans les maisons, où l'on fit un butin considérable. Le Sultan donna à Dhia-ddin-Isa-el-Hekkari, docteur de la loi, toutes les habitations & tout le bien des chevaliers avec ce qui en dépendoit ; il accorda en même-tems à son fils El-Melek-el-Afdhal le gouvernement de la ville. Ce fut le vendredy, 1. de la lune de Gemadhi-el-Euvel, que les Musulmans y entrerent : ils y firent la priere publique du jour, & changerent la grande église en la principale mosquée, en y dressant l'endroit & la tribune, vers laquelle il falloit se tourner pour faire la priere. Gemal-Eddin-Abd-Ulletif, fils de Sheikh-Abul-Negib de Scherourd, fut choisi pour en être l'Iman, & y faire la priere au nom du Sultan ; on y nomma aussi un Cadi pour rendre la justice.

CEPENDANT le Sultan demeura sous son pavillon sur une colline près de la porte de la ville. De-là il écrivit en Egypte à son frere El-Melek-el-Adil-Seif-Eddin-Abibekir, pour lui faire part de sa victoire & de ses nouvelles conquêtes ;

mais il s'étoit deja mis en marche pour l'aller rejoindre ; en chemin il s'empara du château de Megedel-Baba, & de la ville de Safa où il fit un grand butin. Il instruisit le Sultan son frere de ces heureux évenemens par Sultan El-Melek-el-Nassir, un autre de ses freres : il leur fit présent à l'un & à l'autre du butin qu'on avoit fait, & qui étoit très-considérable. Salahh-ddin ayant résolu de rester quelque-tems sous son pavillon, envoya cependant ses Emirs aux environs pour se rendre maîtres des villes voisines ; il leur donna à chacun de gros détachemens pour cette expédition.

MUDHAFFER-EDDIN-KOUKBOURI, prince d'Arbeli, surnommé El-Melek-el-Muaddhem, marcha avec Hhassam-Eddin-Toman à Nazareth, qui fut pris & abandonné au pillage : tout généralement, hommes & femmes sans distinction, fut réduit à l'esclavage ; de-là étant allés à Safouri, ils trouverent que les habitans avoient pris la fuite, & qu'il n'y étoit resté personne. Ils y avoient laissé tous leurs meubles & une très-grande quantité de vivres, dont les généraux Musulmans s'emparerent, ainsi que de

tous les trésors qu'ils y trouverent. Beder-Eddin-Lodrom, Garas-Eddin-Kilitch, avec un bon nombre d'autres Emirs, allerent à Césarée, qu'ils prirent, le sabre à la main, & dont ils permirent le pillage aux soldats : ils prirent aussi Arsof. Hhassam-Eddin-Mehemmed, fils de Ben-Omar, fils de Lagin, alla à Nabolos : dans sa marche il s'empara de Sabathia, où ayant trouvé que les prêtres Chrétiens avoient fait une église du tombeau de Zacharie, il en changea le nom & l'appella Meshed-el-Hhamakan. Delà il continua sa route vers Nabolos, dont il entreprit le siége, qui, malgré son zèle, traîna en longueur. Néanmoins comme il ne se rebutoit point, les habitans demanderent à la fin à capituler ; les articles furent arrêtés, & la place rendue avec tout ce qui en dépendoit. Une grande partie des habitans, & tous ceux des environs étoient Musulmans, & avoient été fort maltraités par les Francs. Foulà étoit un château, où il y avoit beaucoup de monde & des richesses immenses : les Francs qui y étoient en garnison, voyant qu'on alloit à eux, firent une sortie générale ; mais ils furent tous tués ou faits esclaves. Et comme il n'y avoit que la

vile populace qui étoit restée dans la place, elle fut rendue sans aucune condition. Toutes les places des environs ouvrirent leurs portes de même, comme Dabouria, Ginin, Sirzerain, Tour, Legioun, Bejan, Kimoun, & tout ce qui étoit de la dépendance de Tyberiade & d'Acre. Zeib, Maalaia, Lelgioulbaanet & Scanderone se soumirent au joug du vainqueur, à l'imitation des autres places.

D'UN autre côté, Salahh-ddin commanda à son neveu El-Melek-Mudhaffer-Teki-Uddin-Omar, fils de Shahinshan d'aller attaquer le château de Tebnin. El-Melek-Mudhaffer se rendit devant cette place, & l'assiégea pendant quelques jours. La garnison demanda bientôt à se rendre, à condition d'avoir cinq jours pour sa sortie: il fallut envoyer vers le Sultan pour sçavoir sa volonté. Il accorda ce tems, à condition qu'ils donneroient des ôtages; ce qui fut fait. Le terme expiré, les Francs sortirent, remettant les esclaves Musulmans en liberté, comme la convention en avoit été faite, parce que Salahh-ddin avoit entrepris cette guerre, principalement pour rompre les fers de

tous les Musulmans ; & cet article étoit toujours la premiere condition qu'il exigeoit des ennemis dans toutes les capitulations qu'il accordoit : il fit de grandes largesses à ces infortunés, pour leur faire oublier leurs maux passés ; on compte qu'il en délivra plus de 20000. cette année-là. Ses troupes entrerent dans la place de Tebnin ; & la garnison fut escortée jusqu'à un endroit dont le chevalier Sankar étoit seigneur, pour se rendre à Tsour. Ce détachement étoit arrivé devant Tebnin, le dimanche 11. de la lune de Gemadi-el-Euvel, & le château se rendit, le dimanche 18. de la même lune.

PENDANT cet intervale, le Sultan marcha en personne pour attaquer la ville de Saïde, & y arriva, le 21. de la même lune de Gemadi-el-Euvel. Saïde est une ville fort agréable, sur le bord de la Mer, avec une belle riviere, des jardins & des avenues d'arbres aux environs. Celui qui y commandoit n'attendit pas qu'on l'assiégeât dans les formes : il alla aussitôt porter les clefs au Sultan, & se retira avec son monde ; le Sultan en prit possession, y planta ses étendarts, & y laissa bonne garnison, avec un grand

nombre d'habitans. De Saïde il passa à Barat, où il campa, le jeudi 22. de la même lune : les assiégés se défendirent d'abord vigoureusement : mais lorsqu'ils se virent serrés de près, leurs murailles ouvertes de toutes parts, & une de leurs tours prête à écrouler, ils demanderent une capitulation, que le Sultan leur accorda : en conséquence de cette convention il se mit en possession de la place, le jeudi 29 de la même lune. Pendant qu'il étoit occupé à ce siége, il reçut une lettre de Safi-Ben-el-Kabidh, qui lui mandoit de Damas dont il étoit gouverneur, qu'Odo seigneur de Gebail, le Roi & les autres seigneurs, qui y étoient prisonniers, se soumettoient à rendre cette place, à condition qu'Odo seroit mis en liberté. Salahh-ddin envoya aussi-tôt l'ordre de lui amener Odo, & lorsqu'il fut venu le Sultan accomplit ce qu'il avoit promis; il lui donna la liberté au moment même que ses Troupes étoient entrées dans la place. Dans la suite, il arriva que cette liberté ne fut point favorable aux armes Musulmanes. Odo, qui étoit en grande considération & en grand renom parmi les Francs, les fortifia dans leur inimitié contre les Musulmans. Les

habitans de Saïde, de Barat & de Gébail étoient pour la plupart Musulmans, qui vivoient chez les Francs, sous une cruelle domination. Enfin Dieu les tira de la peine où ils étoient. Ce fut le mardi 27. de la même lune, que Gebail fut remise sous la puissance du Sultan, dans le tems qu'il étoit encore devant Barat. Tous les infidéles de Saïde, de Barat & de Gebail ayant fait leur capitulation de passer à Tsour, ils firent tous leur retraite, & c'étoit-là que le Comte s'étoit retiré après la perte de la Bataille d'Hhatin : mais ayant sçu que Salahh-ddin étoit parti d'Acre pour venir de ces côtés là, il en étoit sorti, & s'étoit jetté dans Tripoli, où il mourut peu de tems après.

DANS cet intervale, le *Marquis*, un des principaux appuis des infidéles, qui n'avoit jamais été aux villes maritimes de cette côte que cette année-là, arriva au port d'Acre, ne sçachant pas que cette place avoit été conquise par le Sultan, & qu'elle étoit occupée par les Musulmans. Il fut fort surpris de voir que personne ne sortoit de la ville pour venir à son bord ; cela l'engagea à se tenir sur ses gardes,

Ayant bientôt appris ce qui étoit arrivé, il songea à se sauver & à gagner la pleine mer ; mais le vent lui fut contraire. Dans cette extrêmité, il demanda à ceux de la ville qui se présenterent, le nom du gouverneur, on lui apprit que c'étoit Meleck-el-Afdhal ; il dit qu'il étoit prêt de se rendre sous des conditions raisonnables, & d'aller trouver le gouverneur, pourvu qu'on lui apportât un écrit de sa main pour sa sûreté. Pendant ses pourparlers, comme il fallut faire plusieurs allées & venues, & que de son côté il faisoit toujours naitre de nouveaux incidens pour gagner du tems, un vent favorable s'éleva ; le *Marquis* remit à la voile, & prit tranquillement la route de Tsour, dont il accepta le commandement, & où il se fortifia avec la garnison qu'il y trouva en bon ordre. Il envoya avec la plus grande diligence dans les isles, pour demander du secours. Le concours des garnisons qui sortirent des places conquises par Salahh-ddin, en vertu de la composition qu'il leur faisoit, contribuerent singulierement à le renforcer, & à le mettre en état de faire une résistance vigoureuse. De plus il fit creuser un fossé fort large, qui environnant régulierement la place,

la rendoit plus difficile à attaquer : nous verrons qu'elle fut sa destinée.

APRE'S avoir achevé de se rendre maître de Barat & de Gebail, le Sultan rebrousſa chemin, passa par Saïde, Sarepta & Sarfend : il arriva devant Tsour, qu'il ne voulut point attaquer. Il jugea plus convenable de faire venir en cet endroit-là le Roi des Francs & le grand maitre des chevaliers, & de leur promettre simplement de les relacher, quand il auroit achevé de conquérir le pays. Dans le tems que sa présence causoit beaucoup d'inquiétude au Marquis, il fut renforcé par son frere Melek-el-Adel ; c'est alors qu'il se mit en route vers Ascalon, où il arriva, le dimanche 16. de la lune de Gemadi-el-Akhir. Il en forma le siége avec la plus grande vivacité, & employa toutes ses machines contre la ville : si d'un côté l'attaque fut vive & animée, de l'autre la défense fut des plus opiniâtres. Le Sultan envoya sommer la place ; mais on renvoya celui qui étoit chargé de cette commission sans l'entendre. Néanmoins, quelque tems après, les assiégés changerent d'avis, & consentirent à se rendre, à condition qu'ils sortiroient tous

avec leurs équipages ; ils exigerent pour cela un écrit & un ſerment de la part du Sultan. Ainſi ils évacuerent la ville, le ſamedi dernier jour de la lune de Gemadhi-el-Akir, après quatorze jours de ſiége, & 35. ans après l'avoir enlevée aux Muſulmans, le 27. de la lune de Gemadhi-el-Akir l'an 548. de l'Hegire, & après y avoir tué Ibrahim, fils d'Huſſein-el-Mihraïm, Emir de grande conſidération, & le premier qui ſouffrit en ce tems-là le martyr pour la cauſe de Dieu.

SALAHH-DDIN, avant que d'arriver à Aſcalon, s'étoit emparé ſur ſa Route de Kemlat, Jobna, Bethlehem, Hebron & Khalil, où il étoit demeuré juſqu'à la reddition du château des chevaliers, de Natroun, & de Beit-Gebrail. Pendant qu'il étoit au ſiége d'Aſcalon, il fut joint par ſon fils Melek-el-Azis-Oſman, gouverneur de l'Egypte, qu'il vit avec un grand plaiſir, & qu'il embraſſa avec la plus vive tendreſſe. Son écurie, qu'il avoit mandée, arriva auſſi dans ce tems. Ce fut alors, qu'il chargea Lou-Lou, chef des gardes de ſa chambre, de ſe mettre en mer contre les navires des ennemis, & & de les obliger à reſter dans leurs iſles.

SALAHH-DDIN partit d'Ascalon, & prit la route de Jerusalem. Dès qu'on en eut la nouvelle, l'épouvante augmenta dans cette ville, trop allarmée de toutes les conquêtes, qu'il avoit faites depuis le commencement de la campagne. Balian, fils de Barizan, un des plus qualifiés des Francs, y étoit renfermé avec le grand patriarche & tous les chevaliers. Il y avoit d'ailleurs tant de monde, qu'à peine les maisons pouvoient contenir une si grande multitude d'hommes: tout cela augmenta la confusion & la frayeur. Le Sultan étant arrivé devant la place avec grand appareil & à la tête de l'armée Musulmane qui étoit très-nombreuse, la fit camper du côté du couchant, le dimanche 15. de la lune de Regeb. Les Francs, qui étoient au nombre de 60000 combattans, tinrent fermes derriere leurs murailles, & firent une résistance si vigoureuse, que le Sultan fut contraint de changer d'attaque, & de passer du couchant au nord; ce qu'il fit, le vendredi 20 de la lune de Regeb, après y avoir fait dresser ses pavillons. C'est-là qu'ayant resserré les Francs plus qu'ils ne l'étoient auparavant, il fit dresser ses machines, & les fit agir avec tant de force, qu'il ren-

versa une grande partie des murailles. En même-tems les Musulmans percerent aussi la muraille du côté de la vallée de Gehennem. Enfin les ennemis, réduits à la derniere extrêmité, furent obligés de demander grace, proposition qui causa autant de joye dans l'armée Musulmane, que de désolation parmi eux. Le fils de Barizan sortit de la ville, pour traiter des articles avec le Sultan. Salahh-ddin refusa d'abord de l'écouter, & donna pour toute réponse qu'il vouloit prendre la ville, l'épée à la main, comme les Francs l'avoient prise sur les Musulmans. Mais les assiégés retournerent à la charge avec d'humbles prieres, & après lui avoir fait entendre la multitude d'hommes qui étoient dans la ville, protesterent que s'il les jettoit dans le désespoir, chacun d'entr'eux en sa fureur en blesseroit dix des siens, qu'ils détruiroient leurs maisons, mettroient en cendre le dôme sous lequel étoit la pierre que les Musulmans avoient en vénération, égorgeroient tous les esclaves Musulmans qui étoient dans la ville au nombre de plusieurs milliers, bruleroient tous leurs meubles & leurs richesses, & jetteroient enfin eux-mêmes leurs enfans dans les

flammes. Le Sultan, voyant le déſeſpoir de ces malheureux, aſſembla tous les grands de ſa cour & les plus diſtingués de ſon armée; & après les avoir conſultés & pris leurs avis, il fut réſolu qu'on recevroit les aſſiégés à compoſition, à la charge que les hommes payeroient dix deniers d'or, que les femmes en payeroient cinq, & les enfans deux; & que ceux qui ne pourroient payer cette ſomme, ſeroient eſclaves. Les Francs ſe ſoumirent à ces conditions; & le fils de Barizan fit l'accommodement pour les pauvres, moyennant la ſomme de 30000 deniers, dont le patriarche, les chevaliers & leurs chefs furent caution, & que le fils de Barizan paya enſuite ſelon ſa convention.

AINSI la place fut rendue avant la priere du midi, le 27 de la lune de Regeb, ſous les conditions marquées ci-deſſus, de ſorte qu'il ne fut pas poſſible de faire la priere dans la ville, à cauſe du peu de tems qui reſtoit pour cette cérémonie. Les Chrétiens perdirent cette importante place, après l'avoir poſſédée pendant 88 ans.

POLITICAL DISCOURSES

OF DAVID HUME, ESQ^r.

Discours politiques de M. Hume. *Edimbourg*, 2^e. *Ed.* 1. *vol. in*-12.

PLUS le besoin, la vanité & la passion enfantent de livres; & plus ceux, que les talens, l'amour du vrai & le zèle du bien public ont dictés, doivent être précieux à tout lecteur sensé. De cet ordre nous paroît être l'ouvrage, dont nous allons donner l'extrait. Supérieur par sa fortune, par sa raison & par ses principes, au vil intérêt, à la fausse gloire & à l'esprit de parti, M. Hume, déja célebre par divers essais politiques & moraux, soutient très-bien sa réputation dans ces discours, qui seront le premier livre Anglois dont nous rendrons compte.

DISCOURS PREMIER, *sur le Commerce.*

APRE'S un très-court préambule, où l'auteur avertit qu'il se permet de penser toujours profondément & même quelque fois singuliérement, il traite la question ; *en quoi le commerce fait véritablement la force & la puissance d'un état ?*

L'OPINION reçue, *que c'est en augmentant les richesses*, ne lui paroit pas devoir être adoptée, du moins sans restriction. Il soutient au contraire que, dans des cas assez fréquens, cette augmentation, *loin de fortifier certains gouvernemens, ne sert qu'à éclaircir leurs armées & diminuer leur autorité chez les nations voisines.* Il cite des exemples de plusieurs républiques anciennes, qui, sans commerce & sans manufactures, levoient & entretenoient de nombreuses armées de citoyens ; précisément parce qu'ils étoient tous soldats & laboureurs. Il prouve, par le témoignage des anciens historiens, que plusieurs d'entr'elles, parvenues au comble de la grandeur & de l'opulence (sans en excepter Rome après la conquête du monde) pouvoient

à peine former & soutenir un pareil nombre de troupes nationales : difficulté occasionnée par cette même augmentation de richesses. Le commerce, en la produisant, avoit multiplié les arts & les métiers ; il avoit accoutumé les citoyens à des professions paisibles, lucratives, exemptes des fatigues & des dangers de la guerre : révolution lente, mais sûre, qui change le génie d'un peuple guerrier, frugal & patriote, en une douce habitude du repos, des plaisirs & du gain.

L'AUTEUR est d'assez bonne foi, pour se demander à lui-même, si dans l'état présent du genre humain, un gouvernement sage pourroit tenter de ramener les peuples à cette ancienne simplicité ? Il répond qu'un tel changement ne pourroit aujourd'hui se faire sans violence. Une pareille constitution lui paroît trop directement opposée au naturel de l'homme, qui est de chercher toujours son profit ou sa commodité. L'observation des loix, qui l'avoient établie à Sparte, est, selon M. Hume, un miracle en politique ; & si les témoignages de l'histoire, étoient à ce sujet moins positifs ou moins

circonstanciés,

circonstanciés, ce gouvernement ne seroit à ses yeux qu'une pure fiction, un caprice philosophique. Quoique Rome & d'autres anciennes républiques se soient soutenues dans leurs commencemens par des principes un peu plus naturels; il falloit un concours tout-à-fait extraordinaire de circonstances, pour engager leurs citoyens à s'imposer volontairement des obligations aussi onéreuses. C'étoient de petits états libres; & leurs voisins étoient continuellement en armes; la liberté produit naturellement le patriotisme. Cet esprit doit redoubler de chaleur, quand la patrie est en danger. Dans ces guerres successives, chacun servoit à son tour, & vivoit pendant son service à ses dépens ou à ceux de l'ennemi, le pillage du pays ennemi & des places prises étant alors très-ordinaire. Ajoutez à cela l'égalité des biens dans ces républiques naissantes, où chaque portion de terre étoit suffisante, pour nourrir de son produit une famille, sans le secours du commerce ni de l'industrie. Ces circonstances réunies ne se trouvent plus aujourd'hui dans aucun état du monde; & aucun système ne pouvoit vraisemblablement les faire renaître toutes à la fois.

M. HUME convient aussi que, dans le cours ordinaire du monde, un peuple sans commerce, adonné uniquement aux armes & à l'agriculture, n'auroit pas aujourd'hui autant de ressources qu'un peuple négociant & industrieux.

LE citoyen, borné au simple nécessaire, ne cultiveroit jamais plus de terre qu'il ne lui en faudroit pour la subsistance de sa famille; il n'auroit en effet aucun encouragement, qui pût l'exciter à multiplier les productions du sol. Le superflu lui resteroit en pure perte, dans un pays où il n'y auroit ni marchands, ni artisans ni matelots, puisqu'il ne pourroit l'échanger contre aucune des marchandises, dont l'usage flate la vanité ou augmente réellement les commodités de la vie. Ce travail borné dégénéreroit bientôt en indolence & en paresse: une partie des terres demeureroit inculte, par conséquent déserte. Si, dans de certains cas, les besoins de l'état exigeoient que la plus grande partie du peuple fût employée à son service, le travail du restant ne pourroit plus fournir ce superflu, dont le produit fait l'entretien des troupes.

IL faudroit donc alors, ou que les armées fissent des conquêtes rapides, & s'établissent d'emblée chez l'ennemi pour y vivre de butin ; ou on les verroit bientôt réduites à se débander, faute de subsistance. On ne devroit enfin attendre ni une attaque ni une défense reguliere de gens qui n'auroient que des bras, dans un tems où l'art de la guerre est assujetti à un mécanisme aussi dispendieux que compliqué.

IL est trop prouvé cependant que les richesses, sur tout celles des particuliers, ne peuvent jamais faire la grandeur d'un état, ni même quelquefois le préserver de sa ruine, lorsqu'il devient la proye d'un voisin pauvre & belliqueux.

QUEL est donc l'avantage solide & réel que le gouvernement retire du commerce ? Le voici selon M. Hume.

LORSQU'IL y a dans une nation beaucoup de métiers & de manufactures, c'est une marque qu'il y a beaucoup de mains employées au travail : & de ce grand nombre de citoyens l'état, dans ses besoins, peut aisément en détourner une partie pour le service du public, sans que

le reste en souffre par la privation des nécessités de la vie. Ainsi, à prendre la chose dans un sens abstrait, le commerce & les manufactures augmentent la puissance du gouvernement, en ce qu'il en résulte une plus grande quantité de travail (*the greater stock of labour*) & que ce fond d'industrie toujours existant devient pour le souverain une ressource inépuisable.

Nous n'entrerons point ici dans la discussion des différentes raisons, dont l'Auteur appuye sa proposition. Il y en a quelques-unes qu'il faudroit trop approfondir, pour en faire sentir la force; d'autres qui ne sont pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, assez analogues à la question, & qui semblent plutôt rentrer dans la matiere d'un Traité du même Auteur, sur *le Luxe*; quelques fois aussi M. Hume se contente d'étendre & de développer ce qu'il a déja dit. Nous nous bornerons donc à insérer un seul morceau traduit littéralement, qui pourra donner une idée plus précise de sa maniere de raisonner & d'écrire.

» LA même méthode nous démontre » les avantages du commerce étranger,

» en ce qu'il augmente la puissance de
» l'état, aussi-bien que les richesses & le
» bonheur des sujets. Il accroît dans la
» nation la quantité de travail, & le
» souverain peut en convertir telle por-
» tion qu'il juge nécessaire au service du
» public. Le commerce, par ses impor-
» tations, fournit des matieres pour de
» nouvelles manufactures; &, par ses
» exportations, il produit différentes
» sortes de travail sur les denrées ou mar-
» chandises, qui ne pourroient être con-
» sommées au dedans. Enfin un royau-
» me, qui a beaucoup d'importation &
» d'exportation, doit nécessairement
» abonder (& cela sur des choses de luxe
» & de délicatesse) plus qu'un autre qui
» se contente des marchandises de son
» crû. Il en est plus puissant, comme
» plus riche & plus heureux. Les parti-
» culiers recueillent le bénéfice de ces
» commodités, autant qu'ils satisfont
» leurs sens & leurs goûts: & l'état y
» gagne aussi, en ce qu'une plus grande
» *quantité de travail* est amassée par ce
» moyen pour les nécessités publiques.
» C'est-à-dire qu'on entretient un plus
» grand nombre d'hommes laborieux, qui
» peuvent être détournés par le service

» du Public, ſans dérober à perſonne les » néceſſités ni même les principales com- » modités de la vie. »

CETTE liaiſon intime du commerce étranger avec la puiſſance réelle d'un état a dû paroître plus ſenſible à M. Hume, par un exemple qu'il n'a pas apporté en preuve, & qui néanmoins ſembloit s'offrir à lui plus naturellement que beaucoup d'autres : je veux dire celui de ſa propre nation. C'eſt en effet ce grand nombre d'hommes laborieux, entretenus en tems de paix par le commerce étranger, qui fournit, en tems de guerre, à la marine Britannique des recrues promptes & faciles. L'uſage établi *de preſſer* des matelots, n'eſt autre choſe que la maxime de l'auteur réduite en pratique.

UN autre avantage réel qu'il n'a pas oublié, mais qu'il traite ici par forme de digreſſion, c'eſt une proportion plus juſte dans les fortunes des particuliers, qui réſulte de l'augmentation du commerce & des manufactures. L'induſtrie, alors devenue preſque univerſelle, diſtribue les profits dans un plus grand nombre de familles, & fait pour ainſi dire une répartition générale du bénéfice. Tous ceux

qui ont des bras, ont droit d'aspirer à l'aisance & même à la fortune ; & leur industrie est continuellement soutenue & animée par l'espérance. De la balance des richesses nait celle des impositions. Au contraire, lorsque les unes ne sont point assez partagées, les autres ne sauroient jamais être équitables. Le pouvoir résulte naturellement de la fortune, & les riches abusent bien vîte de leur crédit, pour faire retomber tout le fardeau sur les pauvres : c'est ainsi que nait cette maladie de langueur, qui affoiblit un état, le mine insensiblement & entraîne à la longue son dépérissement & sa ruine. Ce discours est terminé par quelques réflexions sur le génie & le gouvernement de certaines nations plus ou moins propres au commerce. Ces observations nous ont parû en général plus judicieuses que neuves ; & par cette raison nous nous dispensons de les rapporter.

LETTRE

SUR LE ROI DE SUEDE CHARLES XII.

Occasionnée par une nouvelle Histoire de ce prince, que l'on prépare à Stockolm.

J'Ai observé, Monsieur, que les plus habiles & les plus judicieux écrivains modernes parlent de *Charles XII.* sans avoir une idée juste du caractere ni de la vie de ce monarque. Il vient de me tomber entre les mains une brochure, qui a pour titre : *Parallele d'Alexandre & de Thamas - Kouli - Kan*, dans laquelle l'auteur prétend que l'exemple d'*Alexandre* fortifia l'ardeur des conquêtes dans le sein d'un prince extraordinaire, que l'*Europe* a vû de nos jours dépeuplant

son propre Royaume, pour ravager les états de ses voisins, & auquel ses amis & ses ennemis ont donné de concert le surnom d'*Alexandre* du Nord.

J'AVOUE que l'Auteur de ce morceau n'a pas eu tort, de supposer le caractere du *Roi de Suede*, tel que les plus fameux historiens de notre siécle l'ont représenté; mais l'amour de la verité m'oblige d'observer, que ces historiens, & particulierement celui qui par la supériorité de ses talens & par les graces de son style mériteroit d'être le modele des autres, semblent avoir pris à tâche de donner au monde une opinion *de Charles XII.* que la *Suede*, sans flatter un Prince qui n'est plus, croît devoir désavouer.

NOUS osons donc assurer qu'il n'est pas vrai que *Charles XII.* ait dépeuplé son royaume pour ravager les états de ses voisins; que l'ardeur des conquêtes ne lui mit jamais les armes à la main; & que les panégyristes, qui ont crû honorer ce Prince, en le comparant à *Alexandre*, ne sont au fonds que des censeurs injustes de sa conduite. Nous avons une toute autre idée de *Charles XII.* parce que nous sçavons parfaitement qu'il

n'a jamais entrepris de guerre par ambition. Il eut recours aux armes par le principe de la défense naturelle, qui est le droit des particuliers & le devoir des princes; & dès le tems qu'il commença à s'en servir, jusqu'a sa mort, il n'eut en vûe que l'affermissement d'une paix, qui le remît en possession de ce qui lui appartenoit avant la guerre. Nous ne voyons dans ce plan que de la sagesse & de la justice, & rien de cette passion immodérée pour la gloire, à laquelle les historiens lui ont fait sacrifier le repos de son peuple & les intérêts de sa couronne.

Nous ne voulons pas nier que *la Suede* ne se soit trouvé épuisée à la mort de ce prince, tant à l'égard des hommes que des finances. Mais quel pays au monde ne l'auroit pas été, en soutenant, sans allié & sans secours, une guerre de dix huit ans, contre les forces réunies de tous ses voisins? Avant que de reprocher à *Charles XII.* la ruine de son royaume, il faudroit faire voir qu'il entreprit la guerre sans cause légitime, & qu'il la continuât sans raison. Nous sommes en état de démontrer la justice de sa cause, la né-

ceſſité où il étoit de prendre les armes, & les juſtes raiſons qui l'obligerent de continuer la guerre.

JE ne ſçaurois, j'en conviens, exiger de vous, Monſieur, d'admettre tout ce que je viens d'avancer ſur notre ſimple parole : les preuves les plus convaincantes ſont néceſſaires ici pour détruire une opinion ſi univerſellement reçue. Auſſi, n'eſt-ce pas mon intention d'entreprendre de détromper ceux qui condamnent *Charles XII.* ſur la foi de ſes hiſtoriens ; ce qu'il faudroit dire à ce ſujet excéderoit de beaucoup les bornes d'une lettre. Ceci n'eſt que pour informer ceux qui s'intereſſent à la vérité, que l'on travaille actuellement en *Suede* à des obſervations ſur la vie de *Charles XII.* tirées des archives du royaume, qui mettront clairement au jour les vûes de ce prince, & qui donneront une idée bien différente de ſon caractere.

ON verra peut-être avec plaiſir, lorſque ces obſervations paroîtront, que *Charles* étoit auſſi habile politique que grand capitaine ; qu'il ne chercha qu'à défendre ſes états, & jamais à ſe rendre maître de ceux de ſes voiſins ; que l'uni-

que principe de gloire qui animoit sa conduite étoit, de ne point faire d'injure, & de n'en point souffrir; que l'esprit de vengeance, qui lui a été attribué à un si haut dégré, n'a jamais été la regle de sa conduite, ni le motif d'aucune action de sa vie; que la justice & les intérêts de sa couronne étoient l'ame & l'unique but de toutes ses entreprises; & que la cruauté & le mépris pour ses sujets sont faussement comptés parmi le nombre de ses défauts. Il en avoit pourtant; & quoiqu'il fut Roi, nous ne le dissimulons pas. Car si de son vivant nous étions ses sujets, après sa mort nous sommes ses juges. Si avec toutes ces grandes qualités, avec des motifs si purs, & des projets si bien concertés, il essuya des revers capables de faire douter de sa sagesse & de sa bonne conduite; nous espérons pouvoir prouver que ces revers doivent être placés au nombre des événemens, que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni éviter, & qui au tribunal des juges sensés ne doivent jamais décider du mérite d'un prince.

Nous ferons voir aussi que, si la providence n'avoit pas jugé à propos de cou-

per la trame d'une vie si agitée & si belle, dans la fleur de son âge, il est probable que son courage invincible, joint à la sagesse de sa conduite, eut enfin surmonté tout obstacle, & rendu la *Suede* plus formidable qu'elle n'avoit jamais été avant lui.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Memoirs of the court of Auguſtus, by Thomas Blakcvveell, J. U. D. Principal of Mariſchal college in the univerſity of Aberdeen. vol. I. Edimburgh. Printed by Hamilton, Balfour and Neill. 1753.

» Quæ enim tanta gravitas ? quæ » tanta conſtantia, magnitudo » animi, probitas, fides ; quæ tam » excellens in omni genere vir- » tus in ullis fuit, ut ſint cum » majoribus noſtris comparanda ?

Mémoires de la Cour d'Auguſte, &c.

POUR donner une idée préciſe des mémoires de la cour d'Auguſte, par le Docteur Blackvveell d'Aberdeen (dont le premier volume vient de paroître en Ecoſſe, & dont le ſecond eſt attendu à tout moment) nous inférerons ici en en-

tier la traduction, telle que M. Feutry nous l'a envoyée, du plan général de cet excellent ouvrage, dont il prépare une traduction complete.

INTRODUCTION.

Les connoissances, que nous acquérons par l'expérience, sont sans doute préférables à celles que l'étude seule nous donne : mais pour arriver au point de perfection qu'on se propose d'atteindre par l'un ou l'autre de ces moyens, il faut nécessairement les employer tous deux. On peut alors, en joignant à une lecture solide & réfléchie une profonde connoissance des hommes, devenir un jour utile à la société. C'est ainsi que le génie & l'art réunis se prêtent un secours mutuel, & produisent des chefs-d'œuvre en tout genre.

L'union de ces deux genres de connoissances est très-rare. Les hommes, qui se livrent à la lecture & à la spéculation, semblent ne point assez estimer ceux qui s'adonnent à l'administration des affaires, & dont les productions utiles y sont analogues. Ces derniers, à leur tour,

paroiſſent trop dédaigner la littérature & la ſpéculation. La république des lettres a ſouvent reſſenti les funeſtes effets de ce dédain réciproque. Delà cette foule d'ouvrages uniquement de théorie ou de pure pratique.

CES réfléxions s'offroient naturellement à mon eſprit, lorſque je cherchois les cauſes de l'ignorance où nous ſommes, ſur les anecdotes d'une cour, auſſi célebre que celle d'Auguſte, par le nombre de grands hommes qui la compoſoient. Nous n'avons conçu une haute opinion de ſa magnificence, de la juſteſſe & de la délicateſſe de ſon goût, que ſur la foi de quelques poëtes contemporains : on ignore preſque entierement les anecdotes d'un regne de 44 ans, & on n'a qu'une idée imparfaite du caractere des perſonnes qui l'ont illuſtré.

JAMAIS ſiécle cependant n'a produit de plus grands écrivains, & en plus grand nombre, ſurtout depuis la fin des guerres civiles, juſqu'au milieu du regne de Tibere ; mais la ſombre cruauté de ce prince leur impoſa ſilence : il étoit trop dangereux d'écrire, & même de parler. Dans les beaux jours d'Auguſte,

au contraire, les écrivains, encouragés par son exemple, ne se lassoient point de produire des chefs-d'œuvre nouveaux : l'émulation alors étoit si générale, que les personnes les plus qualifiées auroient eû honte de ne pouvoir parler ou écrire, avec la même dignité qu'elles agissoient.

Le tems, ce cruel destructeur, n'a pas épargné un seul de ces écrits ; les nombreux ouvrages d'Auguste, sa réplique au Caton de Brutus, ses exhortations à l'étude de la philosophie, la vie de Drusus, la sienne * propre, ont tous péri. Les mémoires de Mécène, de Pollion, d'Agrippa, de Dellius ont eu le même sort. Nous sommes encore privés de la derniere partie de l'histoire Romaine de Tite-Live ; il l'avoit conduite jusqu'au regne d'Auguste : il y décrivoit les guerres de ce prince, rendoit compte des traités, & peut-être rapportoit les anecdotes de sa cour. On a deux grandes raisons pour regreter la perte de ces écrits : ces auteurs étant dans le secret des affaires, ils traitoient une matiere qu'ils connoissoient parfaitement ; & ce regne

* En 13. livres.

eſt celui de l'empire Romain, qui mérite le mieux d'être connu.

Ce ſiecle, ſi fertile en grands hommes & en héros, dont les vertus reſpectives excitent & nourriſſent l'ambition de ce qu'il y a de plus généreux parmi les humains, ce ſiecle, dis-je, ſouffrit dans peu de tems d'étranges révolutions : mais ces troubles, ces orages offrent aux lecteurs un ſpectacle bien plus intéreſſant, que les annales inſipides des indolentes monarchies de l'Orient : elles ne préſentent que des noms de ſouverains, qui ſuccéderent aux trônes & aux ſérails de leurs peres, qui vécurent tant d'années, eurent tel nombre d'enfans, & ordonnerent à des muêts d'étrangler leurs freres, leurs amis & leurs miniſtres. En parcourant au contraire les faſtes des nations guerrieres, libres & civiliſées, on y trouve des exemples de fermeté, de généroſité & de conſtance. C'eſt une ſource intariſſable de leçons inſtructives ſur le grand art de connoitre les hommes : la variété des événemens, qui excitent les différentes paſſions, montre à découvert leur caractere réel.

Il n'eſt point dans l'hiſtoire Romaine

d'événemens plus intéreſſans, que ceux que je vais tracer. On y verra les horreurs d'une guerre cruelle, & de la plus dure tyrannie. On y verra la confuſion, la violence, l'inhumanité, tous les crimes enfin déchirer à la fois le ſein de l'état. Mais le calme va reparoître; la ſcéne changera; les calamités fuiront; la paix & la juſtice raméneront la tranquillité & l'allégreſſe publique.

Mon deſſein n'eſt pas d'écrire un livre d'antiquités, relever une erreur, & déterminer l'année d'un conſul, ou le jour précis d'une bataille. Mes vûes, j'oſe le dire, ſont plus grandes: je tâcherai de montrer les cauſes de la grandeur, de la décadence & de l'eſclavage d'un peuple qui fut généreux, libre & maître d'un grand empire. Je donnerai l'hiſtoire de cette domination ſous Auguſte; j'expoſerai la politique de ce Prince, & celle des grands hommes de ſon regne. Je ferai tous mes efforts, pour réparer en quelque ſorte la perte de la plus grande partie de leurs mémoires; je chercherai à les peindre: je parlerai de leurs emplois, de leurs ouvrages, de leurs caprices, de leurs plaiſirs.

PAR ce moyen, on pourra connoître les mœurs & les caracteres de ces personnages célébres; on sera en état de juger sainement les productions du génie Romain. Quelle satisfaction n'aura-t-on pas de pouvoir découvrir ces finesses & ces détours adroits que Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, &c. employoient dans leurs ouvrages, pour prendre par leur foible les amis puissans auxquels ils les adressoient? la grande Bretagne aujourd'hui n'est pas moins remarquable par le nombre des Mécènes, & par la variété des génies, que Rome, avant quelle fut soumise à un maitre, ou plutôt avant que ce maitre déploya sa puissance. Dans les derniers tems du regne d'Auguste, on vivoit avec une grande liberté; on pouvoit suivre sans contrainte son caractére & ses inclinations. L'un étoit orgueilleux de sa naissance; l'autre de ses charges; un troisiéme, mépriſant le faste, ne cherchoit son bonheur que dans la tranquillité d'une vie privée. Le premier, au moindre mot échapé sur la noblesse de son sang, laissoit paroître sur son visage une joye mêlée d'une fierté douce: le second étoit charmé d'entendre parler de consulats, de triomphes, de gou-

vernemens de provinces : le dernier sourioit de leur vanité, & prenoit plaisir à faire à table quelque fine raillerie sur les licteurs & sur leurs faisceaux.

HORACE est l'homme de son tems, qui a le mieux connu les hommes. Zélé partisan des vertus publiques, il mêla toujours dans ses lettres aux princes & aux ministres des traits & des maximes sur la bonté, la modération, la clemence & l'intégrité. Il fut long-tems en haute faveur auprès du premier favori d'Auguste, & refusa constamment les emplois de la plus grande confiance. Il aimoit le plaisir : il joignoit à la douceur & à la sincérité de son caractére, une grande vivacité d'esprit, une ame philosophe & beaucoup de connoissances. Il n'est pas étonnant, qu'avec ces qualités, il fit les délices de ce qu'il y avoit de plus distingué à Rome : il n'est presque personne de haute considération à qui il n'ait adressé une épitre, une satire, ou une ode. A mesure que nous connoissons mieux ces personnages, nous lisons avec plus de goût ses écrits ; & si nous pouvions pousser cette connoissance jusqu'à la familiarité, nous comprendrions alors toutes ses

penſées & toutes ſes expreſſions. Nous nous repréſenterions facilement des hommes, tels que Pollion, Trebatius, Lollius, Piſon, &c. recevant & liſant ſes lettres. Nous verrions alors ſur leurs fronts la joye produite par ces éloges délicats, ou la honte ſecrete cauſée par ces reproches & ces inſtructions légérement touchées, par ces traits fins dont ils n'auroient oſé paroître mécontens, & qui lui ont valu tant d'amis illuſtres, & cette réputation qui durera autant que ſes ouvrages.

POUR connoitre parfaitement Horace & ſes amis, il faut franchir le cercle de leurs plaiſirs, les ſuivre dans le cabinet, & examiner leur conduite politique. Cette connoiſſance éxige néceſſairement, & avant tout, celle de la conſtitution de l'ancienne Rome, & du pouvoir de ſes magiſtrats.

COMMENT ſe former une juſte idée de leur crédit & de leur rang, ſi l'on ignore leur talent & les fonctions, de leurs charges? Cette matiere importante n'a point été aſſez profondément traitée, parce que la plupart de ces perſonnes, qui ont écrit ſur l'hiſtoire Romaine, s'étoient

trop renfermées dans la spéculation, & avoient peu d'expérience du monde; & que celles qui ont travaillé sur le plan de ce gouvernement, n'ayant consulté que les auteurs Latins, qui n'expliquent pas certains termes obscurs, connus alors de tous les Romains, elles n'ont pû l'exposer d'une maniere bien précise.

Les ouvrages des auteurs * étrangers, qui vécurent à Rome, & qui approfondirent ces loix & cette discipline, sont les seules sources où l'on peut puiser, sur la république Romaine, des notions exactes; parce qu'écrivant dans leur langue, & pour leurs compatriotes, qui n'avoient nulle idée de cette constitution, ils leur expliquoient ces termes, & leur donnoient des idées claires sur la nature de ce gouvernement, comme s'ils avoient écrit pour nous.

C'est par eux, & surtout par l'immortel Polybe, que nous connoitrons cette ancienne république; nous pourrons alors facilement découvrir les causes de ses différentes révolutions, & enfin de la perte de la liberté. Sans ce secours, nous

* *Polybe le Megalopolitain, Denis d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Strabon le géographe, &c. &c.*

ne parviendrions jamais à notre but.

Il se passa à la cour d'Auguste bien des choses intéressantes, sur lesquelles les auteurs comtemporains jugerent à propos de garder le silence : mais certains événemens, qu'il étoit aussi important que dangereux d'écrire, furent tracés avec toute l'adresse imaginable. Il est très-curieux de développer ces faits équivoques, de voir avec quelles couleurs ces écrivains nous les ont présentés, & de sentir les points qu'ils ont voulu cacher. Leur silence même devient instructif à cet égard. C'est ainsi qu'un courtisan habile & vertueux peut, par sa contenance seule, exposer la vérité aux yeux du souverain.

Ce ne fut qu'après de longues & cruelles agitations, pendant lesquelles le sang le plus pur de Rome fut versé, qu'Auguste devint le maitre de la république. Il en changea totalement la constitution, & détruisit l'essence de la liberté : mais il conserva les anciennes formes & les apparences des magistrats. Il falloit donc observer des décences, des cérémonies & des égards, quand il se présentoit des affaires délicates.

C'est

C'EST dans ces occasions qu'on peut juger de la discretion, de l'imagination & de la politique de ces auteurs; & qu'on peut voir s'ils étoient réellement capables d'instruire & de former un homme d'état, ou si nous ne devons les regarder que comme de simples rhéteurs & versificateurs. Ces beaux traits que nous lisons, & qui échappent au vulgaire, doivent donner une idée de l'écrivain & de la disposition du Mécène.

LEUR mérite & leurs talens réciproques les rendirent, d'âge en âge, l'objet de l'admiration & des discours des lettrés & des gens du monde: on les citoit comme les seuls modéles de la politesse & du bon goût. Une sorte de tradition nous transmit plusieurs particularités sur leurs personnes, sur leurs avantures, & sur leur maniere de vivre, que quelques compilateurs ont recueillies. Ces fragmens épars, consolation unique, & foible dédommagement de la perte des mémoires, que nous avons déplorée, contribueront encore à nous faire caractériser cette illustre société d'amis, le principal ornement de la cour d'Auguste. Lorsqu'enfin nous serons parvenus à la connoissance

de ces caractéres, & à celle des affaires publiques, nous serons en état de prononcer sur le plus grand événement de l'histoire de Rome, & sur les ouvrages immortels de ses Ecrivains.

POUR remplir ce projet, nous croyons devoir rappeller l'origine & les progrès de cette capitale du monde : nous exposerons, le plus clairement qu'il nous sera possible, toutes les parties de la constitution de cette célebre république, & nous examinerons attentivement l'état de ses affaires à la mort du grand usurpateur. * Ce gouvernement, tel que Polybe, le plus grand politique de l'antiquité, nous l'a décrit, sera comparé avec celui de la grande Bretagne : ce parallele, je crois, ne sera pas indifférent aux nations voisines, nos émules : elles verront peut-être, avec empressement, tous les ressorts du ministere actuel des isles Britanniques. Enfin, on a taché de rendre cet ouvrage aussi agréable qu'instructif. Il sera sans doute échappé bien des fautes ; on prie les Lecteurs, pour l'avantage des Lettres, de vouloir bien les indiquer ; & l'on recevra leur avis, dont on fera usage, avec toute la reconnoissance possible.

* *Jules Cesar.*

SI la Mythologie fait partie de l'Hiſtoire, & comment elle doit y entrer. Diſſertation tirée par extrait des Mémoires de l'Académie Royale d'Hiſtoire de MADRID.

CETTE diſſertation, remplie de tout ce que la littérature Eſpagnole a de plus profond en érudition, & de plus élégant en ſtyle, eſt de Dom *François Manuel de la Huerta.*

L'AUTEUR établit la baſe de ſon diſcours ſur un principe ſans contradiction. » La vérité, dit-il, eſt l'ame & la ſubſ-» tance de l'Hiſtoire. Comment la My-» thologie, qui n'eſt fondée que ſur la fa-» ble, pourra-t'elle devenir le membre » d'un corps dont la vérité forme le ca-» ractere eſſentiel ? Voilà en effet une » aſſez grande difficulté « Mais comme le deſſein de *Dom Manuel* n'eſt pas de rejetter la mythologie, il revient contre ce principe inconteſtable, & tache, par différentes propoſitions, de s'ouvrir une route, qui ſe trouve malgré lui remplie, à chaque inſtant, de nouvelles difficultés.

IL entend d'abord, par *mythologie*, tout ce qui a été écrit sur le culte des dieux de l'antiquité, en y comprenant les princes, les héros, les hommes, les astres, les mers, les fontaines, les ruisseaux, les animaux, les plantes; car les payens n'étoient pas difficiles en divinités; & chez ces gens, qui demandoient tant de vertus pour faire un homme, tout étoit bon pour faire un dieu.

IL remarque ensuite que les Grecs & les Latins, dont les écrits ont seuls échappés au ravage des tems, ayant sacrifié leurs lumieres à leur intérêt, se prêtant sans scrupule aux superstitions de tous les autres peuples, & donnant à la coutume ce qu'ils devoient à la raison, presque tout l'univers resta plongé dans les plus grossieres erreurs, jusqu'à l'instant que les vérités évangéliques furent annoncées. De grands esprits entreprirent alors de combattre les écrits erronés des payens; & pour prouver la vérité qu'ils annonçoient, & manifester la honte de l'idolâtrie, ils rechercherent l'origine des fausses divinités, & montrerent que ces divinités prétendues n'avoient été que de simples créatures. Cette démonstration étoit

facile par les faſtes mêmes de l'antiquité; auſſi l'objet fut-il rempli dignement par les premiers peres de l'Egliſe. » Mais » malheureuſement aucun de ces écri- » vains, dit l'auteur, n'a laiſſé d'ouvra- » ge ſur le point critique qui fait l'ob- » jet de cette diſſertation; ils ont tous » combattu l'idolâtrie, & en ſont reſté » là. « Ici l'auteur donnant une défini- tion nouvelle de la mythologie, l'ap- pelle la connoiſſance des voiles, para- boles, figures & emblêmes, par leſquels les gentils tâchoient de cacher, d'habil- ler, d'orner ou de défigurer l'origine, les actions, & la grandeur de leurs divini- tés. Il part de cette définition, pour éta- blir une diviſion des fables, eſſentielle pour le but qu'il ſe propoſe.

Les poëtes ont employé ſept ſortes de fables: dans la premiere claſſe l'au- teur comprend les fables hiſtoriques, éta- blies ſur un point vrai, & orné d'entours faux, comme la fable de la Toiſon d'or. De la ſeconde claſſe, ſont les fables phy- ſiques, comme la fable de l'Ocean, pere de tous les fleuves & de tous les ruiſſeaux; celle du mariage de la Lune avec l'Air. De la troiſiéme, ſont les fables allégori-

ques, qui ont un sens mistique qu'elles déguisent sous le voile de l'emblême, comme la fable de Porus & de Penia (la pauvreté & la richesse) dont naquit l'Amour. La quatriéme classe, est celle des fables morales, dont le but est de prescrire des préceptes, & d'établir des coutumes, comme la fable de Narcisse, dont l'objet est d'éviter & de corriger l'amour propre désordonné. La cinquiéme, contient les apologues, qui répandent la meilleure morale & les instructions les plus salutaires, en donnant la faculté de penser & l'organe de la voix à des êtres irraisonnables ou inanimés. La sixiéme, est pour les Sibaritides ou les Mylesiennes, dont le but n'est que d'amuser les lecteurs oisifs, sorte de fables fort employées en ce siecle sous le titre de contes & de nouvelles. De la derniere espece, sont les mixtes, qui tantôt tiennent de l'allégorie & de la morale, tantôt de l'allégorie & de l'histoire, souvent même de l'histoire & de la morale, sans aucune allégorie.

APRE'S cette division des fables, l'auteur fait le dilemme suivant, sur l'existence ou la non-existence de la vérité dans la mythologie. Si les Dieux, dit-il,

que les payens ont choisis, pour en faire les objets de leur culte, n'ont existé que dans les fictions de la poësie, ils ne peuvent tenir leur place dans l'histoire, qui n'est ou ne doit être qu'un tissu de vérités. Si au contraire, ils ont été des hommes célebres par leurs actions durant leurs vies, & déïfiés après leur mort pour l'utilité qu'ils avoient apportée au genre humain, comme tels ils appartiennent de droit à l'histoire. Il est vrai que les philosophes Stoïciens & Platoniciens, qui ont vécu depuis la naissance du Messie, accablés sous le poids des argumens des peres de l'Eglise, qui leur montroient le ridicule de donner le nom de dieux à des fantômes, que leurs ancêtres avoient peints, pour comble de folie, avec tous les vices les plus infâmes & les plus atroces, se retrancherent à dire, que leurs fables ne renfermoient point des faits historiques, mais des allégories physiques, qui voiloient les mysteres de la nature dans les différentes productions des causes secondes; ils conclurent de-là que la multitude des dieux du paganisme n'étoit autre chose que des génies d'un ordre inférieur & subordonné à la premiere cause, aux soins desquels elle avoit confié le

gouvernement de l'univers ; enfin, les obscénités, les haines, les vengeances, les mariages dont parlent ces fables, étoient, selon eux, les productions & les corruptions des êtres par la simpathie & l'antipathie des especes entr'elles. Cette destruction de la mythologie est le but des ouvrages de Porphire, Jamblique, Proclus, Plotin & autres philosophes.

REVOQUERA-t-on en doute qu'Orphée, Homere & Hésiode ayent les premiers écrit sur la mythologie & la théologie payenne ? Ils ont, il est vrai, environné leurs divinités de songes & fictions poëtiques ; ils les ont rendus monstrueuses ; & c'est ce qui a donné sujet à saint Augustin de rejetter tous ces mensonges dans son livre de la cité de Dieu, & de détruire l'autorité des écrits, même de Varron, sur cette matiere.

DON *Manuel* fait remarquer, à ce sujet, assez adroitement, que les paroles mêmes des saints peres, sont des convictions certaines qu'ils pensoient que les dieux du paganisme n'étoient que des hommes, dont d'autres hommes avoient récompensé les grandes actions ou les vertus par l'honneur suprême de l'apo-

théose : de sorte que tous les argumens de ces lumieres sacrées se réduisent à ce raisonnement : soit que ce que vous dites de vos dieux se trouve un mensonge, soit qu'il se trouve une vérité, il est toujours certain que ce ne sont point des dieux. La conclusion que Don Manuel prétend en tirer, est qu'il y auroit légéreté & précipitation de jugement, de décider que les tems inconnus sont des tems de pure fiction.

Les chronologues anciens sont d'accord entre eux sur la division générale des tems. Le premier période est appellé *adelon* ou inconnu, & comprend les siecles passés depuis la formation de l'univers jusqu'au premier déluge. Le second est appellé mythique, & renferme le tems passé, depuis le premier déluge, jusqu'à la premiere olimpiade. Le troisiéme, enfin, est le tems historique, qui commence à la premiere olimpiade. Ce tems *adelon* & ce tems mythique remplis d'obscurités & de fables, diront les critiques & les adversaires de la mythologie, doivent être exclus du tems où l'on commence à fixer l'histoire, puisque la date du tems historique est l'instant

de la destruction de l'empire des songes, & des rêveries des poëtes. Le tems *adelon* étant celui où ont vécu les dieux ; & le tems mythique, celui où ont brillé les héros & les demi-dieux : ces dieux, ces héros, ces demi-dieux, sont hors de ligne pour le tems historique. C'est à la vérité le système qu'a suivi Diodore de Sicile ; lequel annonce un tems barbare, (égal au tems *adelon*) un tems fabuleux, (égal au mythique) & un tems historique, avec lequel il ne confond point les précédens dans son ouvrage.

MAIS premierement, la signification, que les anciens donnoient au mot de fable, paroît fort indéciſe. Tantôt c'étoit une invention fondée sur une allégorie, ou un point de morale, à qui la narration ne servoit que de vêtement factice, pour ne pas rendre la sentence trop seche & trop nue : tantôt la fable est le récit d'un fait communiqué par tradition, & dont la vérité est incontestable parmi le peuple. Saint Jerôme appelle fable le miracle que racontent les Hébreux, de la cruauté qu'eurent les habitans de *Ur* en Chaldée, de jetter Abraham dans le feu, sur son refus de l'adorer, & de la ma-

niere surnaturelle dont Dieu délivra ce patriarche ; deux lignes plus bas il appelle tradition véritable, ce qu'il venoit de nommer fable auparavant. Chaque peuple a ses traditions. Ne résulte-t-il pas, de l'aveu des philosophes anciens & des peres de l'église, qu'à la vérité la mythologie est remplie de fables allégoriques & emblêmatiques, mais que ces mêmes fables emblêmatiques sont appuyées sur des faits historiques ? les Grecs faisoient des sacrifices à la mémoire des hommes illustres par leurs vertus, & ils évitoient dans leurs hommages de parler des malheurs qui avoient opprimé ces vertueux mortels. Etre utile à ses semblables par quelque découverte avantageuse, étoit un titre pour l'apothéose. Et même encore parmi nous, les ames sensibles n'élevent-elles pas intérieurement quelques sortes d'autels à ces grands hommes, tels que les Turennes, les Fenelons, les Montesquieux, qui s'illustrent encore de nos jours par un ardent amour de l'humanité, & font le bonheur & la gloire du siecle qui les possede.

En second lieu, pour modifier le jugement précipité des détracteurs de la

mythologie, il suffit d'examiner la théogonie des Egyptiens, dont Diodore nous a conservé les monumens les plus considérables ; la cosmogonie des Phéniciens, écrite par Sanchoniathon, prêtre de Berite, & antérieur au siége de Troye, à ce que prétend Eusebe, * qui nous a conservé cet ouvrage si nécessaire à la chronologie, & si peu examiné. Ce Sanchoniathon n'étoit qu'éditeur des mémoires de Jerombaal, prêtre de Jebo, sous Abibal, Roi de Phénicie. Sa cosmogonie est divisée en trois parties ; la premiere traite de la formation de l'univers ; la seconde, des hommes avant le premier déluge ; la troisiéme, des hommes qui l'ont suivi. Sans détailler la premiere partie, arrêtons-nous à la seconde.

PROTOGENES & Heon, furent le premier homme & la premiere femme. Leurs enfans furent *Genu & Genua* ; d'eux na-

* Malgré le respect dû à Eusébe & à Théodoret, M. de la Huerta nous permettra de remarquer que cette grande antiquité de Sanchoniaton paroît avec raison suspecte à bien des sçavans, quand ce ne seroit que sur ce que cet auteur parle de Tyr, comme d'une très-ancienne ville, quoiqu'on sache qu'elle ne fut bâtie que moins de cent ans avant la prise de Troye.

quirent *Phos*, *Pur* & *Phlos*, qu'il appelle geans ; ceux-ci engendrerent *Memrumon* & *Hypſuranion*, adorés comme dieux après leur mort par leurs fils *Agreus* & *Halieus*, inventeurs de la chaſſe & de la pêche. Le fils d'*Agreus* fut *Chryſor* ; ſes enfans furent *Thecnites* & *Geinon* ; enfin par ſucceſſion non interrompue, *Aminon* & *Magon* furent les derniers de cette race. Quant à la ſeconde branche, *Elion* fils d'*Halieus*, & *Beruth* ſa femme furent peres d'*Euranion*, qui épouſa *Ge*, à qui les Grecs donnerent les noms de ciel & de terre ; d'eux ſortirent *Ilus*, *Betylus*, *Dagon*, & *Atlas*. *Ilus*, (le même que le *Saturne* des Grecs) fut pere de *Belus*, d'*Apollon*, de *Proſerpine*, de *Minerve* & de *Mouth* ou *Pluton*.

AINSI cette chronologie d'hommes cités par Sanchoniaton s'accorde avec la théogonie des Grecs. Elle eſt une preuve qu'il y a eu des hommes connus par les Phéniciens, & déïfiés par les Grecs. Examinons encore la troiſiéme théogonie, qu'on appelle atlantique ; elle s'accorde en tout avec celle des Phéniciens & des Grecs. Selon celle-ci, le *chaos* fut le principe de tout, enſuite *la terre*, enſuite

l'*amour* ; le chaos engendra *herebe* & la *nuit*, dont naquit *ether* & *dia* ; ce qui imite beaucoup le détail de la genèse de Moyse. Voilà les principales théogonies du paganisme ; qu'y voit-on, sinon une suite d'hommes illustres, que la variété des actions humaines, l'invention des arts mécaniques & libéraux, le talent séducteur d'enchainer les hommes par la politique & les loix, & les vertus de société, les plaçant sur des autels, ont rendu dignes de l'encens de leur postérité ? Et quoique quelques divinités semblent plûtôt des emblêmes de morale ou phisiques, que des êtres qui ayent réellement existé ; il y en a beaucoup d'autres, dont on ne peut recuser la naissance, les actions, les vertus, la mort. Saturne, Jupiter, Hercule, Phrixus, Athamas, &c. sont autant de modéles que l'histoire nous donne de l'héroïsme, & d'exemples d'apothéoses que fournit la mythologie.

En troisiéme lieu, qui pourra nier que Jules César n'ait existé ? Qui refusera d'accorder aux écrivains de sa vie le titre d'historiens & d'auteurs véridiques ? Cependant les poëtes & même quelques

historiens l'ont déifié. Ciceron, à la mort de sa fille Tullie, lui dédia un culte, & lui institua des sacrifices. Les empereurs rendoient leur personne sacrée & divine par le secours de quelques prodiges surnaturels, dont ils se glorifioient : ces exemples, censés modernes à l'égard de la mythologie, sont des indices de la maniere dont les autres hommes ont été admis au rang des dieux ; & quoique toute cette foule innombrable de divinités soit très-absurde, & leur culte très-insensé, on ne peut nier que la connoissance de leur origine ne fasse une partie considérable de l'histoire. Les machines poëtiques, dont nos poëmes sont remplis, feront-elles douter la postérité de l'existence des héros qui en sont la base? Vasquès de Gama, Godefroi de Bouillon, & Henri IV. sont assurément des sujets historiques ; l'imagination des poëtes qui ont orné leurs actions de fictions ingénieuses, suffira-t-elle pour faire mettre ces grands hommes au rang des héros fabuleux? Milton sera-t-il aussi un menteur, & le sujet de son poëme passera-t-il pour une imposture, ou pour le caprice d'un génie échauffé?

LA division des tems chez certains peuples, poursuit Don Manuel, n'est pas une loi pour d'autres; le tems fabuleux des Grecs n'est point admis par les Hébreux. Platon assure dans son Timée & dans son Atlantique, que les Egyptiens ont des chroniques suivies depuis le commencement de l'univers sans aucune interruption : * c'est de ces croniques, sans doute, que Manethon a tiré l'histoire suivie des dinasties des rois d'Egypte. Ce que nous avons dit de Sanchoniaton prouve que les Phéniciens n'admettent point non plus de tems inconnu : quelques-uns pensent même que le Jerombaal, dont Sanchoniaton rédigea les mémoires, est le Gédéon des Hébreux. La chronologie des Assiriens étoit sans lacune; Berose, Abydene, Apollodore l'Athénien, & Alexandre Polyhistor, ont donné la succession des rois de cette monarchie depuis Alorus, qui est le même que l'Adam des Hébreux. Les Chinois, au rapport de leurs historiens, ont aussi leur chronologie complete.

* Remarquez que Platon disoit celà depuis l'irruption de Cambize qu'on prétend avoir détruit toutes les annales de l'empire Egyptien.

La seule raison qu'on peut donner du tems inconnu des Grecs, est qu'ils ont resté plus tard que ces autres peuples, sans loix, sans politique, sans religion, & qu'ils avoient été long-tems barbares eux-mêmes au milieu des peuples, qu'ils appellerent ensuite barbares à leur tour. La mythologie des Grecs & leur culte venoient des Pelasges, à qui l'oracle de Dodone avoit permis de s'approprier les dieux, que les autres nations leur communiquoient. Ainsi, il est certain que la plûpart des dieux du paganisme n'étoient point Grecs; la Grece n'avoit fourni que les demi-dieux, & les héros postérieurs à Cadmus, qui y apporta, avec la connoissance des lettres, la religion de son pays.

Il n'est pas douteux encore que le tems ne nous ait privés des écrits de plusieurs historiens antérieurs à Homere & Hésiode; & quand il n'en auroit point existé, Homere & Hésiode n'ont pas manqué de trouver, dans leur patrie, des traditions, des peintures, des fêtes, des jeux, des statues, & d'autres monumens de l'antiquité, qui, tous muêts qu'ils étoient, suffisoient pour les instruire. Les

voyages d'Orphée, de Musée, de Melampus & de Dedale en Egypte, valurent aux Grecs beaucoup de connoissances, dont ces hommes célébres les enrichirent à leur retour; Orphée prit chez les Egyptiens les initiations, les himnes des dieux, leurs orgies, la connoissance de l'enfer, les peines des impies, les champs élisées, & l'usage des statues; Melampus apporta les fêtes de Bacchus, le culte de Saturne, la guerre des titans, les travaux & les amours des dieux. Tels sont les mémoires sur lesquels Homere & Hésiode ont dû travailler.

Le soin, que les anciens payens ont eu de diviser leurs divinités par classes, semble encore ne pouvoir gueres provenir que des differens dégrés de distinction, que les personnages déïfiés avoient eu sur la terre de leur vivant; il y a apparence que les douze grands dieux furent des souverains & des conquérans illustres, qui, ayant parcouru & subjugué une partie de l'univers, étoient adorés dans tous les lieux où ils avoient donné des preuves de leur puissance. Quant à la foule des dieux vulgaires confondus dans le second rang, il y a apparence que le bruit de leur gloire

avoit été moins éclatant ou moins universel ; auſſi ces divinités ſubalternes n'étoient-elles adorées que dans certains pays, & ignorées dans d'autres ; tels étoient Dercet chez les Aſſiriens ; Faune chez les Latins ; Tages chez les Toſcans ; Sancus chez les Sabins ; Juba dans la Mauritanie ; Ariſtée à Coos ; Amphiloque chez les Ciliciens ; Endovelicus en Eſpagne ; Theutates chez les Gaulois, &c.

DANS la plûpart des choſes où l'on a peine à ſéparer le faux du vrai, la difficulté vient du ſoin avec lequel l'erreur ſe déguiſe ſous les traits de la vérité ; ici au contraire les écrivains ſemblent s'être plû à donner à la vérité toutes les apparences du menſonge. La mythologie doit donc avoir ſes regles particulieres de critique, pour en tirer les vérités hiſtoriques, que l'antiquité ſemble avoir eu deſſein de nous dérober. Voici quelques regles que Dom Manuel propoſe pour cela.

PREMIEREMENT, il eſt certain que, dans les faits, il n'y a de vrai que le fond des choſes, & que la maniere & les circonſtances ſont preſque toujours de l'in-

vention des poëtes. Achille, par exemple, se couvrit d'armes très-fortes; mais le dieu Vulcain ne les fit pas à la sollicitation de la déesse Téthis. Ulisse a parcouru les mers de Sicile & d'Italie; mais les métamorphoses de ses compagnons, le ciclope Polipheme, la cruauté de Scilla, les enfers, les propheties de Tiresias, Minerve sous la forme du vieillard Mentor, sont des machines poëtiques, & de pures fictions.

SECONDEMENT, il faut examiner ces circonstances mêmes: quelques-unes sont fausses; mais d'autres sous des formes emblématiques renferment des vérités ou des instructions utiles. Minerve, dans l'Iliade & dans l'Odissée, est l'image de la prudence d'un général: le nuage mistérieux, dont Pallas enveloppe Ulisse, pour rentrer dans Ithaque, annonce les voiles de la nuit: Mercure, qui conduit Priam à la tente d'Achille, signifie que Priam avoit gagné, à prix d'argent, les sentineles du camp des Grecs. Les géans ne touchoient point le ciel avec leur tête; mais on peint leur orgueil & leur arrogance.

EN troisiéme lieu, l'historien doit exa-

miner, si l'action, que le poëte fait faire à son héros, est dans quelque himne ou panégirique d'un prince, d'un roi, ou d'un héros; les Egyptiens, & après eux les Grecs, pratiquoient ces sortes d'éloges funébres. Car, comme on sçait quelles vérités il faut attendre de ces sortes d'écrits, c'est alors sur tout qu'on doit user de précaution. Ainsi, Homere, de Penelope infidéle, au rapport des historiens, a fait une femme chaste, & le modéle de toutes les vertus, en un mot une pure fiction. Virgile, d'Enée traitre à sa patrie, a fait un héros pieux & sage; & de Didon, princesse très-respectable, une folle passionnée pour le premier venu. Stace, d'un Tidée inhumain & sanguinaire, fait un héros aimé de Minerve, & l'exemple de tous les guerriers.

En quatriéme lieu, souvent sous un même nom sont renfermées plusieurs personnes; les actions de plusieurs rois de Créte ont été réunies sur la tête du seul Jupiter, fils de Saturne; l'Hercule des Grecs a été chargé des actions d'une infinité de héros, à peu près comme en sens contraire nous voyons sous nos yeux mettre sur le compte d'un seul homme,

qui auroit assez de son propre fait, les propos imbéciles de cent autres, tous aussi sots que lui.

LA cinquiéme regle est d'observer avec soin les différens noms qu'un même individu peut porter en différens pays, selon la différence des idiomes; ainsi le Mercure des Latins est l'Hermès des Grecs; le Thaut des Egyptiens, le Theuthat des Gaulois; le Pluton est Dis chez les Celtes, Adès chez les Grecs, Suman chez les Latins, & Soran chez les Sabins.

LA sixiéme régle est que tous les dieux, qui forment allusion aux choses naturelles, ne tiennent en rien à l'histoire. Acheloüs, Aréthuse, les Néréïdes, les Sirenes, les Tritons, les Naïades, les Hamadriades, &c. ne sont que des fictions & des chimeres, dont les emblêmes retournent à la physique.

LA septiéme est de distinguer avec soin les dieux qui ont donné leurs noms à quelque astre ou constellation, de ceux qui les en ont reçûs, ou qui renferment quelque allégorie relative à l'astrologie: car ces derniers rentrent dans la classe des simboles & hierogliphes de la nature.

LA huitiéme eſt d'examiner les étymologies, & de rechercher de quel idiome chaque nom tire ſon origine. *Ilpha*, en langue Phénicienne, ſignifie également un taureau & un vaiſſeau ; Cadmus étoit de Canaan ou Heveen, ce qui ſignifie en Sirien un ſerpent. *Eol*, ſignifie tempête ; *Syn*, ſignifie chant harmonieux ; *Nahhas*, ſignifie également dragon & garde ; *Crios* en grec, étoit le nom de l'ayeul des enfans d'Athamas, & ſignifie auſſi un mouton ; *Lycaon*, ſignifie loup, quoique ce ſoit auſſi le nom d'un prince ; *Aphrodite*, ſignifie écume, & étoit le nom de Vénus.

LA neuviéme eſt de comparer les hiſtoriens des nations voiſines & contemporaines, de tâcher de trouver chez les unes des lumieres qui éclairciſſent les autres, de ne pas négliger les inſcriptions & les médailles, dont la parfaite connoiſſance devient une autorité déciſive dans une hiſtoire auſſi ténébreuſe & auſſi embrouillée que celle dont nous parlons. Enfin la lecture des auteurs contribue beaucoup à voir plus clairement dans ce cahos.

PARMI les anciens, les principaux ſont

Apollodore, Diodore de Sicile, Hygin, *Antonin Liberal*, Palephate, Conon, Eratosthenes le Cyrénéen, *Saluste le Philosophe*, *Germanicus Cesar*, Héraclides le Pontique, Fulgence Plantiades, Ptolomée Ephestion, Parthenius de Nicée.

PARMI les modernes, Noël le Comte, Boccace dans sa généalogie des dieux, Lilius Giraldus, Vigenere sur les tableaux de Philostrate, les marbres d'Arondel, Cumberland sur Sanchoniaton, Selden sur les dieux de Sirie, Kircher dans l'Œdipe Egyptien, Vossius sur l'idolatrie, Bochart dans Phaleg & Chanaan, le Clerc sur Hésiode, Huet dans la démonstration évangelique, *Thomassin* sur les poëtes, l'auteur de l'Homere Hébraïzant, Daniel Calsen, Hervart, Lavaux, Thomas Hyde, Spon, Thomas Gale, Meursius, Montfaucon, Simon, l'Abbé Banier, Rudbek dans son atlantique, Grevius, Gronovius, Pezron sur les Celtes, Vivès sur la cité de Dieu, Moya, Pellicer, & les auteurs de plusieurs dissertations de l'Académie des inscriptions & belles-lettres de Paris.

MORAD

MORAD ET ABOUZAID,

OU

LA VANITÉ DES GRANDEURS HUMAINES.

Histoire Indienne.

PARMI les Emirs & les Visirs, qui brilloient autour du trône Indien, & soutenoient, par leur prudence & par leur valeur, la grandeur de la race de *Timur*, *Morad*, fils de Hanuth, tenoit le premier rang, quoiqu'il en fût digne: il avoit bien servi son prince à la guerre, & sa nation dans les tribunaux; & ses services avoient d'abord été récompensés par le gouvernement d'une province; il s'y conduisit d'une maniere si extraordinaire, il donna tant de preuves de modération & de générosité, que son nom vola jusqu'à la cour *d'Agra*; & ses vertus, qui devoient un jour l'éloigner du trône, servirent alors à l'en approcher. Tant de

qualités singulieres inspirerent à l'empereur la fantaisie de posséder un homme si rare. Le desir & l'ambition environnent les souverains de la terre. Bientôt Morad fut aux pieds du monarque *d'Agra*; il se vit comblé de ses bienfaits, sans cesser de les mériter; il resta près de sa personne, & fut chargé de la surintendance des finances & du commandement général des troupes de l'empire. Tout se faisoit par l'ordre de Morad, depuis les confins de la Perse, jusqu'au grand océan des Indes; toute langue étoit muette devant lui; tout œil étoit baissé en sa présence; Morad aimoit le prince qui l'avoit élevé, & étoit adoré du peuple témoin de son élévation; il eût même été aimé des courtisans, si un Ministre pouvoit l'être. Pendant plusieurs années, les riantes images de la prospérité, & la vapeur enivrante d'une faveur sans altération environerent le fortuné Morad: il se crut à l'abri des revers; il mépriſa les cabales; négligea les intrigues de la cour; ne fit attention qu'au mérite, & s'aveugla enfin au point d'espérer d'être impunément vertueux, au sein d'une cour corrompue. Mais il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il est de certains postes qu'il ne

faut point occuper, quand on veut faire son devoir, & où l'on est vainement sage, si l'on n'y sçait être trompeur. Le soleil cessa bientôt de décorer de ses rayons le palais du vertueux Morad ; l'orage s'amassa sur sa tête ; & les mugissemens de la jalousie & de la haine retentirent autour de lui.

L'AME de Morad étoit préparée à sa chute avant que son esprit eût sçu la prévenir ; & il sentit les approches de sa disgrace, & n'en fut point épouvanté. D'abord la foule parasite des beaux esprits l'abandonna. Semblables à ces oiseaux timides, qui quittent le sommet des palais & des tours, & rasent la terre aux approches de la tempête, ils s'éloignerent de lui, au moment où leurs consolations alloient lui devenir nécessaires. Les courtisans, moins pressés, parce qu'ils connoissoient mieux les ressources des cours, les imiterent bientôt, quand ils virent la disgrace de Morad assurée : les vastes appartemens de son palais, autrefois si pleins de ses amis, livrés désormais à une triste solitude, n'étoient plus fréquentés que par un petit nombre de gens choisis, qui tenoient plus à sa vertu qu'à son

rang. Il apperçut alors toute la profondeur de l'abîme qu'il avoit creusé sous ses pas, en servant bien le prince & le peuple, & en négligeant les grands. Il vit le danger, au moment qu'il n'étoit plus tems de le prévenir. Il courut se prosterner aux pieds du trône; il y frappa d'un front humilié le tapis honoré des pas de son maître. Ses ennemis saisirent le moment, & lui voyant la contenance d'un coupable, l'accuserent hautement de l'être en effet; ils inventerent pour le perdre, tout ce que la rage & la jalousie purent leur dicter contre un homme que leurs sollicitations n'avoient pû corrompre. Ses amis épouvantés entendirent en silence les clameurs de la calomnie; & pour jouir en sureté des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui, abandonnerent leur bienfaiteur. Morad fut dépouillé de ses dignités, & de tous les biens qu'il tenoit de la main de l'empereur; & celui qui la veille commandoit à toutes les Indes, se vit réduit à passer le triste reste de ses jours dans l'obscurité, & à jouir, par faveur singuliere du souverain, des terres qu'il avoit héritées de ses ancêtres, & qui lui servirent d'azile & d'exil.

QUEL changement pour Morad! lui

qui depuis si longtems se plaignoit du tumulte des affaires, & du fracas de la cour ; lui qu'une foule de supplians ou de flateurs laissoient à peine respirer ; lui qui demandoit au Ciel un instant pour jouir de la douceur de l'amitié & de la liberté ; ce Morad ne sçait plus de quoi remplir sa solitude ; l'ennui dévore son ame, accoutumée à l'agitation d'une vie active & laborieuse. Avec quel regret ne voyoit-il pas le soleil se lever, pour lui donner une journée vuide d'occupations ? La nuit venoit, & ne lui offroit que l'ennui d'un sommeil tranquile, après lequel il avoit tant soupiré. Morad étoit homme de bien, & ne pouvoit se suffire à lui-même ; sa conscience étoit en paix, & il ne pouvoit vivre seul. L'image brillante d'une cour qu'il mépriſoit le suivoit partout. Il se disoit à chaque instant : J'ai perdu l'occasion de faire du bien. Son cœur lui disoit en secret : Tu as perdu le pouvoir de commander. Sa tristesse affoiblit enfin sa constitution. La langueur de son ame altéra son tempérament ; de gai qu'il étoit, il devint sombre & inquiet : il connut bientôt qu'il étoit à charge à lui-même & aux autres ; & dépérissant à vûe d'œil, il sentit avec joie ap-

procher le terme de sa vie. L'image de la mort, qui fait l'effoi des méchans, n'a rien que de consolant pour le juste infortuné : & le vertueux Morad, qui l'avoit si souvent bravée aux champs de la gloire, n'étoit pas homme à la craindre dans ses malheurs. Ses domestiques continuerent pendant quelques tems à le servir avec le même zèle, que lorsque sa place nourrissoit leur orgueil & leurs espérances. Le souvenir de ses bontés dura près de deux ans dans ces ames mercenaires ; enfin, son changement d'humeur les dégouta ; & persuadés, plus par leur mauvais cœurs, que par ses procédés, qu'il étoit impossible de le contenter, ils se relâcherent de leurs devoirs, & laisserent leur maitre languir dans un lit presque sans secours. Morad, Morad, tu commandois, il y a quelques momens, à des nations entieres, tremblantes au seul son de ta voix; tu languis à présent seul & abandonné, & le sort t'avilit au point qu'un valet te refuse les devoirs qu'il auroit reçus de toi par humanité.

ABOUZAID, le tendre fils de Morad, apprenant la triste situation de son pere, quitte l'armée, où il marchoit sur

ſes traces dans le chemin de l'honneur, vole, arrive, & fondant en larmes, embraſſe un pere mourant, que de ſi tendres embraſſemens ſembloient rappeller à la vie ; mais c'en étoit fait, & Morad voyant approcher l'ange de la mort, & voulant mettre à profit ſes derniers inſtans, fit aſſeoir Abouzaid, & lui parla ainſi.

» ECOUTE, Abouzaid ; au-deſſus des » évenemens de la vie, ton pere n'a plus » rien à eſpérer ni à craindre ſur la terre. » L'ange du trépas tient ſa victime, & le » tombeau déja entr'ouvert demande ſa » proye. Ecoute mes préceptes : mon » fils, une longue expérience me les a » dictés ; veuille le Ciel qu'ils faſſent im- » preſſion ſur ton cœur. Tu m'as vû au » faîte de la proſpérité, & dans l'abime » des malheurs ; ma grandeur & ma chû- » te te ſont connues. Mes ennemis ſont » décorés de mon rang & de mon pou- » voir : mes tréſors ont été le prix de » la calomnie & des viles délations de » mes accuſateurs : la clémence de l'em- » pereur a épargné mon patrimoine, & » ſa colere n'eût pû m'ôter la ſageſſe, ſi » j'avois ſçû la conſerver ; mais on la

» perd avant que d'arriver au rang où j'é-
» tois parvenu, & malheureusement on
» ne la recouvre plus quand on en des-
» cend. Tourne à présent les yeux sur toi ;
» examine tout ce qui t'environne. En-
» core quelques instans, & tout ce que
» tu vois est ton bien. Mon fils, fais at-
» tention à mes derniers préceptes : ce
» peu de bien te suffira, si tu sçais te con-
» tenter d'être heureux. Fui les honneurs
» publics ; évite les palais des Rois. Ton
» opulence te met au-dessus de l'in-
» sulte ; que ta modération te tienne au-
» dessous de l'envie. Sois content de la
» dignité que donne la vertu ; fui les
» honneurs qui la corrompent ; partage
» tes richesses avec les gens de bien,
» rends-toi digne d'avoir des amis ;
» mais apprends à être si bien avec toi-
» même que tu puisse toujours te passer
» d'eux. Dans l'ivresse de ma grandeur &
» de ma fortune, je défiois la calomnie
» & l'artifice : Qui vous écoutera, m'é-
» criois-je, & que pourrez-vous faire ?
» J'étois dans l'erreur, mon fils ; profite
» de mon exemple : ne mépriſe pas la
» malice de ceux qui rampent devant
» toi ; songe que le flateur est toujours
» l'ennemi de ceux qu'il encense, &

» qu'indigné des baſſeſſes qu'ils lui font » commettre, il ne cherche qu'à leur faire » payer cher ſon propre aviliſſement.

AINSI parla Morad, & il expira peu de momens après. Abouzaid le pleura en fils, qui aimoit mieux un bon pere qu'un grand patrimoine. Les préceptes du ſage Morad étoient toujours devant ſes yeux. Il les méditoit avec tendreſſe dans le fond de ſon ame; il réſolut d'y conformer ſa conduite, & de cultiver l'amitié des hommes par toute ſorte de bienfaits, ſans aſpirer à la folie de les gouverner. Il s'appliqua d'abord à s'aſſûrer la paix & le repos dans l'intérieur de ſa maiſon; il étoit convaincu que les gens qui paſſent leur vie autour de nous, ſont ceux dont nous ſommes le plus obligés de faire le bonheur, & qui ſont le plus capables de faire le nôtre. Il tâcha de s'attacher ſes domeſtiques par une véritable affection; il diminua le poids de la ſervitude, & en augmenta le ſalaire, perſuadé qu'il n'y avoit entre les hommes d'autre différence que celle de la fortune; il traitoit ſes domeſtiques comme ſes égaux, & ne ſe ſouvenoit qu'il étoit leur maître, que pour payer les ſer-

vices qu'ils lui rendoient. Déjà il se félicitoit du succès de ses soins, & comptoit sur l'attachement de toute sa maison, lorsqu'une nuit sa tranquillité fut troublée par des voleurs ; ils furent poursuivis & arrêtés dans leur fuite. Quel étonnement pour Abouzaid d'apprendre de leur bouche qu'ils avoient été introduits dans sa maison par l'un de ses esclaves le plus favorisé ! Le perfide, confronté avec ses accusateurs, avoua qu'il leur avoit ouvert la porte ; dans l'intention de s'approprier, sous leur nom, une partie des dépouilles de son maitre, & pour se venger de ce qu'en une occasion particuliere il avoit marqué plus de confiance à un autre qu'à lui.

EFFRAYE' d'un procédé si noir, Abouzaid étudia de plus près les maximes & les discours de ses domestiques, & l'expérience le convainquit bien-tôt, qu'il est impossible de se faire un ami d'un esclave. Il fallut donc changer son plan de vie. Son cœur avoit besoin d'attachement ; il résolut de se lier intimément avec un petit nombre de ses égaux ; il fonda son bonheur sur le choix de cette société, & fit ce choix, avec tout le dis-

cernement dont il étoit capable, entre les principaux de la Province dans laquelle il avoit fixé son séjour. Il crut avoir enfin trouvé la véritable félicité, & en jouit en effet quelques instans; mais bien-tôt, la familiarité succédant entr'eux à la bienséance, & bannissant la contrainte à laquelle ils s'étoient d'abord assujetis, pour éviter la gêne, ils tomberent dans la discorde : la contrariété des humeurs, l'opposition des caracteres, la différence des sentimens semerent à l'envi la division parmi cet essain d'amis. Abouzaid se trouvoit chaque jour dans la nécessité de désobliger un parti, en épousant les sentimens de l'autre, ou de se brouiller avec tous les deux, en voulant rester neutre. La haine & les querelles regnoient au milieu d'une troupe d'honnêtes gens, que le plaisir de l'union & l'espoir de l'amitié avoient rassemblés. Il sentit le désagrément & les dangers d'une semblable société, & se détermina à fuir des êtres si discordans. Il se répandit dans un plus grand monde. Tous les cercles lui étoient bons ; son commerce devint universel ; sa table étoit ouverte à tous, mais nul n'étoit admis dans sa confidence. Cette réserve soute-

nue bleſſa à la fin tous ceux qui avoient de la délicateſſe & des ſentimens ; ceux qui s'en accommoderent, ou qui ne s'en apperçûrent pas, ſe ſoucierent moins de ſa perſonne que de ſa table. Il perdit inſenſiblement tous les gens de mérite ; il ne lui reſta que ceux qui ne valoient pas la peine d'être conſervés. En vain le palais d'Abouzaid retentiſſoit au loin des concerts les plus harmonieux ; en vain ſes tables étoient couvertes des mets les plus exquis ; en vain tous les appartemens reſpiroient la gayeté & le plaiſir, ſa maiſon devint une retraite de paraſites. Les honnêtes gens ne s'y montrerent plus ; & Abouzaid, abandonné à lui-même, & livré à une foule d'hommes mépriſables, eût tout le tems de faire de nouvelles réflexions, & d'autres projets pour l'avenir.

LIVRONS-nous, ſe dit-il en lui-même, aux charmes de l'eſprit & des beaux arts ; recherchons la ſociété des gens de lettres ; déterrons les talens obſcurcis par la pauvreté ; vengeons le mérite indigent des injuſtices de la fortune ; éprouvons ce que peut la reconnoiſſance ſur des ames ſenſibles & des eſprits cultivés ; faiſons-nous une cour, non plus de miſérables

eſclaves abrutis, mais de génies faits pour orner la terre & éclairer les hommes. Il n'eut qu'à vouloir, ces ames fieres s'adoucirent aux premieres avances d'un homme riche ; auſſi-tôt ſa maiſon fut remplie de philoſophes, de poëtes, de peintres, de muſiciens : tous, enivrés d'une abondance à laquelle ils étoient peu accoutumés, conſacrerent leur plume & leurs talens à célébrer les vertus de leur protecteur, & à embellir ſon palais & ſa bibliotheque de ce que les ſciences ont de plus relevé, & les beaux arts de plus exquis ; mais c'étoit moins des livres & des tableaux que des cœurs ſenſibles qu'il falloit à Abouzaid. Il ne tarda pas à s'appercevoir que les phraſes délicates & pleines de ſentimens de ſes nouveaux hôtes, différoient au fond très-peu des reſpects mercénaires de ſes anciens eſclaves, & qu'en célébrant ſa magnificence & ſon prétendu bon goût, ils ſongeoient moins aux bienfaits qu'ils avoient reçûs de lui, qu'à ceux qu'ils en attendoient encore. Bien-tôt même ils ſe regardoient comme les arbitres de ſa gloire & les inſtrumens de ſa félicité ; ils le trouvoient trop heureux de commercer avec de ſi grands hommes ; non-ſeulement ils exi-

gerent, comme un tribut, les honneurs qu'il se plaisoit à leur rendre, mais, mesurant toujours ce qu'il faisoit sur ce qu'il pouvoit faire, & non sur ce qui leur étoit dû, ils trouverent très-mauvais qu'il voulût être plus maitre qu'eux dans sa propre maison. S'ils continuerent par un reste de bonté à accepter ses largesses, ce fut avec tant de hauteur, ce fut en murmurant si publiquement, & avec des railleries si piquantes, qu'enfin Abouzaid, indigné de cet excès d'ingratitude, les congédia tous avec le mépris qui leur étoit dû.

Les enfans des arts partirent, la honte dans le cœur & les plaintes à la bouche. Le vertueux Abouzaid fut bien-tôt l'objet de leur plus cruelle satire; plus ils avoient de tort avec un bienfaiteur respectable, plus ils se hâterent de le diffamer, pour affoiblir le poids du témoignage qu'il pouvoit porter contr'eux. Ils ne voyoient pas qu'en outrageant celui qu'ils venoient d'encenser, ils ne rendoient méprisables qu'eux-mêmes; & qu'écrire contre son bienfaiteur, c'est faire une profession publique d'ingratitude, qui deshonore cent fois plus l'au-

teur que l'accusé. Hamed le poëte, quoique le plus coupable, étoit resté le dernier, parce qu'Abouzaid avoit toujours eu du penchant pour lui. Hamet, lui dit-il en le congédiant, ton ingratitude a mis fin à mes épreuves; puisque tu m'as trompé, toi que je portois dans mon sein, toi qui peignois si-bien l'amitié & la vertu, je veux croire, par un reste de ménagement pour toi, que c'est une folie de s'attendre à la reconnoissance des hommes, & que tu n'es que comme tous les autres : va, je ne veux plus te voir, ni poursuivre la chimére de l'amitié. A l'avenir je ferai le bien, non pour en recevoir le prix de la main d'autrui, mais pour me rendre heureux par moi-même : & je ne chercherai plus qu'au fond de mon cœur le bonheur que j'ai vainement cherché parmi tes semblables.

STORIA.

Di vari costumi sacri e profani da gli antichi fino à noi pervenuti ; divisa in due tomi in-12. del padre Carmeli. si aggiungono in fine due dissertationi appartenenti alla venuta del Messia. in Padoua.

Histoire de divers usages sacrés & profanes, &c. divisée en deux tomes, à laquelle on a joint deux dissertations sur la venue du Messie, par le pere *Carmeli*, docteur en théologie, & professeur dans l'université de Padoue.

L'AUTEUR de cet ouvrage jouit dans la république des lettres d'une réputation méritée & solidement établie;

nous connoissons sa belle traduction d'Euripide en vers *Sciolti* en trois volumes, dont le premier parut à Padoue en 1743. le second en 1747. & le troisiéme en 1749. elle est enrichie de notes savantes qui prouvent son érudition, & la connoissance qu'il a des langues Hébraique, Grecque, &c. Cette nouvelle production, qui va nous occuper, est divisée en deux parties. Il examine dans la premiere les usages observés dans les cérémonies de Religion, & dans la seconde les usages profanes. Ces deux volumes comprennent différens chapitres qui sont autant de dissertations remplies de recherches curieuses & profondes. Le plan, que nous nous sommes proposé, ne nous permet pas de suivre le pere *Carmeli* dans les détails où il est entré. Nous allons parcourir rapidement son livre, & présenter à nos lecteurs une idée du travail qu'il a entrepris.

APRE'S une épitre dédicatoire & une courte préface, l'auteur examine dans le premier chapitre, qui sert d'introduction à tout l'ouvrage, les différens genres d'étude, ausquels les hommes se livrent ordinairement, & interpréte à l'avanta-

ge des sciences un (a) passage de l'écriture qui sembleroit prouver que les occupations littéraires sont blâmables & dangereuses. Il explique ensuite son système. Plusieurs sçavans ont prétendu que certains rits sacrés avoient été tirés par les Hébreux des gentils, ou que ceux-ci les avoient empruntés des Hébreux. Le pere Carmeli combat ce sentiment. Il remonte à un principe plus universel, & croit que les nations ne se sont accordés à employer les mêmes cérémonies religieuses, que par l'idée commune qu'elles avoient des choses; que ces cérémonies ont dû s'établir en quelque sorte naturellement, & comme d'elles-mêmes; que les hommes connoissant les propriétés de l'eau, du feu, par exemple, s'en sont servis pour représenter un être, auquel ces propriétés convenoient; qu'en suite ils ont regardé le simbole comme la chose signifiée, & ils ont adressé aux images de la Divinité, un hommage qu'ils ne devoient qu'à elle seule.

(a) Proposui in animo meo quærere & investigare sapienter de omnibus quæ fiunt sub sole. Hanc ocupationem *pessimam* dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in eâ. Ecclesiast. ch. 1. v. 2.

AINSI le feu (*chap. 2. de l'usage du feu dans les cérémonies de religion*) à cause de sa chaleur, de sa splendeur, & de la vertu qu'il a de purifier les corps, &c. a dû donner une idée de l'être suprême, & être employé dans le culte qu'on lui rendoit. Dieu, pour se rapprocher en quelque sorte de nous, a bien voulu adopter les usages reçûs parmi les hommes, même idolâtres. Il étoit établi chez les Payens d'immoler des victimes humaines à leurs idoles. Le Seigneur avoit en horreur cette coutume barbare; cependant, pour éprouver la foi de son serviteur Abraham, il lui ordonna de sacrifier son fils. On ne doit point dire que les hommes n'ont jamais été assez cruels, pour faire de semblables sacrifices; il est prouvé par plusieurs témoignages que l'auteur rapporte qu'ils étoient en usage chez presque tous les peuples; & il parle que Jepthé même immola réellement sa propre fille, pour accomplir le vœu indiscret qu'il avoit fait. Ainsi Dieu pour, se prêter à nos idées, s'est souvent représenté à nous sous l'emblême du feu. Il est comparé au feu dans l'écriture, & il parut sous la figure de cet élément à Moyse, à Daniel, aux Apôtres, &c.

L'USAGE du feu dans les cérémonies de religion subsistoit avant la loi de Moïse, & même avant Abraham parmi les Chaldéens. Si Zoroastre fut le premier à l'introduire, il devoit vivre avant ce patriarche. Cette coutume, saintement observée dans les commencemens, dégénéra en superstition. On immola des victimes au feu, on lui dressa des autels, & on lui consacra des temples. L'histoire nous apprend la vénération que lui portoient les anciens peuples, les Chaldéens, les Egyptiens, les Indiens, les Perses, les Grecs, &c. Chez ces derniers les Pyrofores étoient des hommes qui marchoient à la tête de l'armée, & tenoient dans leurs mains des vases remplis de feu, comme le simbole d'une chose sacrée. Ils étoient si respectés que ç'eut été un grand crime même aux ennemis de les attaquer. Les Romains entretenoient perpetuellement du feu dans le temple de Vesta. Les Vestales étoient chargées de ce soin. On exigeoit d'elles de très-grandes vertus pour ce ministere sacré, & on les punissoit de mort, si elles étoient convaincues d'avoir perdu leur virginité. On creusoit une grande fosse auprès de la porte Colline; & on y placoit un lit, une

lampe allumée, du pain, de l'eau, du lait & de l'huile. Ils auroient crû commettre une abomination de laisser mourir de faim une personne consacrée au culte des dieux, comme si le supplice auquel ils la condamnoient n'étoit pas aussi barbare. On conduisoit ensuite en grand silence & avec tristesse la Vestale, dans une litiere fermée, afin que le peuple n'entendit pas les cris qu'elle poussoit. Arrivés à l'endroit préparé, le grand pontife adressoit des prieres au ciel; on faisoit descendre par une échelle la coupable dans ce sépulchre, qu'on combloit avec précipitation.

Le pere Carmeli revient souvent à son principe. Il avertit toujours que les idolâtres n'ont point tiré des Hébreux l'usage du feu dans les cérémonies de religion, & que les Chrétiens ne l'ont point emprunté des gentils. On se persuade assez légérement que la coutume d'allumer des flambeaux dans nos églises, est venue de ce que les fideles étoient obligés, à cause des persécutions, de faire l'office sacré dans des lieux souterrains, & parce que les premiers temples étoient construits de maniere que la lumiere du

jour y pénétroit à peine, & cela pour inſpirer plus de dévotion par une ſainte horreur. Mais que ces faits ſoient vrais ou non, il eſt à croire que l'uſage des flambeaux, des lampes allumés ſe ſeroit toujours introduit par l'idée commune, que nous avons des propriétés du feu.

C'EST auſſi la connoiſſance qu'on avoit des vertus de l'eau, qui engagea les hommes à s'en ſervir pour les cérémonies religieuſes : (*chap.* 3. *de l'uſage de l'eau dans le rit ſacré.*) ils obſerverent que cet élément nourriſſoit & faiſoit végéter les plantes. Ils lui trouverent la propriété de laver les ſouillures, de purifier les corps; ils regarderent en conſéquence les fleuves, les fontaines, comme des ſimboles de la divinité. Ils porterent juſqu'à l'idolâtrie le reſpect qu'ils avoient pour l'eau, & lui offrirent un encens ſacrilege. Elle fut employée dans les rits ſacrés par les Hébreux, par les gentils, & cet uſage eſt venu juſques à nous. Dieu, pour ſe conformer à l'idée généralement reçue parmi les hommes, qui croyoient que l'eau repréſentoit la pureté & la propreté, ordonna aux Juifs pluſieurs ablutions. Au chap. 4. des

nombres, il eſt parlé de la maniere de préparer l'eau ſainte, dont on ſe ſervoit pour éprouver la fidélité des femmes. Les Orientaux avoient très-anciennement une coutume ſemblable. On obligeoit la femme dont on ſoupçonnoit la vertu de mettre la main dans de l'eau bouillante ; & elle n'en reſſentoit aucun mal, ſi elle étoit innocente. L'eau bénite des Chrétiens nous vient de l'eau luſtrale des Hébreux, qui ſervoit à purifier les Lévites. Les payens avoient auſſi leur eau luſtrale ; on en mettoit à l'entrée des temples, & même aux portes des maiſons particulieres où il y avoit un mort. Le chap. 19. des nombres preſcrit une autre eau d'expiation. On prenoit de la cendre d'une vache rouſſe qu'on avoit immolée. On mettoit cette cendre dans un vaſe ou l'on jettoit de l'eau, avec laquelle on faiſoit des aſperſions dans les maiſons, ſur les meubles & ſur les perſonnes qui avoient touché quelque choſe d'immonde. Telle eſt l'origine de bénir au tems de Pâques les maiſons, les meubles, & même les alimens, avec de l'eau.

Les Athéniens célébroient une fête ou

l'on portoit de l'eau à la vûe du peuple, pour repréſenter celle du déluge. Les merveilleux effets du Nil, qui rendoit féconde non ſeulement la terre, mais même les femmes d'Egypte, déterminerent les enfans de Cham à avoir l'eau en vénération, & même à en faire un Dieu. Ce culte fut reçû par les autres peuples. Les Perſes offroient des ſacrifices à l'eau. Ils alloient au bord d'un lac, d'un fleuve ou d'une fontaine, égorgeoient une victime, dont ils plaçoient les parties ſur des branches de laurier ou de mirthe, y mettoient le feu, & après avoir prononcé pluſieurs imprécations, les prêtres répandoient ſur la terre de l'huile mêlée avec du lait & du miel. On préféroit ſur tout dans les ablutions l'eau de la mer, à cauſe du ſel qu'elle renferme, & parce qu'elle eſt plus propre à purifier & à laver. L'uſage de l'eau dans les cérémonies de religion introduiſit des ſuperſtitions. On crut pouvoir prédire l'avenir par le moyen de l'eau. Il y avoit devant le temple de Vénus une fontaine, dans laquelle on plongeoit un miroir ſuſpendu par un fil. On connoiſſoit à l'inſpection ſi un malade perdroit la vie ou s'il recouvreroit la ſanté. Les Romains connoiſſoient

noissoient aussi l'usage mistérieux de l'eau, & Jesus-Christ le conserva par l'institution du baptême.

On sera assez surpris d'apprendre que le pere Carmeli [*ch. 4. des processions*] fait remonter l'origine des processions au tems qui précéda & qui suivit immédiatement le déluge. Il décrit la maniere dont Noé entra dans l'arche, & dont il en sortit lorsque les eaux furent écoulées; dans l'une & l'autre occasion il le représente marchant processionellement accompagné de sa famille & de tous les animaux qui le suivoient, en observant un certain ordre & une certaine gravité. Il pense que, pour rappeller le souvenir du déluge, les hommes ont contracté l'usage de marcher en pompe & avec cérémonie. Il parcourt les histoires de tous les peuples, & par tout il trouve des processions établies. Nous avons déjà averti, & nous avertissons encore ici les lecteurs, que ce livre est rempli de discussions sçavantes. Nous nous contentons de développer le sistême de l'auteur, & nous nous arrêtons à ce qui nous paroit capable de picquer la curiosité du public.

Les anciens représentoient par leurs

processions le premier état du monde. On y portoit à la vûe du peuple une espece de panier ou de cassette qui contenoit différentes choses, pour servir de simbole ; par exemple, pour signe de la fécondité perdue, *verenda Bacchi*, des semences des plantes, &c. On portoit encore un enfant emmailloté, un serpent, &c. Ces sortes de fêtes s'appelloient *orgies*. Les processions, innocentes dans leur origine, devinrent criminelles par le penchant que les hommes ont toujours envers l'idolâtrie & la superstition. Les Chrétiens les ont ramenées à leur premiere institution. Cette pratique étoit en usage presque dans toutes les fêtes qui se célébroient en l'honneur de quelque divinité. L'auteur en cite plusieurs exemples. A Lacédémone, dans un certain jour consacré à Diane, on faisoit une procession solemnelle. Une dame des plus considérables de la ville portoit la statue de la déesse. Elle étoit suivie de beaucoup de jeunes gens, nobles & vigoureux, qui se frappoient à grand coups. Si par hazard leur ardeur venoit à se rallentir, la statue, légere de sa nature, devenoit si pesante, que celle qui la portoit, accablée sous le poids, ne pouvoit plus avan-

cer. Auſſi les amis & les parens de cette jeuneſſe les accompagnoient, pour les encourager & les animer à bien faire. Nous paſſons au cinquiéme chapitre qui traite des *Agapes*.

DANS les premiers ſiecles de l'égliſe, les fideles faiſoient des repas qu'on nommoit agapes, d'un mot grec qui ſignifie *amitié*. Les pauvres & les riches y étoient également invités, pour montrer que tous les Chrétiens n'avoient qu'un cœur & qu'une ame. Mais comme tout ſe change en abus, les querelles, les débauches, l'intempérance s'introduiſirent bien-tôt dans ces aſſemblées ; & ſaint Paul les blâma. Cette uſage venoit des anciens qui avoient crû que c'étoit une choſe agréable aux dieux, & propre à ſerrer les liens de l'amitié, que de ſe réunir pour faire des feſtins. Ils les appelloient *charcitia, amicitiæ convivia*. Valere Maxime témoigne qu'on n'y admettoit que les alliés & les parens, *ut ſi illa inter neceſſarias perſonas querela eſſet orta, apud ſacra menſæ, & inter hilaritatem animorum, fautoribus concordiæ adhibitis, tolleretur*. Ces mots *ſacra menſæ* marquent bien l'idée de la religion qui étoit atta-

chée à ces banquets. On ne faisoit gueres de sacrifices, sans qu'ils fussent accompagnés de repos. L'auteur, à son ordinaire, apporte en preuve l'exemple de tous les peuples. Les Lacédémoniens avoient coutume de faire un festin dans le temple de Diane, après lequel on dansoit, & ceux qu'on nommoit *Cyrilles* mettoient un masque sur leur visage, & faisoient rire les assistans. Schickard est dans l'opinion que les bacchanales qui subsistent encore parmi nous, sont une suite de ces repas. La distribution du pain béni dans nos églises, pratiquée par les Hébreux, est un reste des agapes. Notre auteur croit qu'elles ont aussi donné naissance aux fêtes que les Italiens appellent *sagre*. C'est l'anniversaire de la dédicace d'une église ou la fête du patron. Ordinairement on s'assemble en foule dans le lieu; après avoir rempli les devoirs de religion, on regale ses parens & ses amis.

(CHAP. 6. des *Néomenies.*) Les hommes dans toutes les religions ont connu l'obligation de recourir particulierement à la bonté de Dieu, & d'implorer son secours, au commencement de chaque année & de chaque mois. Les *néomenies*

ou l'usage de célébrer le premier jour de chaque mois, tirent leur origine de cette idée commune à toutes les nations. Cette pratique s'observoit chez les Hébreux, & s'est ensuite observée parmi les Chrétiens. Les Egyptiens représentoient par des simboles les mois de l'année, & conduisoient à la vûe du peuple les animaux qui répondoient aux signes célestes dans lesquels le soleil devoit entrer. Cette coutume passa chez les Grecs, avec l'idée du culte qui y étoit attachée. Les Latins appellerent *calendes* ce que les Grecs nommoient *néomenies*. Au commencement de chaque mois, on faisoit des prieres & des sacrifices aux dieux; on accordoit aux pauvres tous les secours qu'ils demandoient, & la religion obligeoit les femmes de se baigner. Selon Macrobe, les Romains consacrerent les calendes à Junon-Lucine, & les ides à Jupiter. Parmi eux, les calendes de Mars étoient bien plus célebres que les autres, parce qu'ils commencoient leur année par ce mois. Le pere Carmeli combat ici le sentiment de Spencer & de Dom Calmet. Le premier prétend que les Hébreux avoient emprunté ce culte superstitieux des Gentils; & le savant bene-

dictin soutient qu'il est bien plus probable que les Gentils ont tiré des Hébreux l'usage de célébrer les néomenies. On prouve contre ce dernier, que même avant la promulgation de la loi de Moyse, les payens adoroient les astres & particulierement la lune.

DANS ce chapitre, on trouve une digression sur les défenses faites aux Hébreux de manger de la chair de porc. L'auteur remarque, d'après Herodote, que les Egyptiens n'immoloient pas cet animal aux autres dieux, mais seulement à la lune & à Bacchus dans les nouvelles lunes. Ainsi Moyse voulut ôter aux Juifs l'occasion de tomber dans cette idolâtrie. Il connoissoit leur penchant pour la superstition, & craignoit qu'en leur permettant d'user de cet animal pour leur nourriture, ils ne s'avisassent peut-être dans la suite d'en sacrifier en l'honneur de la lune, à l'exemple des Egyptiens. Cette raison ne nous paroit pas juste. On leur auroit donc également interdit l'usage des autres animaux, parce qu'ils servoient alors de victimes à différens peuples, & même aux Egyptiens, pour les faux dieux; & quand même on les auroit forcés à vivre d'herbes & de légumes, ils auroient

trouvé chez les nations voisines ces alimens employés pour des cultes superstitieux. Nous aimons mieux croire que Moyse fit cette défense aux Hébreux, parce que les Egyptiens s'abstenoient d'en manger, dans la persuasion que la chair de cet animal étoit mal saine, ou pour quelqu'autre raison semblable.

QUOIQU'IL en soit, le désir d'avoir des mois heureux introduisit les néomenies. Les Egyptiens pratiquerent cet usage; il fut prescrit aux Hébreux; il passa chez les Grecs, chez les Romains, & chez les premiers Chrétiens, avec l'abus qui s'y étoit glissé, ce qui le fit proscrire par S. Paul, & il en reste encore quelques vestiges parmi nous. *Alcun vestigio di questo costume ne veggiamo onchè oggidi; porchè avendo noi per festa di ogni settimana la domenica, la prima del mese suole essere di particolare osservazione alla più devota gente.*

L'AUTEUR avertit au commencement & à la fin du chapitre septiéme *des flagellations*, qu'il n'a pas dessein de blâmer l'usage des disciplines saintement pratiqué par des personnes ferventes dans la dévotion, & établi dans beaucoup de

communautés religieuſes. Il n'attaque que ces flagellations hypocrites & ſuperſtitieuſes que ſaint Paul a condamnées. Les gentils, avant même le tems de Moyſe, avoient coutume de ſe déchirer le corps, & de ſe frapper juſqu'au ſang pour ſe rendre les dieux favorables. Ces inſenſés croyoient honorer la divinité en exerçant ſur eux-mêmes les plus grandes cruautés. On ſçait juſqu'à quel excès porterent cette barbarie les prêtres de Paul, les Egyptiens, les Arcadiens, les Lacédémoniens & les autres Grecs. Les premiers fideles imiterent ces peuples, & ſaint Paul crût devoir proſcrire un uſage que la raiſon ſeule auroit dû détruire. Il ne fut cependant point aboli. Les Chrétiens continuerent ces flagellations. On connoit l'héréſie des flagellans. Saint Antoine de Padoue inſtitua une ſociété de perſonnes qui alloient en proceſſion le vendredi Saint dans les rues, & ſe frappoient à grands coups. Il y a encore en Italie, à Avignon, & dans pluſieurs lieux de la Provence, un ordre de pénitens qui ſont obligés par leur inſtitut de ſe fouetter en public ou en particulier. On peut eſperer que l'eſprit de philoſophie & de rai-raiſon, qui regne dans ce ſiécle, détruira

une coutume qui, loin d'être agréable à Dieu, fait injure à sa bonté & à sa sagesse, & deshonore l'humanité.

Il y a des auteurs qui pour découvrir l'origine du jeûne, (*ch. 8. du jeûne.*) sont remontés jusques à l'origine du monde, parce que Dieu défendit à Adam de manger des fruits de l'arbre de vie. Cette sainte pratique s'est établie en quelque sorte d'elle-même. Les hommes, affligés par quelque malheur, se sont livrés à la tristesse, & ont refusé de prendre de la nourriture. Ensuite ils ont regardé cette abstinence volontaire, comme un acte de religion. Ils ont crû qu'en affligeant leur corps, quand leur ame étoit affligée, ils pourroient émouvoir la pitié & la miséricorde de Dieu. Cette idée commune à tous les peuples leur a fait observer le jeûne. J. C. l'a sanctifié, & il a été adopté par son église.

On voit communément dans les ports de mer, des mariniers & d'autres personnes du bas peuple, qui portent des figures imprimées sur leurs bras. (*ch. 9. des marques ou signes imprimées sur la chair.* Cet usage vient des Egyptiens qui le transmirent aux Assyriens, aux Grecs,

& aux autres nations. Hérodien dit que les habitans de la Bretagne gravoient sur toutes les parties de leurs corps des figures de différens animaux. Le pere Carmeli pouvoit encore observer que ces diverses figures de fleurs, d'insectes & d'animaux empreintes sur la peau, sont très-communes chez les sauvages de l'Amérique, & en certain lieu de l'Asie, d'où nos matelots ont pu en rapporter l'usage. Ces sortes de marques n'avoient pas la même signification chez tous les peuples. Dans un pays, elles servoient à distinguer les esclaves & les soldats; ailleurs elles étoient des signes de liberté & de noblesse. Souvent elles étoient ignominieuses & diffamantes. Deux moines eurent l'imprudence de donner des avis à l'empereur Théophile. Ce prince, choqué de cette hardiesse, leur fit imprimer sur le front une épigramme qui expliquoit la cause de cette punition.

DIEU défendit aux Juifs de suivre l'exemple prophane des Egyptiens, qui portoient ces stigmates en l'honneur des faux dieux qu'ils adoroient; mais voulant en même-tems se prêter à l'idée reçue parmi eux, il leur ordonna de suspendre à

leur bras & d'attacher à leur front des bandelettes, sur lesquelles étoient écrites certaines paroles de la loi, comme une marque de leur attachement au vrai Dieu. Ces signes sont appellés par les Hébreux *téphillim* ou *totaphal*, & *phylactères* par les Grecs. Les sçavans ne sont point d'accord sur les tephillim. Plusieurs doutent qu'ils ayent été mis en usage par Moyse ; ils croyent que les Rabbins *Hillel* & *Schemmai* les inventerent, après la captivité de Babilone. Le pere Carmeli combat cette opinion, & nous avons rapporté son sentiment. Il s'arrête à discuter ce point de critique. Il dit aussi que si J. C. blâma les téphillim, ce ne fut qu'à cause de l'abus qu'en faisoient les Pharisiens, qui les montroient avec orgueil ; & se glorifioient de leur prétendue piété, & non, parce qu'ils en étoient les inventeurs, ainsi que l'a prétendu S. Jerôme.

En Italie & dans bien d'autres pays, on paye des femmes pour accompagner les convois funébres. Elles sont enveloppées de crêpes noirs, & poussent des soupirs & des gémissemens auprès du cercueil. On les nomme *pleureuses*, à cause des pleurs qu'elles versent ou qu'elles feignent de

répandre. Le pere Carmeli cherche dans le dixiéme chapitre l'origine de cette coutume. Quoique la nature nous inspire d'elle-même de la douleur & de la triſteſſe à la mort de nos ſemblables, cependant les hommes ont varié dans les ſentimens qu'ils ont témoignés dans ces occaſions. Les Thraces donnoient des larmes à la naiſſance de leurs enfans, & marquoient de la joye lorſqu'ils ceſſoient de vivre. Les Troglodites, encore plus inſenſés, frappoient à grands coups les cadavres avant que de les enſevelir. Mais il eſt plus naturel d'arroſer de nos pleurs les tombeaux de nos parens & de nos amis. Auſſi dans tous les tems on a regreté la perte des citoyens. Les Hébreux connurent cette maxime. Ils portoient le deuil de leurs freres, & les accompagnoient à la ſépulture en pleurant. Mais les traditions Rabbiniques (*a*) altererent cet uſage innocent & ſi conforme à la nature. Ils croyent devoir honorer les morts par une fâcheuſe triſteſſe. On paya des pleureuſes & d'autres perſonnes qui

(*a*) Cela n'eſt pas exact; car Iſaïe & Jeremie parlent de ces pleureuſes qui étoient en uſage avant les traditions rabbiniques.

sçavoient jouer des instrumens lugubres, pour suivre la biere du défunt. On obligeoit même ceux qu'on rencontroit de se joindre au cortége, & de mêler leurs larmes avec celles de la compagnie. Les Grecs & les Romains imiterent les Hébreux. Lucien témoigne que ces femmes, appellées par les Latins *Præficæ*, jouoient quelquefois la douleur, au point de s'arracher les cheveux, & de se déchirer les joues. Elles joignoient ordinairement à leurs lamentations simulées les louanges du mort. C'est ce qui a donné naissance aux oraisons funébres, (*a*) & même, dit l'auteur, aux panégyriques des Saints, qu'on renouvelle toutes les années. Il fait ici une digression sur les morts, *naniæ*, *nugæ*, *mortualia*, qui avoient la même signification. Dans les enterremens, on se servoit de la flute pour les jeunes garçons & les jeunes filles, & de la trompette pour ceux qui étoient avancés en âge. Mais ce dernier instrument ne fut employé que dans les tems postérieurs. *Religio jubet*, dit Lactance, *majoribus mortuis tuba*, *minoribus tibia caneretur*. C'est

(*a*) Cet usage étoit chez les Egyptiens, & Abraham fit aussi l'éloge funébre de Sara.

ſans doute, dit notre auteur, à cauſe de cette diſtinction, que dans bien des endroits on ne ſonne que les petites cloches pour les enfans, & les groſſes pour les adultes. Les interprêtes d'Horace ſur ces paroles, *qui conducti plorant*, &c. croyent qu'il y avoit auſſi des pleureurs à gages.

CES plaintes & ces lamentations mendiées parurent ridicules même aux payens, & furent condamnées par pluſieurs peres de l'égliſe; mais, malgré tous leurs efforts, elles ſe ſont perpétuées, & on en voit des exemples encore chez les Grecs & en Italie, & dans pluſieurs pays proteſtans.

LORSQU'ON étoit arrivé au lieu de la ſépulture, (*ch. 11. de l'uſage de faire des repas ſur les tombeaux*) on faiſoit une foſſe où l'on plaçoit le mort. Elle étoit couverte d'une groſſe pierre; & cette pierre brute & ſans ornement eſt l'origine de ces mauſolées, ſuperbes monumens de l'orgueil humain. Après avoir enterré le cadavre, on s'aſſéyoit autour du tombeau, on faiſoit des ſacrifices, & on mangeoit le reſte des victimes. L'idolâtrie altéra la ſimplicité de ces premiers

repas. On crut qu'ils devoient être préparés pour les morts, & on se persuada qu'ils aimoient mieux les liquides que toute autre sorte de nourriture. On dressa des tables magnifiquement servies, afin que le défunt vint prendre part au festin avec les morts de sa compagnie. Les Egyptiens poussèrent même plus loin leur extravagance. Ils gardoient dans leurs maisons les corps embaumés de leurs ancêtres, & les mettoient à table avec eux. C'est ce qui a fait imaginer aux payens les dieux penates, les dieux lares, &c. c'est ce qui a autorisé la folle persuasion où l'on est que les morts apparoissent pour épouvanter les vivans. On prouve, par plusieurs passages de l'écriture & des auteurs profanes, que chez tous les peuples on faisoit des repas sur les tombeaux, & qu'on en faisoit aussi dans les maisons après l'enterrement. Delà est venu l'usage superstitieux, qui subsiste encore aujourd'hui dans bien des endroits, de porter des viandes sur les sépulcres des grands, comme s'ils en devoient sortir pour manger, & de faire des festins funebres dans les maisons.

APRE'S avoir rendu les derniers de-

voirs à un citoyen qu'on venoit de perdre, (*ch. 12. de l'usage de prendre, à la mort de quelqu'un, l'habit noir, & de l'usage des habits blancs,*) les parens continuoient à marquer leur douleur par les habits qu'ils portoient. Ils doivent naturellement choisir la couleur noire, parce qu'elle ressemble aux ténebres & aux ombres de la mort, & qu'elle ne présente à notre esprit que des images sombres & funestes. *Poichè la somiglianza che tiene tal colore con le ombre è con le tenebre, è subito cagione di tetro pensiero.* Une raison contraire sans doute a porté l'imagination indécise de l'homme à regarder le blanc comme un signe inaltérable d'allégresse & d'innocence. Ainsi on se servit communément du noir pour le deuil, rélativement à l'idée générale, que cette couleur est le simbole de la tristesse. Cet usage varia cependant quelque fois. On portoit, par exemple, le blanc, lorsque la mort d'une personne étoit glorieuse. Les Siracusains, pour honorer Timoléon, prirent des habits blancs en l'accompagnant au tombeau, changeant le deuil en joye, à cause de son action généreuse. Telle fut aussi la pompe funébre d'Aratus, selon

Plutarque. Nous avons conſervé quelque choſe de cette idée ; les miniſtres de l'égliſe, & les parens ne ſe ſervent point d'ornemens ni d'habits noirs pour un enfant mort après le baptême, ou avant l'âge de raiſon, parce que la mort ne doit point être un ſujet de douleur, puiſqu'elle lui procure la béatitude éternelle.

L'AUTEUR, en interpretant quelques paſſages, qui ont rapport à ſon ſujet, approuve l'étymologie que M. Pluche a donnée du mot *linum*, qu'il tire de l'hébreu *lun*, (*pernoctare*,) à cauſe que les Egyptiens, après avoir achevé les travaux champêtres, ſe raſſembloient la nuit pour filer & pour faire de la toile de lin. Peut-être, ajoûte le pere Carmeli, cela a-t-il donné lieu à l'uſage, qui ſubſiſte parmi les femmes de la campagne, d'appeller *filò* les aſſemblées qu'elles font les ſoirs pour filer, à moins, continue-t-il, que ce mot *filò* ne vienne du grec *philos*, (ami), pour exprimer une aſſemblée d'amies. Si M. le Febvre avoit connu cette ſinguliere étymologie, il en auroit ſans doute enrichi ſon ingenieux badinage ſur les *écraignes*. (a)

(*a*) Mémoires de l'Académie de Troyes.

LE chap. 13. a pour objet *l'usage d'embaumer les corps.* Si l'on en croit les historiens, il y a eu des peuples qui jettoient les corps des morts à la voirie ; d'autres dans les eaux, pour y servir de nourriture aux poissons ; ailleurs on les suspendoit à des arbres ; & enfin les Troglodites leur attachoient la tête avec les pieds, & après les avoir frappés à grands coups, ils les ensevelissoient en donnant des marques de la joye la plus vive. Toutes ces pratiques choquent également la raison, & sont injurieuses à l'humanité. Aussi parmi les nations policées, on conserva toujours un respect religieux pour les morts, & on regarda l'honneur de la sépulture comme un devoir. Mais ceux qui avoient rendu de plus grands services à la patrie, ou qui avoient possedé de plus grandes dignités, méritoient aussi plus de distinction ; on célébra leurs funérailles avec une plus grande magnificence ; on employa même les aromates, les sels, les baumes, les parfums, pour les garantir plus long-tems de la corruption.

LES Egyptiens furent les premiers qui embaumerent les corps, à cause que les

fréquens débordemens du Nil accéléroient la putréfaction. Ils se servoient de drogues, plus ou moins précieuses, chacun selon son état & ses richesses. Ils plaçoient ensuite ces momies, ou mumies, dans des lieux élevés, pour les garantir de l'humidité de l'air & des inondations du Nil, ou dans des grottes construites de maniere que l'eau ne pouvoit y pénétrer. La superstition corrompit cet usage. Ils enfermerent dans la suite ces corps dans leurs maisons, & les regarderent comme des dieux tutelaires, capables de les défendre & de les protéger.

La coutume d'embaumer les corps est antérieure au tems de Moyse, comme il paroît par l'histoire de Joseph, qui conserva le corps de son pere Jacob. Les Grecs & les Romains connûrent aussi cette coutume, & lorsqu'ils cesserent d'ensevelir les morts, ils ne cesserent point de les embaumer avant de les brûler. Ce que l'auteur prouve par plusieurs témoignages. L'habitude où l'on étoit de se servir de parfums pour les morts fit naître aux vivans l'idée de les employer par sensualité. Le pere Carmeli désapprouve ce luxe déraisonnable dans les hommes;

mais il fait grace au beau sexe, & consent que les femmes en usent, sur-tout dans le tems de leurs nôces. *Tempo*, dit-il, *per esse di for dimostransa della delicatezza maggiore*. C'est ainsi que se conduisit Ruth, pour plaire à Booz, & Judith pour se faire aimer d'Holopherne.

On doit avoir remarqué que l'auteur parle de plusieurs usages qui ne sont point connus en France, mais qu'on observe en Italie & dans quelques autres païs; nous ignorions, par exemple, *celui de manger, & de distribuer des fèves le jour des morts*, chap. 14. Pour en découvrir l'origine, le pere Carmeli croit devoir examiner auparavant ce que les anciens ont pensé de ce légume. On sçait que Pythagore défendit à ses disciples d'en manger; & tous les auteurs se sont épuisés à rechercher la cause de cette loi. Les uns ont dit, que les féves assoupissoient les sens, & empêchoient l'action de l'ame; d'autres, qu'elles excitoient dans nous des passions tumultueuses; d'autres, qu'elles servoient à l'oligarchie, puisqu'on les employoit à Athenes pour l'élection des magistrats; d'autres, qu'elles contenoient les ames des morts; d'autres,

qu'avant d'être formées, leurs fleurs portoient des caracteres lugubres ; d'autres, qu'elles étoient inflexibles, & ressembloient aux portes de l'enfer ; qu'on s'en servoit dans les sacrifices, &c. L'honnêteté ne permet pas d'ajouter ici leurs autres explications encore plus extraordinaires, & tout aussi raisonnables que les précédentes de cette bizarre défense. Peut-être Pythagore voulut-il qu'on en ignorât le véritable motif, & qu'on le regardât comme un mistere. On connoit l'histoire de cette femme pythagoricienne, qui, pour ne pas révéler ce secret, se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage de Denys le Tyran.

Quoiqu'il en soit, la féve étoit impure chez les anciens, & on la prenoit pour le simbole de la mort. C'est ce qui la fit employer dans les cérémonies funébres, & aux funérailles. Les idolâtres croyoient que ce monde étoit rempli de démons; (*Lemures*) les uns bons, (*Lares*) les autres mauvais (*Larvæ*, *Spectra.*) On étoit persuadé de l'apparition de ces derniers, & on n'est pas encore bien revenu de cette opinion. On disoit que les morts apparoissoient aux vivans, lorsqu'ils

étoient, dit le pere Carmeli, inquiétés, tourmentés, incommodés par les malins démons. Ce fut pour appaiſer ces mauvais génies, qu'on jettoit ſur les tombeaux des féves, comme étant le ſimbole de la mort, & propres à adoucir leur mauvaiſe humeur. Ces erreurs donnerent naiſſance à la *Négromancie*, que l'avidité du gain fit embraſſer à pluſieurs impoſteurs. Ils mettoient à profit l'ignorante crédulité du peuple, & s'attribuoient le pouvoir d'évoquer les ames, de les interroger, & d'en apprendre l'avenir. Au reſte, on peut voir dans Ovide (*Faſt.*) la maniere dont on écartoit les *lemures*, & les malins eſprits, en leur offrant des féves. Voilà d'où eſt venu l'uſage d'en manger & d'en diſtribuer le jour de la commémoration des morts; *nel giorno dè morti, ſenza ſaperne la vecchia ſuperſtizione.*

L'AUTEUR termine ici ſon premier volume: nous rendrons compte du ſecond dans le Journal ſuivant, & nous haſarderons de porter un jugement ſur ce ſçavant & curieux ouvrage.

NOUVEAU SISTÊME DE PHILOSOPHIE.

Ce Sistême est intitulé : *Principes d'action dans la matiere, par lesquels la gravitation des Corps, & le mouvement des Planetes sont expliqués ; par R.* Cadwallader-Colden, *Ecuyer.*

COMME on a employé dans ce livre la méthode d'analyse, il seroit aussi ridicule d'en prétendre donner un extrait, que de vouloir démontrer par extrait une proposition d'*Euclide*. Car dans cette maniere de raisonner, une phrase devient inintelligible, à moins qu'on n'entende la précédente. Nous ne donnerons donc ici qu'une idée des principes qui servent de base à ce sistême, telle que l'auteur l'a donnée dans sa préface.

CES principes sont : 1°. Que toutes les

idées simples, que nous avons des choses extérieures, viennent de l'action de ces choses sur nos sens : c'est pourquoi les propriétés & qualités des choses ne sont que leurs actions diverses ou modes d'agir, soit simples ou compliqués ; la connoissance des choses n'est autre que la perception de ces actions, de leurs différens dégrés, & des rapports de ces différences.

2°. Que chaque être ou chose simple n'a qu'une seule action ou maniere d'agir, qui lui soit essentielle, sans laquelle nous ne pouvons concevoir cette chose.

3°. Qu'il y a deux différens modes essentiels d'actions dans les êtres matériels, & que peut-être ces deux modes sont-ils les seuls, dont ces êtres soient susceptibles. Le premier est une puissance, qui donne à la chose, dans laquelle l'action subsiste, le pouvoir de résister à tout changement de son état actuel : l'autre est une puissance opposée, qui fait que cette même chose change continuellement son état actuel par le mouvement, & imprime du mouvement à tout ce qui en est susceptible, & qui se trouve renfermé dans la sphére de son activité.

C'est

C'est une proposition incontestable, qu'une chose ne peut agir où elle n'est pas : c'est pourquoi, si quelque chose exerce une action à une certaine distance, cette action doit être communiquée à cette distance, par quelque *medium*, du lieu de la chose agissante au lieu où l'action est communiquée. L'action mutuelle apparente des corps, à une distance l'un de l'autre, montre la nécessité de l'éxistence d'un tel *medium*. C'est ce *medium* qui forme une troisiéme espéce de matiere, essentiellement différente des deux autres, parce qu'elle reçoit égallement l'action ou maniere d'agir de la puissance mouvante & de la puissance résistante ; & qu'elle réagit activement, avec le même dégré de force qu'elle a reçu. L'attraction mutuelle apparente des corps à une certaine distance l'un de l'autre ; la gravitation & les différens phénomenes qui en résultent, sont expliqués par la nature de ce *medium*, qu'on appelle ordinairement *æther*, ou par les conséquences nécessaires de son ébranlement & de sa réaction, dans ces modes contraires d'action.

Il faut que chaque chose, à laquelle

l'action eſt eſſentielle, exerce cette action également ſelon toute direction; car il eſt impoſſible de rien concevoir dans la choſe même qui puiſſe l'empêcher d'agir dans une direction plus que dans une autre. Ainſi la direction du mouvement, dans la puiſſance mouvante vers un point plus que vers un autre, doit ſe faire par quelque obſtacle externe, dont la réſiſtance dans cette direction particuliere ſoit moindre que dans aucune autre.

ON produit pluſieurs argumens dans cet eſſai, pour démontrer que la lumiere eſt la ſubſtance, à qui la puiſſance de mouvoir eſt eſſentielle: & l'auteur prétend faire voir comment le mouvement des planétes & des cometes vient de la lumiere. Enſuite il ajoute que nous ne pouvons pas concevoir de la lumiere ſans mouvement; & que, par exemple, ſi l'on ſuppoſe la lumiere compoſée de petits corps globulaires en repos, cette ſuppoſition ne donne aucune notion de la lumiere ou des couleurs, & ne produit aucune idée reſſemblante aux idées excitées dans notre eſprit par l'action de la lumiere.

QUAND un raiſonnement, qu'on lit au commencement du troiſiéme chapitre,

ſeroit auſſi concluant que le prétend notre auteur, on doit s'attendre que la ſeule autorité, que le chevalier Newton s'eſt juſtement acquiſe, ſeroit un préjugé long-tems inſurmontable contre cet argument. M. Cadwallader ſoutient, que ſi une planéte perdoit de ſon mouvement par la gravitation dans ſon cours du périhélie à l'aphelie, & que ſa velocité augmentât, par la même cauſe dans ſon cours de l'aphelie au périhélie : il prétend, dis-je, que ſi l'augmentation de la velocité provenoit uniquement de la gravitation, la planéte, par cette augmentation de viteſſe, quelque grande qu'elle fût, ne pourroit recevoir aucune direction qui l'éloignât du Soleil. Car, puiſque la direction du mouvement, par lequel la viteſſe de la planéte eſt augmentée, eſt vers le ſoleil ; plus cette viteſſe eſt grande, & plus faudroit-il que la force contraire augmentât, pour détourner la planéte de cette direction ; ce qui ne pouvant être, à ce que prétend notre auteur, il faut néceſſairement que la viteſſe du mouvement de la planéte, & la force qui la dirige vers le ſoleil augmente continuellement, au lieu de diminuer ou de la détourner du ſoleil. Mais ſi le

mouvement de la planéte eſt cauſé par l'émiſſion de la lumiere qui part du ſoleil, alors la direction du mouvement de la planéte doit changer, tant dans l'aphélie, que dans le périhélie : & l'auteur montre que par les deux actions contraires, ſçavoir, de la lumiere qui part du ſoleil, & de l'attraction apparente vers le ſoleil, il faut qu'il y ait une certaine diſtance du ſoleil, à laquelle ces deux actions oppoſées ſont d'égale force : diſtance à laquelle, ſi la planéte n'étoit pas douée de la puiſſance de réſiſter à l'action extérieure, & de continuer l'action reçu, elle tourneroit toujours en un cercle autour du ſoleil. Mais comme la planéte, par ſa puiſſance réſiſtante, continue le mouvement qu'elle a reçu, elle acquiert par ce moyen une ſorte de mouvement projectile & oſcillatoire, qui la fait éloigner du ſoleil, & s'en approcher alternativement. Le centre de ce mouvement eſt dans le cercle du moyen mouvement de la planéte ; & on le ſuppoſe ſe mouvoir dans ce cercle, de maniere à être toujours dans la ligne droite qui lie les centres du ſoleil & de la planéte. On peut concevoir une idée de ce mouvement projectile & oſcillatoire de la pla-

néte, en supposant une boule jettée perpendiculairement à l'horison, & tombant dans un trou fait au centre de la terre : cette boule, par la force de la gravitation, & par la viteſſe qu'elle acquiert, paſſera tout au travers de la terre, & remontera ſur la ſurface oppoſée, à une diſtance du centre, égale à celle dont elle eſt partie, continuant ainſi perpétuellement ce mouvement oſcillatoire. La principale différence, dans la perception de ces deux mouvemens de la planéte & de la boule, conſiſte en ce que dans le mouvement de la boule, le centre d'oſcillation eſt ſuppoſé en repos ; & dans le mouvement de la planéte, ce centre avance toujours ſur la circonférence d'un cercle, dont le ſoleil eſt le centre.

L'AUTEUR montre enſuite, comment une planéte acquiert ce mouvement projectile ; que ce mouvement ajouté au mouvement centripete, par gravitation, eſt préciſément égal au mouvement centrifuge par l'action de la lumiere, dans le périhélie. C'eſt pourquoi la planéte ne peut pas approcher plus près du ſoleil ; & en ce point, le mouvement de cette planéte, dans ſon orbite, eſt perpendicu-

laire à la ligne qui lie les centres du soleil & de la planéte.

De cette maniere, la force centrifuge, par l'émission de la lumiere qui part du soleil, ajoutée à la force projectile, est précisément égale à la force centripete dans l'aphélie. C'est pourquoi la planéte ne peut pas s'éloigner davantage du soleil; & le mouvement de la planéte dans son orbite est encore une fois, en ce point, perpendiculaire à la ligne qui lie les centres du soleil & de la planéte. Par la même raison, que le mouvement projectile de la boule, ci-devant supposée, est plus rapide à mesure que cette boule approche du centre de la terre; la viteſſe du mouvement projectile de la planéte sera plus grande, à mesure que la planéte approchera du cercle de son moyen mouvement.

C'est alors que la direction de la planéte, dans son orbite, fera l'angle le plus aigu ou le plus obtus, avec la ligne qui lie les centres du soleil & de la planéte, & que la planéte s'éloignera avec plus grande vélocité de son mouvement circulaire. Ainsi, quoiqu'il soit certain que les forces centripetes & centrifuges,

seroient égales à la distance moyenne de la planéte, si la planéte n'étoit point douée de la puissance de continuer l'action qu'elle a reçue, on voit qu'au moyen de cette puissance, la force projectile ajoutée à la force centrifuge quand la planéte s'éloigne du soleil, & ajoutée à la force centripete quand elle s'en approche, constitue la plus grande différence entre les actions centripetes & centrifuges, à la moyenne distance de la planéte, qui s'éloigne ou s'approche du soleil.

L'ANGLOIS A PARIS.

Comédie en Prose & en deux Actes, représentée à Londres au Théâtre de Covent-Garden en 1753.

PAR M. FOOTE.

IL y a longtems que ce sujet sembloit inviter les auteurs dramatiques de la grande Bretagne à donner le pendant de notre *François à Londres*. Une Dame Angloise avoit déja tenté ce projet en François *.

SA piéce, encore manuscrite, est pleine de traits forts & vrais, quelque fois durs & trop chargés. Son pinceau, qui n'a point flaté sa propre nation, a peint avec des couleurs riantes la légéreté, la frivolité de la nôtre. Les airs, le ton, la pré-

* Miladi W. Mont... plus célebre dans sa patrie que connue dans les pays étrangers qu'elle a parcourus, & où elle vit encore dans une obscurité philosophique.

tention, le persiflage, enfin tout ce qui compose la *superficie Françoise*, est heureusement saisi, & agréab ement rendu. Mais le fond d s mœurs & des sentimens n'y est pas traité avec la même délicatesse : il y a de la charge & un tour Anglois dans les caracteres. On auroit vû, par exemple, une partie de jeu sur la scêne, dans laquelle son *Lord* étoit dupé par deux ou trois *Marquis*. Ce tableau n'étoit pas le plus indécent de la piéce : Une avanturiere Ecossoise, qui jouoit la veuve de qualité, en présentoit encore de moins édifians aux yeux des spectateurs.

Si M. Foote n'a pas été beaucoup plus indulgent pour ses compatriotes, il a moins maltraité les nôtres. Son plan ne lui a pas fourni les occasions de nous avilir, en introduisant des François odieux ou ridicules. Quoique la scêne soit en France, tous ses personnages sont Anglois ; & sa comédie est plutôt la satire des mœurs de Londres, que des travers de Paris.

La dédicace de cette piéce est singuliere ; elle s'adresse au Libraire : » Comme je n'ai, dit M. Foote, nulle obli-

» gation à aucun grand seigneur, ni à » aucune grande dame de ce pays-ci, » & que je desire d'ailleurs que mes écrits » n'ayent jamais besoin de leur protec- » tion, je ne connois personne dons les » bons offices me soient aussi nécessaires » que ceux de mon Libraire ; c'est pour- » quoi, M. Vaillant, je vous remercie de » la netteté de l'impression, de la beau- » té des caracteres, & de la bonté du pa- » pier, dont vous avez décoré l'ouvrage » de votre très-humble serviteur *Samuel* » *Foote.* »

Le prologue, qui suit la dédicace, est en vers ; l'idée en est bisarre ; c'est une dispute trop vive entre un acteur & sa femme, dont ils veulent faire juge le parterre. Il s'agit de sçavoir en quoi consiste la différence de l'homme à la brute. L'actrice soutient que c'est dans le *rire*. Son mari prétend au contraire que c'est dans l'action de *siffler*. » J'en appelle, dit il, » aux critiques ; n'est-ce pas pour eux le » bonheur suprême ; & qu'est ce, à leur » gout, que le plaisir de rire auprès de » celui de siffler ? Eh bien, répond l'ac- » trice, qu'est-ce que cela prouve ? Si » vos comédies ont été sifflées, n'a-t-on

» pas ri de tout ſon cœur à vos tragé-
» dies? » Mais voici, ſelon elle, la raiſon déciſive en faveur du rire ; l'homme ſeul poſſede cette faculté excluſivement aux bêtes, au lieu que celle de ſifler lui eſt commune *avec les ſerpens & avec les oyes.* » N'avez-vous pas honte, s'écrie » l'actrice, ô critiques! de reſſembler à » ces vils animaux? Oh! point du tout, lui replique le comédien apologiſte des ſifflets ; » c'eſt au contraire une pratique » très-utile ici, de réprimer ainſi les » abus des mauvais poëtes & des mauſ-» ſades acteurs. Si cependant, Meſſieurs, » vous voulez prendre mon avis, n'allez » pas ſiffler comme des oiſeaux, hors de » propos, & ſans ſçavoir pourquoi ; imi-» tez le ſerpent : ſoyez, comme lui, pru-» dens & ſubtils ; mais, s'il ſe peut, » exempts de ſon venin. Qu'en dites-» vous, Meſſieurs? N'eſt-ce pas votre » jugement? Attendons, attendons plu-» tôt, interrompt la comédienne, que » notre piéce ſoit jouée. Son ſort déciderra la queſtion ; & j'eſpere que ce ſera » en ma faveur. » Voici donc cette piéce.

LES principaux perſonnages ſont,

M. *Subtle*, intriguant de profeſſion,

qui se charge de diriger les empletes & la dépense des jeunes Anglois, qui lui sont adressés.

MISTRISS *Subtle*, sa femme, du même métier, née de plus avec des dispositions aussi commodes qu'intéressées.

LUCINDE, jeune demoiselle, sage & vertueuse, tombée par des malheurs domestiques sous la tutelle de M. & Madame Subtle.

BUCK, jeune gentilhomme Anglois, étourdi, débauché & mal élevé, logé chez Subtle, & recommandé à ses soins.

CLASSIC, compagnon de voyage du jeune Buck, chargé par son pere de veiller sur sa conduite.

BUCK le pere.

UN valet, un maitre de langue qui joue le marquis François, maitre à chanter, à danser, tailleur, perruquier, &c.

ACTE I.

Subtle & Classic ouvrent la scéne, ils entrent en continuant une conversation qui paroît animée.

SUBTLE.

FORT bien, fort bien, cela se peut; mais je vous dis, moi, qu'un François ...

CLASSIC.

.... est un fat. C'est la maladie nationale : & jusqu'à ses plus belles qualités que vous nous vantez tant, il n'y en a pas une qui ne doive son origine à quelque défaut. Son gout est bagatelle, sa gayeté grimace, sa politesse orgueil....

SUBTLE.

EH! que diable venez-vous donc chercher à Paris ?

CLASSIC.

C'eſt un tribut que je paye à l'amitié. Ce n'eſt pas pourtant que je ne regarde un court ſéjour ici comme très-néceſſaire, pour achever l'éducation d'un Anglois galant homme.

SUBTLE.

A quoi bon, ſelon vos principes?

CLASSIC.

A lui inſpirer un ſentiment plus vif de ſon bonheur domeſtique, un juſte vénération pour ſes libertés nationalles, du mépris pour l'adulation, de l'eſtime enfin pour le commerce généreux & ſincere de ſes compatriotes.

SUBTLE, au lieu de pouſſer plus loin une diſpute infructueuſe, fait tomber la converſation ſur des détails œconomiques, qui lui donnent lieu de faire valoir ſa probité & ſon intelligence. Il déclame contre la chereté & les complimens des marchands de Paris, qui font, dit il, payer *un écu chaque révérence*; & il l'avertit de ne

rien acheter que sur sa recommandation ou celle de sa femme. *Roger*, valet de Buck, vient les interrompre ; on lui demande des nouvelles de son maitre : il répond que M. Buck s'est retiré à six heures du matin, tout meurtri de coups, après avoir fait la débauche avec deux de ses camarades de plaisir, arrivés de Londres le jour même. » Je crois, ajoute-t-il, » que dans la semaine nous aurons ici » toute la bande. Ils ont été ensemble au » au spectacle, où il leur est arrivé une » terrible affaire. On les auroit apparem- » ment envoyés à Bridwell *, sans *un* » *gros Monsieur avec un cordon bleu*, qui » les a fait remettre en liberté ». Classic, allarmé de cettte nouvelle, craint que son pupille ne retombe plus que jamais dans les excès, dont on avoit espéré de le corriger en le faisant passer en France. Il entre chez Buck. Subtle reste, & s'entretient avec sa femme du complot qu'ils ont fait, pour séduire & piller leur hôte par le moyen de Lucinde, & pour se débarrasser en même-tems de la jeune orpheline, & retenir impunément son patrimoine. » Je ne crains, dit Madame

* Maison de correction à Londres.

» Subtle, que les idées d'honneur qu'elle » a fourrées dans sa tête, sa décence, » sa modestie.... Je m'étonne où diable » elle a pû prendre tout cela. Ce n'est » assurément pas dans ma maison. » Madame Subtle sort ; Buck paroît ; il salue M Subtle d'un compliment assez bou- » son, & lui demande cavalierement des nouvelles *de la petite Lucinde.* » Qu'est-ce ceci, lui dit Subtle ? Votre visage me » paroît un peu en deshabillé. Ce n'est » rien, répond Buck une petite escar- » mouche.... que j'ai eu à soutenir con- » tre une troupe de poltrons.... mais » voilà des guinées.... je parie faire » moi seul le coup de poing contre cinq, » & les rosser pour leur argent. »

SUBTLE.

COMMENT donc cela est-il arrivé ? Les François sont si polis avec les étrangers.

BUCK.

BELLE civilité de tomber sept ou huit sur trois. Que dis-je, sept ou huit ? A la fin nous avons eu sur le corps *toute la maison.*

SUBTLE.

Mais qu'aviés-vous donc fait ?

BUCK.

Oh, rien du tout !.... il faloit voir voler la poudre autour de moi, & les *Monsieurs* vuider le plancher en diligence....

Il entre delà dans le récit burlesque d'une avanture qu'il a eu à la comédie, occasionnée par une polissonnerie faite sur le théâtre, de sa querelle avec un homme qui l'a appellé *bête*, & dont plusieurs autres ont pris le parti, des soufflets & des coups de poings qu'il a distribués, & qui, dit-il, ont du les faire souvenir qu'il y avoit encore de la race du vieux Marlbourough, enfin de ceux qu'il a reçûs & qui lui ont fait perdre connoissance, de sorte qu'il ne sçait lui-même comment on l'a tiré d'affaire. Il demande où est Lucinde & veut entrer chez elle. On lui répond que c'est l'usage à Paris de faire un peu plus de cérémonie, & qu'on a rassemblé exprès dans l'antichambre des gens qui sauront

l'équiper, pour la converſation des Dames. On les introduit, & en les voyant il s'écrie, » quoi tout ce monde-là ! encore » des *Monſieurs*! On a beau lui dire qu'ils ſont tous Anglois ; cela ne le détermine point à ſe laiſſer habiller ni coeffer à la Françoiſe.» Tenez, dit-il, à M. Subtle, » pour vous, votre femme & Lucinde, » vous me plaiſez aſſez ; mais pour tout » le reſte, je me donne au diable ſi, » depuis Douvre, j'ai rien vû qui vaille. » Les hommes ſont de petits fats, mi» naudans, chantans, danſans, grima» çans ; les femmes un tas de poupées » peintes ; la chaire déteſtable : & pour » la langue, l'apprenne qui voudra, j'y » renonce ; & je ne veux pas davantage » de toutes ces friperies. » Il veut renvoyer les ouvriers ; mais il rappelle le perruquier, pour lui faire des plaiſanteries ſur ſa maigreur. » Eſt-il poſſible que » ce drôle là ſoit un Anglois ? Il a bien la » mine de n'avoir pas mangé en vingt » ans un aloyau ni un *pudding* : je veux » être pendu, ſi le maraud n'a vécu de » grenouilles, depuis qu'il eſt paſſé en » France. Allez tous au diable avec vos » guenilles. » Claſſic lui repréſente que la déférence pour les coutumes d'un pays

où l'on vit, lorsquelle n'a rien de contraire à la religion ou à la décence, est une obligation qu'on se doit à soi même. » D'ailleurs, ajoute M. Subtle, Lucinde » compte que vous l'accompagnerez aux » spectacles & aux promenades : & dans » l'équipage où vous êtes, vous courriez » risque d'être insulté par la populace. » Insulté ? répond Buck : vraiment je » voudrois bien le voir . . . non, non ! ils » n'ont pas ici assez de courage pour ce- » la . . . . mais puisque ces drôles ci sont » Anglois, & que c'est la mode, je veux » bien essayer de toutes ces sotises. » Le premier qui se présente est M. *Dauphiné* tailleur. » J'ai, lui dit-il, l'honneur de » travailler pour tous les *beaux esprits* de » la cour. Une legere altération dans la » coupe du coin de la manche de M. le » comte de . . . . avoit commencé de me » mettre à la mode. L'addition d'un » neuviéme pli aux basque de l'habit de » M. le Maréchal de . . . . fut applaudie » par Madame la Ducheſſe de . . . . . & » acheva d'établir la réputation de votre » serviteur. » M. Subtle en prend occasion de dire à Buck qu'il ne sera pas impossible de lui procurer la connoissance de cette Ducheſſe.

BUCK.

N'eſt-elle point papiſte ?

SUBTLE.

Sans doute.

BUCK.

En ce cas je n'ai rien à lui dire.

SUBTLE.

Fi donc ! eh! qui eſt-ce qui s'embaraſſe de la religion d'une jolie femme ? d'ailleurs c'eſt celle du pays.

BUCK.

C'eſt préciſément pour quoi je ne me ſoucie guere d'y reſter.

LE caractere de notre jeune Anglois n'eſt pas dans tout le reſte aſſez ſévere, pour être un modele de vertu ; & il n'eſt pas indifferent que M. Foote lui ait donné pour ſa religion un zele ſi ſingulier & ſi plaiſant. Toutes les contradictions du

monde s'allient & s'arrangent dans de certaines bêtes. Notre héros eſt épris des attraits de Lucinde : elle eſt Angloiſe & proteſtante. Voila, pour un homme comme M. Buck, un argument terrible contre la France & le *papiſme* !

APRE'S le tailleur vient le perruquier, qui fait faire à Buck une eſpece d'exercice, en changeant pluſieurs fois ſa poſition & ſon attitude, pour mieux ſaiſir *le tour du viſage* : tout cela donne lieu a d'aſſez mauvaiſes plaiſanteries. Enfin lorſqu'il eſt ajuſté, on lui fait compliment ſur ſa parure & ſur le bon air qu'elle lui donne. Il n'en eſt point flaté, jure qu'il ſe trouve cruellement mal à ſon aiſe. » Ecoutez, M. Subtle, » je vous avertis que je prétend » me débarraſſer de tous cet attirail, quand » je chaſſerai avec le Roi ..... je ne » veux monter que *Jemmy* ..... oh ! je » leur ferai voir la difference .... hayes, » barrieres, paliſſades, ... zeſte, nous » ſautons tout cela ..... croyez-vous » qu'ils nous ſuivent ? » non, vrayement, répond Subtle, cela eſt impoſſible. Pour ſe débarraſſer de Buck, qui veut lui conter les proueſſes de ſes chiens & de ſes chevaux, il le fait entrer chez Lucinde,

& reſte ſeul avec les ouvriers, dont il exige trente-cinq pour cent pour ſon droit de courtage. Il ſort : Buck accompagne les dames aux Thuilleries. Claſſic demeure : il appelle Roger, pour lui dire en ſecret que ſon vieux maitre arrive à Paris, le ſoir même. Il le charge d'une lettre pour lui, avec ordre d'aller l'attendre à la porte *de Picardie*. L'acte finit par un monologue, où Claſſic déplore l'extravagance de ſon pupile, & les dangers auxquels la jeuneſſe eſt expoſée dans une ville comme Paris. Il déclame contre la coutume de ces voyages prématurés, & il termine ſon ſermon par cette tirade.

» O, combien étoit differente la ſage » conduite de nos ancêtres ! * Loin de » venir troquer, contre des airs effemi- » nés, la franchiſe & l'honneur, ap- » panages d'un cœur *Breton* ; s'ils dai- » gnoient quelque fois viſiter la ſuperbe » France, c'étoit les armes à la main. » L'éclat d'une vaine parade n'attiroit » point leurs regards avides. La fatuité, » la flaterie n'avoient point de charmes » pour eux. Paris ne leur fut pas tout-à- » fait inconnu : on vit, plus d'une fois,

* Ce qui ſuit eſt en vers.

» leurs drapeaux floter à l'entour : & un » Plantagenete couronné dans ſes murs » offrit à leurs yeux un ſpectacle digne » de leur curioſité. D'autres objets y at- » tirent la race moderne. Des femmes » ſans honneur, des colifichets, des » étoffes ; de la friſure & du galon ; un » air pimpant & un viſage faux. Sortez » d'erreur, Anglois ! revenez à vous-mê- » mes, rejettez la domination Françoi- » ſe : & ce que les armes de cette nation » n'ont jamais pû gagner ſur vous, ne » ſouffrez point qu'elle l'obtienne par ſes » artifices.

VOUS voyez, par cette déclamation déplacée, que les Anglois ſçavent le ſecret de parler tout auſſi mal de leurs voiſins, que nos faiſeurs de pieces le font quelquefois en France des étrangers. Tous ces prétendus traits ſont auſſi indécens qu'inſipides, & ne ſervent qu'à exciter l'indignation des honnêtes gens. Juger les nations, peſer leurs avantages réciproques, peindre avec force & vérité leurs caracteres, leurs mœurs, leurs goûts & leurs vices, ce n'eſt aſſurément pas l'ouvrage de nos gens à petites piéces.

ACTE II.

ROGER vient annoncer à Classic l'arrivée de M. Buck le pere, qui attend dans un caffé voisin : il reçoit l'ordre d'aller le chercher, & de l'introduire secretement. Pendant que Classic va tout préparer pour l'apparition du bon homme, Subtle & sa femme se félicitent du progrès que l'amour fait déja dans le cœur de son fils. Made. Subtle s'applaudit de son talent, pour former une *femelle*. » Ah, s'écrie-t-elle, comme Lucinde a » bien joué son rôle ! comme elle a été » tout ensemble tendre & modeste, li» bre & réservée ! oh, pour le coup elle » le tient ! » Dans le dessein de l'enflamer davantage, ils se proposent de lui donner un essai des talens de Lucinde, pour la dance & pour la musique : » J'ai » de plus un coup de partie, dit Made. » Subtle : c'est un rival tout prêt ; un mai» tre de langue, que j'ai fait habiller » pour jouer le Marquis. » Buck entre sur ces entrefaites : ils feignent de ne pas s'en appercevoir, & continuent leur

conversation

converſation en faiſant ſon éloge. » Le » moyen, reprend M. Subtle, de réſiſ- » ter à tant de belles qualités? Faut-il s'é- » tonner que notre orpheline n'ait pû en » défendre ſon cœur..... Buck les in- terrompt & demande à parler en parti- culier à Made. Subtle. » Je me retire » donc, lui dit le mari: vous voyez, je » vous laiſſe ſeul avec ma femme. Vous » le pouvez en ſureté, lui répond Buck » avec franchiſe; j'ai couché en joue un » autre gibier. » M. Buck n'eſt pas plus difficile dans le choix de ſes expreſſions. Il paroît cependant timide dans le tête-à-tête: ſes premiers diſcours ſont obſcurs & embarraſſés. Made. Subtle fait ſemblant de ne pas l'entendre: mais dès qu'il nomme Lucinde, elle entre dans des fureurs héroïques, & déroute ſi fort le pauvre amoureux, qu'il ne ſçait plus où il en eſt. Parvenu enfin, avec beaucoup de peine, à ſe faire écouter, il lui déclare que ſes vûes ſont très-légitimes, & qu'il eſt tout prêt d'épouſer Lucinde. Made. Subtle feint alors de ſe calmer un peu; mais, dit-elle, la choſe trouveroit trop d'obſtacles.... le défaut de conſente- ment de votre pere..... les loix du pays.....

BUCK.

Quelles loix ?

MAD. SUBT'LE.

Tout mariage clandestin est nul dans ce pays-ci.

BUCK.

Peste soit du pays ! A Londres on ne fait pas tant de cérémonies. Un laquais peut aller à *Mayfaer*, * & dans cinq minutes revenir lié à une Comtesse : mais ici il n'y a point de liberté.

MAD. SUBTLE.

Il est bien arrivé que certains couples inconsidérés ont pris la poste en pareil cas pour des pays protestans..... mais j'espere que ma pupile aura plus de prudence.....

* Quartier d'un fauxbourg de Londres, où se tient au mois de Mai une foire, à laquelle on se donne des rendés-vous, & qui fait éclore beaucoup d'avantures.

BUCK.

Fort bien, fort bien, laissez-moi faire.....

LUCINDE, avec qui on avoit concerté la scêne du Marquis & qui s'étoit prêtée, quoi qu'avec peine, à jouer ce rôle, entre suivi de son maitre à chanter. Elle affecte de la gayeté & de l'étourderie, & lui demande des nouvelles, en lui faisant rapidement plusieurs questions l'une sur l'autre.... Que fait-on à Versailles? que dit-on du duc de Foix? est-ce Rameau qui fait le prochain opéra? le musicien fait l'agréable, & lui débite des fadeurs sur les conquêtes illustres & brillantes qu'elle fait, dit-il, tous les jours. » Vous » êtes un flateur, lui répond Lucinde. » Cela n'est pas possible. *Une beauté Sep-* » *tentrionale jette des rayons trop foibles,* » *pour fondre les glaces du cœur d'un cour-* » *tisan François*..... mais je m'en » console aisément..... si j'inspirois » assez de feux, pour *échauffer un sein Bre-* » *ton*, regnez, regnez, beautés Françoi- » ses; je ne vous envierois point vos con- » quêtes?

Buck, caché dans un coin avec Made. Subtle, prend ces discours pour lui & contient à peine sa joye. Made. Subtle le fait taire pour écouter Lucinde qui prend sa leçon de musique. Lucinde chante l'air du *rossignol*, dont une actrice enchantereſſe a fait à Paris plus d'une fois les délices du public.

Par un matin Lizette se leva,

Et dans un bois seulette s'en alla, &c. &c.

Le maitre à danser paroît à son tour: on vient annoncer le Marquis; Made. Subtle dit à Buck que c'eſt un amant de Lucinde, un seigneur François très-riche & fort à la mode. » Ne vous embaraſ-» sez pas, répond-t-il, avec vivacité: » j'aurai bientôt fait son affaire. » Le Marquis débute d'un ton familier. Il appelle Lucinde, *ma princeſſe*, *ma chere adorable*, & lui propoſe de danser un menuet. Le jeune Anglois sort bruſquement de sa cachette & s'empare de Lucinde; le marquis feint de se fâcher & demande si c'eſt un parent. » Non, ré-» pond Buck avec fierté, je suis son » amant. Oh, oh, réplique le Marquis, » un rival! & dangereux encore! fort

» bien, Monsieur..... j'entens..... » vous prétendez donner des loix à Ma- » demoiselle : & vous êtes résolu, pour » lui marquer la grande & singuliere » affection que vous lui portez, d'assom- » mer tout mortel qui n'aura pas le mal- » heur de lui déplaire. *A la mode d'An- » gleterre*, hey ! n'est-ce pas Monsieur » *Rostbeef?* » Buck furieux l'appelle à son tour Monsieur *Fricassy*, & il est prêt d'en venir aux mains, lorsque Lucinde leur propose *une trêve*, pour dire chacun ses raisons, & produire ses prétentions en faveur de sa patrie. » Com- » mencez, vous, Marquis, pour l'honneur » de la France. Exposez-moi les avan- » tages que je puis trouver à vous épou- » ser. »

LE MARQUIS.

En faisant abstraction de ceux qui, je crois, sont assez visibles, voici les seuls que je mettrai en ligne de compte. Résider pour toujours dans ce paradis des plaisirs ; être l'objet de l'adoration universelle ; aller où vous voulez ; dire ce qu'il vous plaît ; faire tout ce qui vous amuse ; créer des modes à votre fantai-

sie ; haïr votre mari & le lui laisser voir ; bien traiter votre amant & ne vous en point cacher vis-à-vis du public ; contracter des dettes, & les faire payer à un pauvre diable d'époux... Eh bien, Mademoiselle, sont-ce là des plaisirs ?

LUCINDE.

BRAVO, Marquis : tout cela est assez engageant pour une femme d'esprit ; mais ne nous hâtons pas de décider, il faut entendre les deux parties. Qu'avez-vous, M. Buck, à alleguer en faveur de l'Angleterre ?

BUCK.

Quoi, Madame ? les mêmes privileges, dont on vient de vous faire un étalage, & un de plus que le Marquis a oublié. C'est le droit inconteſtable qu'ont nos femmes, de tricher au jeu impunément.

LE MARQUIS.

PARDONNEZ-moi, Monsieur : nos Dames l'ont également ; mais ce privilége est si connu & si universel, que je

n'ai pas voulu le mettre en ligne de compte.

BUCK.

Vous ne voulez céder sur rien à ce que je vois. Mais, pour vous dire en un mot ma pensée, s'il y a eu monde une fille assez abandonnée pour compter, au rang des plaisirs du mariage, le droit de haïr son mari & la liberté de se livrer à toutes les folies & à tous les vices dont vous venez de faire le catalogue, elle peut chercher un autre époux que moi ; car *Dieu me damne*, je n'en ferois pas un propre pour son humeur.....

LE MARQUIS.

Ne vous l'avois-je pas bien dit, Mademoiselle.

LUCINDE.

Attendez, attendez ; (*à Buck*) Qu'avez-vous à m'offrir qui me dédommage de tous ces plaisirs ?

BUCK.

CE que j'ai, Madame? du courage pour vous protéger, un cœur sensible pour répondre à votre amour, assez de santé pour vous rendre un galant inutile, & assez de bien pour vous dispenser de faire des dettes. Trouvez-en autant ici, si vous pouvez.

LUCINDE.

C'EST parler avec la sincerité d'un *Breton* : & comme je ne prévois pas que j'aye aucun usage à faire de ces libertés à la mode, pardonnez, Marquis, un préjugé national ; voilà ma main, M. Buck.

LE Marquis prend congé d'un air riant ; & d'un ton de petit maitre, il dit à Buck : *Voilà la politesse Françoise* ; & sort en chantant. Les deux amans entrent ensemble chez Mad^e. Subtle ; aussitôt paroît Buck le pere, suivi de Classic. Celui-ci place le vieillard dans un endroit, d'où il peut tout voir & tout entendre. Buck & Lucinde reviennent en s'entretenant de leur mariage : &, sur la difficulté

qu'on lui a fait entrevoir à l'épouser en France, il lui propose de l'enlever. Lucinde demande un moment de réflexion; elle en fait à part de fort généreuses & de très-sensées sur la nature & les suites de toute cette intrigue. Elle veut détourner son amant d'une résolution précipitée; mais Buck la pressant vivement, Lucinde lui demande » que pensez-vous » de moi?

BUCK.

Ce que j'en pense! .... ma foi.... je n'en sçai rien.... je sçai seulement que vous êtes une fille polie, raisonnable, adroite, jolie, & que vous devez faire une *diablement* bonne femme.

LUCINDE.

Mais mon rang, ma fortune, quelle opinion en avez-vous?

BUCK.

M. Subtle ma dit que l'un & l'autre sont considérables. Mais qu'est-ce que ce-

la me fait ? J'ai toujours été décidé à me marier par inclination.

LUCINDE.

CELA est généreux. Ma naissance, je crois, ne sçauroit vous faire tort : mais pour mon bien, je crains fort qu'à cet égard votre ami M. Subtle n'ait déja pris les devans sur vous.

BUCK.

GRAND bien lui fasse, j'en ai assez pour nous deux ; mais nous perdons le tems, & nous pourions être prévenus.....

LUCINDE.

PAR qui ?

BUCK.

PAR mon *pedant*, ou peut-être par mon pere lui-même. Il peut arriver....

LUCINDE en prend occasion de lui demander s'il croit pouvoir se marier sans le consentement de son pere. „ Bon, bon, „ lui répond-il, *voulez-vous me faire dire*

„ *mon cathéchiſme* ? Venez, venez ! ces „ vieilles gens ſont obſtinés en diable ; „ mais je ſuis pour le moins auſſi entê- „ té que lui. A vous parler ſincérement, „ s'il m'avoit propoſé une femme, c'en „ eut été aſſez pour me la faire prendre „ en averſion : & je ne ſerois pas, je „ crois, la moitié ſi empreſſé de vous „ épouſer, ſans le plaiſir q e j'imagine „ à déſeſperer ce vieux radoteur. Ainſi, „ mon petit camarade, allons, ne per- „ dons plus de tems. . . . . .

Buck le pere ſe montre : il fait à ſon fils de violens reproches, & des menaces terribles. Il s'échappe en propos offenſans pour Lucinde, & perſiſte à croire que ſa ſincérité apparente n'eſt qu'un ſtratagême pour ſe mettre à l'abri des réflexions & des repentirs de Buck après le mariage. Elle lui fait un récit vague, mais touchant, de ce qu'elle ſçait des malheurs de ſon pere, fugitif en France, & dont la mort l'avoit laiſſée enfant ſans ſecours, ſans appui, entre les mains de Me. & Mad. Subtle. Ils paroiſſent tous deux ; &, forcés d'éclaircir la choſe, ils diſent le nom de ce pere infortuné. Le vieux Buck embraſſe tendrement l'orpheline,

& se charge de la ramener dans son pays natal ; car il se trouve heureusement, que le Chevalier *Worthy*, pere de Lucinde, étoit le meilleur ami de M. Buck.

La comédie finiroit comme les autres, sans un scrupule de Buck le pere, qui ne veut point permettre à son fils d'épouser Lucinde, jusqu'à ce qu'il s'en soit rendu digne par une meilleure conduite. Je crois, lui dit-il, que vous ne ferez aucune difficulté de nous suivre ; car ce ne sera point ici que j'entreprendrai votre réforme. Je vois trop que celui qui envoye à Paris un fils débauché pour le corriger, ne fait qu'ajouter les vices & les travers d'un autre pays à ceux de sa patrie: réflexion très-sensée, qui termine la piéce.

UN *épilogue* en vers, selon l'usage d'Angleterre, renferme la moralité. Il est récité par la jeune actrice qui a fait le rôle de Lucinde. » Que me sert, dit-» elle, d'être délivrée de *l'esclavage* » *François*, si je ne suis pas assurée de la » *protection Britannique* ?... Il me vient » une idée.... » Si j'établissois quelque » petit négoce ?.... » J'ai envie de faire » afficher qu'il est arrivé de Paris une

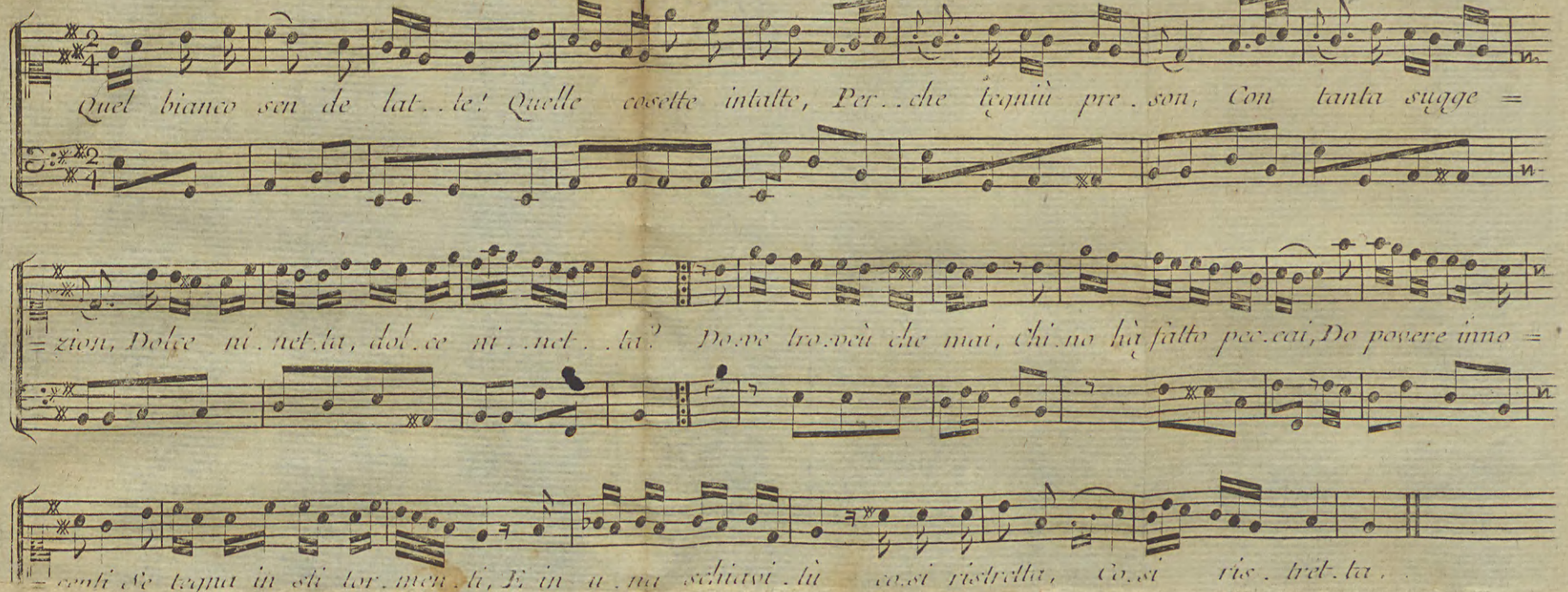
» dame, qui a inventé une pâte exquise » pour les mains, & une eau admirable » pour le teint; qui donne le bon goût » de la coeffure; qui montre aux belles » à graſſayer, à *piaffer*, à ſourire, & à » mettre du rouge. (Quant à *riva liſer*, » railler, médire & ricaner, c'eſt ce » qu'elles ſçavent déja aſſez bien ici.) » Pour les *Beaux*, elle les inſtruit à faire » avec grace une révérence, à trouver le » tour d'épaules le plus heureux, la gri- » mace la plus neuve, à mentir, à flater, » à danſer; *ce qui eſt à peu près, ajoute-t-* » *elle, tout ce qu'on enſeigne en France.* »

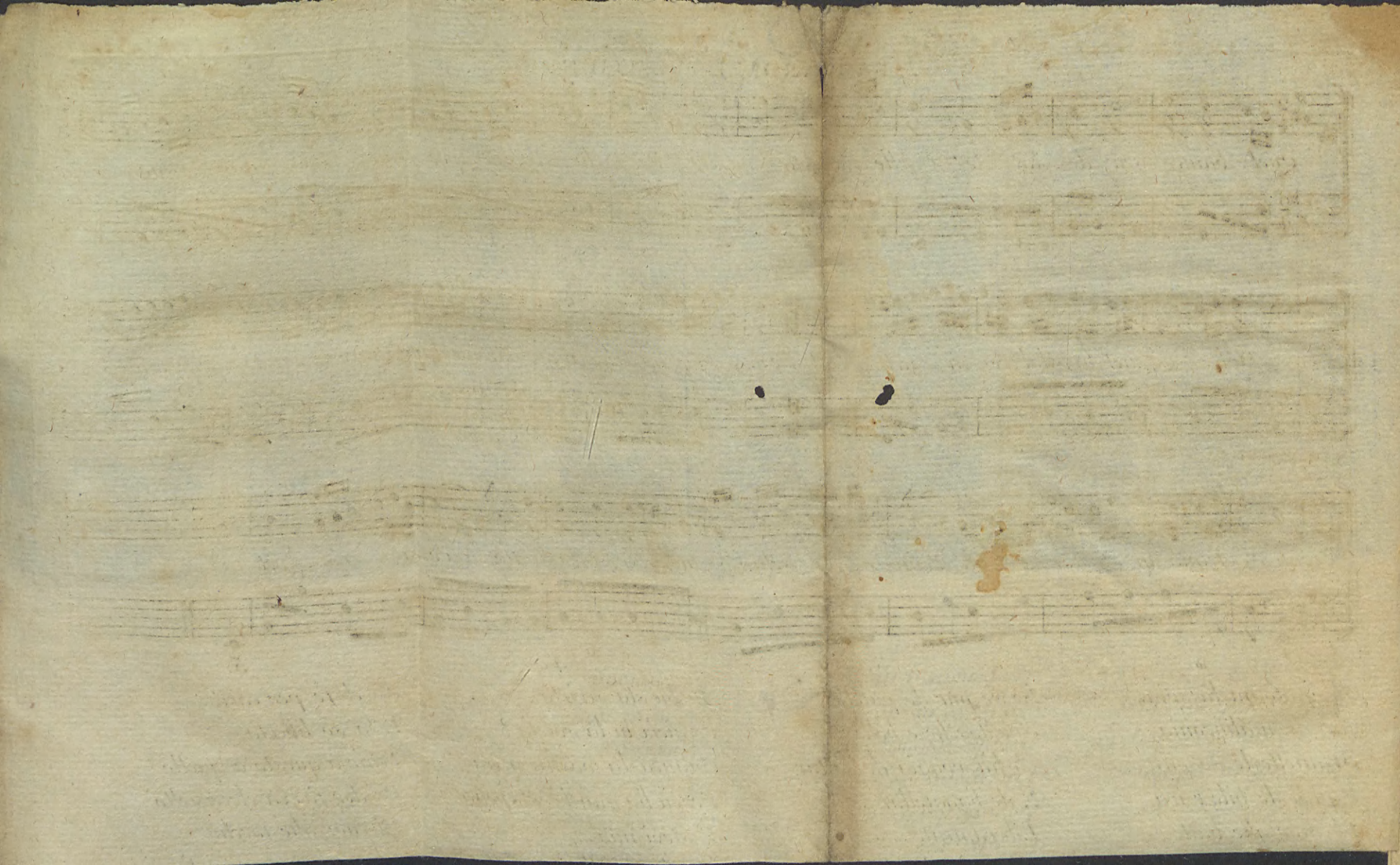
TELLE eſt la Comédie *de l'Anglois à Paris*, qui a eu du ſuccès à la repréſentation, quoiqu'elle ait trompé l'eſpérance qu'on en avoit conçue à Londres ſur la foi des papiers publics. Elle y étoit annoncée comme faite exprès, *pour venger la nation de l'indécence, avec laquelle on l'inſultoit ſur notre théâtre; & en particulier dans le François à Londres.*

VOILA de ces traits de Nations qui ne doivent ſcandaliſer perſonne. Il ſeroit bien injuſte de mettre ſur le compte de tout un peuple la vanité & l'animoſité ridicule de quelques particuliers, qui,

n'ayant point d'existence dans le monde par leur mérite personnel, prennent à chaque moment la parole pour leur nation, & pour juger les autres. La satire, lorsqu'elle est aussi insipide, ne peut blesser que les esprits foibles ou fanatiques; les gens sensés la mépriſent.

BARCAROLLE VENITIENNE.





THE RAMBLER.

CE titre, qui est celui d'un ouvrage périodique, commencé à Londres en Mars 1750, signifie le *Rodeur* ou le *Vagabond*, titre que l'auteur a pris, parce que, comme le fait entendre son épigraphe : *Quo me cumque rapit tempestas deferor hospes*, il ne s'assujettit pas à suivre un ordre de matieres mais promene ses réflexions sur toutes sortes de sujets, & singulierement sur ceux de morale, de critique & de philosophie. Son stile n'est ni si léger ni si sautillant que celui de nos philosophes à la mode, qui moralisent pour la cour & pour les dames. Cet ouvrage n'a d'autre mérite que d'être raisonnable & sensé. Quelquefois pourtant il s'y trouve des pensées saillantes : mais il faut les attendre : il n'en fournit guéres qu'une par chaque ordinaire. Nos voisins ne sont pas obligés d'avoir autant d'esprit que nous.

AU reſte, pour ſuivre la méthode que je pratiquerai toujours dans ce journal de mettre mes lecteurs à portée de juger par eux-mêmes, je vais leur donner, outre l'analyſe de l'ouvrage, quelques morceaux choiſis de l'original avec impartialité; impartialité au reſte dont je ne prétends pas tirer un grand mérite. Il eſt bien naturel d'être impartial à l'égard de gens avec qui l'on n'eſt point en rivalité immédiate. On ne veut pas tant de mal, pour leur ſuccès, aux étrangers, qu'aux compatriotes; & ſi nos Ariſtarques François pouvoient être tout à coup *dénaturaliſés*, ils quitteroient bientôt le rôle de critiques mordans, ou de louangeurs fades. Comme on n'eſt pas prophete dans ſon pays, on ne ſçauroit guère *non plus y être bon journaliſte.*

DANS le num. 1. datté du 20 Mars, qui a pour épigraphe,

Cur tamen hoc libeat potius decurrere campo
Per quem magnus equos Auruncæ flexit alumnus,
Si vacat & placidi rationem admittitis, edam.
Juv.

l'auteur differte un peu longuement ſur la maniere dont il convient qu'un écri-

vain débute avec le public : & après avoir mis en comparaiſon la ſuffiſance avec la modeſtie, il reſte indécis ſur celle des deux qu'il préfére : ou du moins il nous en fait un ſecret. » J'eſpére, dit-il, que » le petit eſſai, que je me propoſe de don- » ner, ne pourra pas fatiguer, même » ceux qui ne s'en amuſeroient point ; » parce que chacun de mes morceaux, » s'il n'eſt très-beau, ſera du moins très- » court : mais je veux laiſſer ignorer ſi je » m'attends à l'indulgence de mes lec- » teurs ou à leurs éloges ; car, après avoir » ſcrupuleuſement peſé les motifs de » préſomption & ceux de crainte, je les » trouve balancés ſi également, que je » ne vois pas, pour m'incliner d'une part » ou d'autre, de meilleur moyen que de » tenter l'événement, en me flatant d'en- » trer en matiere. » Il n'y entre pourtant pas encore, & conſomme deux pages par de-là en phraſes ſuperflues. Ce premier article, pour le bien juger, ne dit préciſément rien du tout. Il eſt du ton d'une préface mendiée par le libraire, pour remplir un reſte de feuille blanche qu'on ne ſçavoit à quoi employer.

Sous le numero 2. du 24 Mars 1750. qui a pour épigraphe,

Stare loco nescit, pereunt vestigia mille
Ante fugam, absentemque ferit gravis ungula campum.

Statius.

l'auteur remarque que l'homme ne sçait pas jouir du présent; qu'il ne l'employe qu'à former des projets de félicité pour l'avenir. Bien d'autres l'avoient remarqué avant lui, & en avoient pris occasion d'invectiver contre notre espece. Il cherche le motif secret qui a excité leur censure, & il le trouve dans leur orgueil.

„ On se plait, dit-il, à censurer, parce „ que la censure fait ordinairement sup„ poser, dans celui qui l'exerce, quel„ que sorte de supériorité. On aime à se „ persuader qu'on a plus étudié les hom„ me, qu'on les connoît mieux que tout „ autre, & qu'on leur a trouvé des tra„ vers & des vices, dont le vulgaire ne „ s'apperçoit pas. „

CEPENDANT, le *Vagabond* ne pense pas qu'il y ait tant de sujet de tirer sur l'homme, à l'occasion de ce qu'il s'occupe de l'avenir: „ Cette méthode de „ porter ses vûes par de-là le présent, „ lui paroît nécessaire & inévitable à

„ un être, dont *les mouvemens ſont gra-*
„ *duels, & la vie progreſſive.*„ Je conſerve littéralement ces derniers termes, parce qu'ils font preuve de l'uſage où ſont les écrivains Anglois, d'employer des termes d'école même dans les ouvrages philoſophiques, qu'ils deſtinent, comme celui-ci, a être lûs de tout le monde.

MAIS, après avoir critiqué l'expreſſion, je cenſurerois auſſi volontiers la choſe qu'elle exprime. Eſt-ce que l'auteur connoîtroit quelque durée qui ne fût pas progreſſive, ou quelque être dont les actions ne fuſſent pas ſucceſſives?

MAIS, quoiqu'il en ſoit, pour revenir à notre auteur, il approuve fort qu'on ne ſe ſerve du préſent que comme d'un échelon pour monter à l'avenir; „ car, „ dit-il, le vol de l'ame humaine n'eſt „ pas un paſſage d'un plaiſir à un autre „ plaiſir, mais d'une eſpérance à une „ autre eſpérance. „ Et plus bas: „ il „ faut avouer que cette direction de nos „ vûes vers des avantages éloignés a bien „ ſon utilité, en ce qu'elle nous empêche de nous livrer au raviſſement que „ cauſent d'heureux ſuccès; y vreſſe dan„ gereuſe, qui nous feroit oublier les

„ moyens d'assurer la continuité de notre „ bonheur, & qui nous endormiroit sur „ l'avenir par la persuasion de notre fé- „ licité présente.

„ Il est bon, ajoute-t-il, pour nous „ porter courageusement à de grandes & „ périlleuses entreprises, que notre ima- „ gination nous grossisse les avantages „ que nous pourrons en retirer. Quand „ nous voyons le Chevalier de la Man- „ che détailler à son compagnon les „ avantures par où il compte se signaler; „ & se flater, que par admiration pour ses „ prouesses, on le priera de vouloir „ bien accepter des sceptres, qu'on le „ sollicitera de donner sa main à l'héri- „ tiere d'un royaume qu'il aura conservé, „ qu'on le comblera d'honneurs & de „ richesses, & qu'il pourra gratifier son „ digne écuyer du gouvernement d'une „ Isle; c'est notre portrait que nous „ voyons; & tout lecteur de bonne foi „ conviendra qu'il a eu plus d'une fois en „ sa vie des visions à peu près pareilles.

Le vagabond convient cependant qu'on peut pousser cette manie de l'avenir trop loin; & c'est à quoi sont sujets, selon lui, Messieurs les auteurs, qui,

persuadés que la postérité leur rendra justice, lorsque la cabale de leurs envieux éteinte ne flétrira plus leur gloire, se mettent peu en peine de mériter les applaudissemens de leurs contemporains, & gardent conséquemment, en dépit de la critique, tous leurs défauts & leurs imperfections. Il finit par leur donner quelques avis, qu'on dévinera bien, pour les guérir de la suffisance & de la présomption; car ces avis consistent, en substance, à leur faire sentir qu'il est fort possible que les autres ne leur trouvent pas des talens si rares, que ceux qu'ils s'imaginent avoir.

DANS le No. 3. qui a pour épigraphe:

Virtus repulsæ nescia sordidæ
Intaminatis fulget honoribus;
Nec sumit aut ponit secures,
Arbitrio popularis auræ. Hor.

épigraphe qui ne répond que fort indirectement au sujet; on détaille les peines du métier d'auteur, qu'on trouve assez à plaindre d'avoir affaire à des lecteurs stupides, ignorans ou préoccupés, sans que la malignité des censeurs vienne encore combler sa misere: & dans ce point

de vûe on le compare ingénieusement au malheureux Sisyphe, dont quelques génies malfaisans viendroient alourdir le caillou. De-là on passe aux moyens d'adoucir la rage de ces fleaux de la litterature. On en propose deux, que j'ai vû, si j'ose le dire, employer ici avec succès.

„ J'AY lû, dit le Rambler, dans la fa-
„ ble, qu'Argus fut enchanté par la mu-
„ sique, & Cerbere assoupi avec du pain
„ trempé dans un jus. Cela me fait pen-
„ ser qu'on pourroit peut-être par des
„ méthodes à peu près semblables dom-
„ pter nos modernes critiques, qui n'ont
„ pas autant d'yeux qu'Argus, mais qui
„ s'endorment aussi peu ; qui ne mor-
„ dent pas si bien que Cerbere, mais
„ qui abboyent aussi haut; & ces méthodes seroient de chanter les louanges
„ des uns, & d'inviter les autres à sa
„ table.

POUR moi, il y a peu de ces gens-là que je n'aimasse mieux repaître qu'encenser. Peut-être seroit-il encore plus à propos de ne faire ni l'un ni l'autre, & d'imposer à la critique, ou au moins l'humilier par l'éminence de ses talens. La vipere, qui prit de l'humeur contre une lime, la

mordit, toute lime qu'elle étoit : mais elle s'y rompit les dents.

IL paroît cependant que le *Rambler* n'en veut qu'aux censeurs téméraires & mal avisés ; mais qu'il honore & revere la critique ; du moins lui donne-t-il une origine, un rang & des fonctions qui la doivent rendre respectable. " La criti-
„ que étoit, dit-il, fille aînée du travail
„ & de la vérité. Son enfance fut con-
„ fiée aux soins de la justice ; & elle fut
„ élevée dans le palais de la sagesse.
„ Bien-tôt les dieux, lui ayant reconnu
„ des qualités rares & supérieures, lui
„ donnerent à gouverner l'imagination :
„ & lorsque les muses chanteroient de-
„ vant le thrône de Jupiter, ce devoit
„ être elle qui marquât les tems.

[TOUTE cette fiction me paroît très-belle & très-expressive : je vais la transcrire entiere. Je ne trouverai peut-être que trop de morceaux dans les ouvrages dont je rendrai compte, que mes égards pour le public m'obligeront d'abréger.]

„ LORSQUE les muses voulurent bien
„ visiter ce bas monde, elles y vinrent
„ accompagnées de la critique, à qui,

„ lors de sa descente des régions éthe-
„ rées, la justice mit dans la main droite
„ un sceptre, dont un bout étoit teint
„ d'ambroisie & entouré de feuilles en
„ or, d'amaranthe & de laurier; l'autre
„ étoit entortillé de feuilles de cyprès &
„ & de pavôts, & trempé dans les eaux
„ d'oubli. Dans la main gauche elle por-
„ toit une torche sans cesse brûlante, fa-
„ briquée par le travail & allumée par
„ la vérité, dont la vertu singuliere étoit
„ d'éclairer les choses, de façon qu'on les
„ vit chacune dans leur véritable aspect,
„ quelques soins qu'on eût pris de les dé-
„ guiser aux yeux du vulgaire.

„ MUNIE de ce sceptre & de ce flam-
„ beau, la critique vint sur terre prendre
„ connoissance des productions des hom-
„ mes, qui se prétendoient favoris des
„ muses. A mesure qu'on lui en éferoit
„ quelqu'une, elle présentoit au-devant
„ la clarté sûre du flambeau de la vérité;
„ & dès qu'elle s'étoit assurée, par cette
„ épreuve infaillible, que la piece étoit
„ conforme aux bonnes régles, elle la
„ touchoit du bout du sceptre garni d'a-
„ maranthe, & y imprimoit l'immor-
„ talité.

„ MAIS

„ MAIS il lui arrivoit beaucoup plus „ souvent de découvrir des vices dans les „ ouvrages soumis à son inspection. On „ les avoit vernis de fausses couleurs ; il „ s'y trouvoit de la discordance entre les „ expressions & les sentimens ; on n'y „ avoit pas copié fidélement les objets „ qu'on prétendoit peindre ; on en avoit „ mal assorti les parties ; on les avoit „ enflés de remplissage qui n'en augmen- „ toit ni la beauté, ni le mérite, ni l'uti- „ lité. La critique alors, au lieu d'y im- „ primer l'immortalité, retournoit son „ sceptre par l'autre bout, & les asper- „ geoit avec les pavots & le cyprès de „ gouttes de Lethé ; nielle funeste, qui „ les infectant aussi-tôt, ne les quittoit „ plus qu'elle ne les eût détruits tout-à- „ fait.

„ POUR les piéces d'un ordre mitoyen, „ dont les beautés & les défauts paroiſ- „ sent se balancer mutuellement, la cri- „ tique, embarrassée elle-même, ne sça- „ chant lequel des deux bouts de son „ sceptre leur appliquer, le tenoit in- „ cliné dessus dans un équilibre parfait, „ & remettoit au tems le soin de les ap- „ précier tout à loisir.

„ LE tems n'expedioit pas vîte : mais „ il jugeoit ordinairement bien .... & „ ſi-bien, que la critique, contente de „ ſon exactitude, crut n'avoir plus af- „ faire ſur la terre, & s'en retourna au „ ciel à la ſuite d'Aſtrée.

„ SEULEMENT avant de partir, elle „ eût ſoin de briſer ſon ſceptre, la fla- „ terie à l'inſtant ſaiſit le bout teint d'am- „ broiſie, & la malignité s'empara de „ celui qui étoit trempé dans l'oubli. „

ON juge bien que ce ne fut pas le diſcernement qui régla l'uſage qu'elles firent l'une & l'autre de la portion qu'elles avoient priſe chacune. Mais le ſubſtitut, qu'avoit laiſſé la critique, ſembloit prendre plaiſir à démentir ſans ceſſe leurs déciſions.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & Féaux Conseillers ; les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT, notre bien-amé, le Sieur *** Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre, *le Journal Etranger*, S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablemenr traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date des présentes, aux conditions portées, par l'Acte passé devant Notaires, le 20 Janvier 1753. & par l'Acte sous signature privée, du 25 Février 1753. joints sous le contre-scel des Présentes ; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contre-faire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correc-

„ LE tems n'expedioit pas vîte : mais „ il jugeoit ordinairement bien .... & „ ſi-bien, que la critique, contente de „ ſon exactitude, crut n'avoir plus af- „ faire ſur la terre, & s'en retourna au „ ciel à la ſuite d'Aſtrée.

„ SEULEMENT avant de partir, elle „ eût ſoin de briſer ſon ſceptre, la fla- „ terie à l'inſtant ſaiſit le bout teint d'am- „ broiſie, & la malignité s'empara de „ celui qui étoit trempé dans l'oubli. „

ON juge bien que ce ne fut pas le diſcernement qui régla l'uſage qu'elles firent l'une & l'autre de la portion qu'elles avoient priſe chacune. Mais le ſubſtitut, qu'avoit laiſſé la critique, ſembloit prendre plaiſir à démentir ſans ceſſe leurs déciſions.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & Féaux Conseillers ; les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT, notre bien-amé, le Sieur *** Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre, *le Journal Etranger*, S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablemenr traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date des présentes, aux conditions portées, par l'Acte passé devant Notaires, le 20 Janvier 1753. & par l'Acte sous signature privée, du 25 Février 1753. joints sous le contre-scel des Présentes ; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contre-faire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correc-

tion, changement ou autres, sans la permission expresse, & par Ecrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui auroit droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle. Que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état, où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre Cher & Féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotèque publique, un dans notre Château du Louvre, un dans celle de notre dit très-Cher & Féal Chevalier Chancelier de France ledit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très Cher & Féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur De Machault, Commandeur de nos ordres, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles Vous Mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses

Ayans Cauſes, pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement, Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & Féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Orignal. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de HARO, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir, donné à Verſailles le dix-neuviéme jour de Mars, l'An de Grace, mil ſept cens cinquante trois, & de notre Régne le trente-huitiéme, au-deſſous eſt écrit. Par le Roi en ſon Conſeil, *ſigné*, SAINSON, *avec Grille & Paraphe.*

Regiſtré ſur le Regiſtre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 147. *fol.* 115. *Conformément aux Réglemens de* 1723. *qui fait défenſes Art.* 4. *à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires de chacun, preſcrit par l'Article* 18 *du même Reglement. A Paris, le* 23 *Mars* 1753.

Signé, JEAN HERISSANT, *Adjoint.*



KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO
5965 -KZ
5935-KZ

Glaire a peché par
ici en Poste, mais
comme il ne s'est
point arrêté, il n'a
que le tems
d'embrasser bien
cordialement Son
ancien et bon
ami Benoit

328